

ET PRATIQUES SOCIAL

***U,R8ANISME***

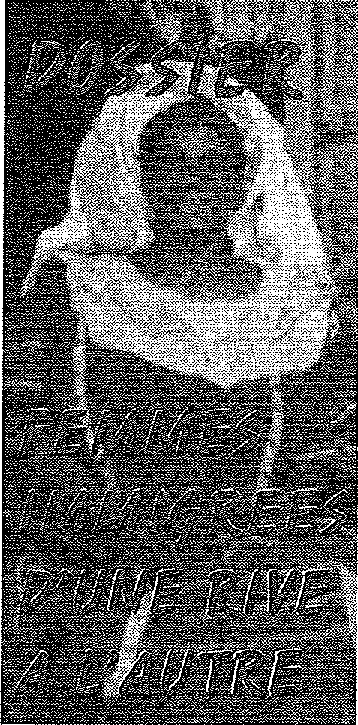


*5 Un logement pour tous par Michèle Pisigot 7 La ville en rose par Jean Pierre Garnier*

*9 Présentation par C. Desnus et M. Esterle*

*10 Combien sont-elles*

*11 Travailleurs sociaux d'origine étrangère, de l'exil à l'accompa­gnement social par Christine Desnus*



*16 Qui sont les femmes immigrées iraniennes? par Raki Afsaneh*

*19 Réseaux de familles monoparentales par Tecla Gapecchi*

*21 Que dire à ma propre famille par Beatrice Chailloux*

*25 PMI d'hier et d'aujourd'hui par Nadine Nonain*

*28 Une action de terrain, les femmes des Franc-Moisin propos recueillés par Maryse Esterle et Christine Desnus*

*33 Le visible et l'inivisible, les éducateurs de rue et les filles d'Ori­gine étrangère par Maryse Esterle*

*37 Image des femmes dans l'immigration, Filmographie par Guy Jouannet*

*39 Bibliographie*

|  |  |
| --- | --- |
|  | ***ACTION EPUCATIVE***  *40 ASUD, groupe d'auto support par Gilles Charpy*  *41 A propos des stratégies de réduction de risque par Jean Jacques Deluchey*  ***ACTION SOCIALE***  *43 Le groupe du mardi, un lieu de paroles et d'échanges par V. Courtot, G. Gibert, M. C. Pailhes, Y. Royer* |

***CULTURE JEUNES***

*46 Ethnogalère, histoire d'un café musique universitaire par Georges Lapassade*

***ARTS ET CULTURE***

*49 Many, un peintre pas comme les autres par Mehdi Farzad*

*50 La rentrée cinématographique par Guy Jouannet*

LA RENTREE...

Paroles et Pratiques sociales peut souffler sur ses dix bougies. Il y a dix ans, une poignée de travailleurs sociaux décidaient de créer une association dont le but était de "favoriser l'échange et le débat entre professionnels".

La revue a été le principal outil d'échange et de réflexion sur la pratique professionnelle, sans cesse interrogée dans ses fondements, ses moyens et ses objectifs. L'écriture est restée l'outil privilégié car il ne peut y avoir de pensée sans une parole qui s'en fait l'écho et il ne peut y avoir de pensée ni amorce de théorisation sans énoncé de ses interrogations.

C'est une gageure que d'avoir réussi à publier régulièrement plus de 40 numéros sans interruption (sauf arrêt de neuf mois, le temps d'une gestation...). Preuve est faite que les travailleurs sociaux ont quelque chose à dire et à transmettre et que leurs critiques ou leurs propositions alimentent la pratique de chacuns et fécondent leur réflexion.

C'est aussi une réussite que des travailleurs sociaux, puis des formateurs et récemment des universitaires soient parvenus, bénévolement à construire et à faire vivre cette revue et à animer des soirées débats et des colloques.

Nous ne cesserons jamais de le dire ; cette revue est aussi la vôtre car si elle se veut carrefour d'idées, elle ne peut exister sans une certaine réciprocité, un minimum d'échange et de diffusion.

Plus que jamais P.E.P.S. s'affirme comme le garant d'une lecture critique sur l'actualité du travail social. La complexité croissante des problèmes se posant avec acuité, P.E.P.S. a montré sa capacité à s'en faire l'écho et à poser un regard original.

A l'heure européenne, les espaces de réflexions sur les droits et les politiques

sociales sont à occuper par les travailleurs sociaux eux mêmes.

Enfin, P.E.P.S. s'avère de plus en plus un nouvel instrument pédagogique : l'écriture comme un outil d'élaboration et d'appropriation d'une pensée sur le travail social.

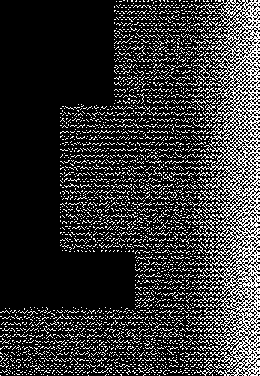
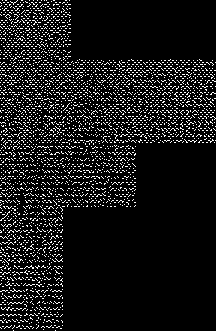
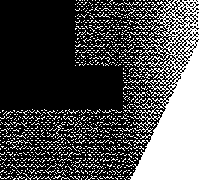
Pour marquer les dix années d'existence de P.E.P.S, nous organiserons un grand débat-rencontre en mars 1993. Nous vous donnerons plus amples détails dans notre prochain numéro qui sera l'occasion de clôre le dernier volet de notre tryptique sur les enjeux de l'immigration.

L'équipe se joint à moi pour vous remercier pour la fidélité et la confiance que vous nous accordez.

Eric AUGER

PEPS No 40 juillet-septembre 92

**pour bit savoir**



**PEPS**

Trimestriel - Association PEPS ­Loi 1901 - J.O. du 11.04.82 -163. rue de Charenton 75012 PARIS - Tél: 16 (1) 40 02 09 56

**DIR. DE PUBLICATION**Eric AUGER

**COMITE DE REDACTION**

Eric Auger, Mustapha Boudjemai Catherine Boulenger, Raymond Curie, Jean Luc Dumont, Mehdi Far-zad, Nelly Gaugain, Guy Jouannet

Nous remercions pour leur  
participation à ce numéro :

MichèlePisigot, Jean Pierre Garnier, Maryse Esterle. Christine Desnus, Raki Afsaneh, Tecla Capecchi Béatrice Chailloux, Nadine Nonain, Jean-Jacques Deluchey, Gilles Charpy, G. Gibert, M C Pailhes, Y.

Royen, Georges Lapassade

**Conception Graphique :**

H. B.

Imprimerie :

Flotographie 48 57.03 21

Reproduction des atticles et illustrations autorisée avec mention de leur origine **et**

adresse.

CPPAP 64819 - ISSN 0754-8761 ­

Dépôt légal:nov 92

**NUMEROS**

**No** te **NUMERO SPECIAL SUR LES MUTATIONS DANS LE TRAVAIL SOCIAL**

**Assistants Sociaux, Educaleurs, Animateurs et Formateurs ont écrit sur l'Avenir du social**

**No 11\* LES ELUS FACE AU SOCIAL: CONCURRENTS OU PARTENAIRES ?  
Travail Social en Inde et en France. Justice et secret professionnel**

**No 12\* SYNDICATS, ASSOCIATIONS: REPONSES FACE AUX MUTATIONS DU SOCIAL ? L'insertion douce. Quel** avenir **pourladésectorisation ?Militantsou Fonctionnaires ?**

**Note POLITIQUE SOCIALE** ENVERS LES **IMMIGRES: LES T.S. SE MOBILISENT A PARIS**

**Du centre d'accueil** et d'orientation au **placernentfamIlial. Réflexion éducative en milieu ouvert**

**No 14' TRAVAIL SOCIAL EN** MILIEU **PSYCHIATRIQUE**

**No 15/16:.A PROPOS... DE NOUVELLES PRATIQUES SOCIALES ET ECONOMIQUES»**

**Economie Sociale.** Relation Educative. Mutations dans le travail **Social.**

**No 17. PARTIS POLITIQUES** ET TRAVAIL SOCIAL

**Banlieues 89, des** réponses de R. Castro. Rapports Psychologues-travailleurs sociaux

**No 19' SOYONS** CREATIF !

**Insertion par l'écœomique?L'avenirde l'Education Surveillée. Centres** de Loisir en milieu ouvert

**No** 2e **TRAVAIL SOCIAL ET TRAVAIL POUR LA PAIX**

**Fonnationenmarketing social. Travailleurs sociaux acadiens.** L'image de l'AS en entreprise

**No 21' LES FORMATIONS INITIALES** DES **TRAVAILLEURS SOCIAUX**

**Approches de la toxicomanie. Les** régies de quartier. La form ation des Travailleurs sociaux.

**No 22\* LE DEVELOPPEMENT SOCIAL** EN MILIEU RURAL

**Travail err milieu psyeatrique. Service** Social et réhabilitation. A.S. sanctionnées à **Paris**

**No 23' LE CODE DE LA NATIONALITE**

**Réseaux en travail social. L'aide alimentaire à Los Angeles. Réforme du diplôme d'A.S.**

**No 24. QUE DITES VOUS APRES AVOIR DIT TOXICOMANIE ?**

**Des travailleurs sociaturehtercheurs s'exp riment : éléments th éoriques et pratiques.**

**No 25' TRAVAIL SOCIAL ET RESEAUX**

**Répression de travailleurs sociauxauChili. Insertion et emploi. La** sécurité sociale en **question.**

**No26. LISERER LES IDEES POUR SORTIR DES PRISONS**

**T.S. et chercheurs s'interrogent sur les «pratiques prisonnières»** et les effets **de la prison.**

**No 27\* FORUM SUR LE R.M.I.  
Enfance en Danger**

**No28' BANLIEUE CENT VISAGES**

**Actions** menées par des jeu nes dans des quartiers, analyse des politiques locales.

**No 29'** REUSSITE SCOLAIRE

Formation des T.S. en Grèce. Le secret professionnel. Accompagnement en milieu carcéral.

**No 30\*** TRAVAIL SOCIAL **ET BICENTENAIRE** DE LA REVOLUTION

**Révolution et d roitsd e l'homme.** Révolution **et institutions. Révolution et minorités.**

**No 31 MALAISE DANS LE TRAVAIL SOCIAL**

**Lavidéo sociale.** Valse et travail social. **C ritiqu es culturelles**

**No 35 INSERTION DES HANDICAPES ET TRAVAIL SOCIAL  
Lacatégorisation des pauvres, Pratiques informelles en service** social

**No38 LES CULTURES DE LA RUE**

**Réflexion collective SUr les pratiques** culturelles des jeunes et les mutation sociales

**No 37 • EPUISEMENT** PROFESSIONNEL **DANS LE TRAVAIL SOCIAL**

**La mobilisation des assistants sociaux, police et politiques** de préventions

**No38 LES TRAVAILLEURS SOCIAUX DOIVENT-ILS DISPARAITRE ? Mémoire &culpabilité, quels rôles &** quels statuts, formation d'une identité

**No39 'IMMIGRATION", dans quel sens ? (Figure Eclal** rée, Regard Etrange)

Los Angeles, Le Brésil, Les Cultues de la Rue, Etats Généraux des Educateurs

VIDEO

Une cassette vidéo retrace les temps forts de la RENCONTRE BANLIEUE CENT VISAGES (VHS, 35 mn). Voir aussi No28 Banlieue Cent Visages

**Stil PEPS**

**4** CONDITIONS

**Abonnements : Individuel** (160 Frs), Institutionnel (230 **Frs), Soutient (300 frs)**

**Numéro :** 40 Frs **(port payé)**

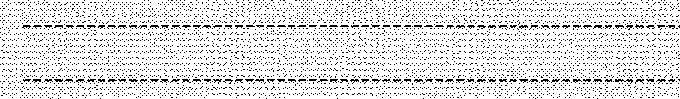
**Cassette vidéo 'Banlieue Cent Visages': 150 Frs (+ 20 Frs de port)**

A retourner à PEPS - 163 rue de Charenton - 75012 PARIS

1

**Nom/Prénom**

**Adresse**



**I Je désire prendre abonnements)** Frs

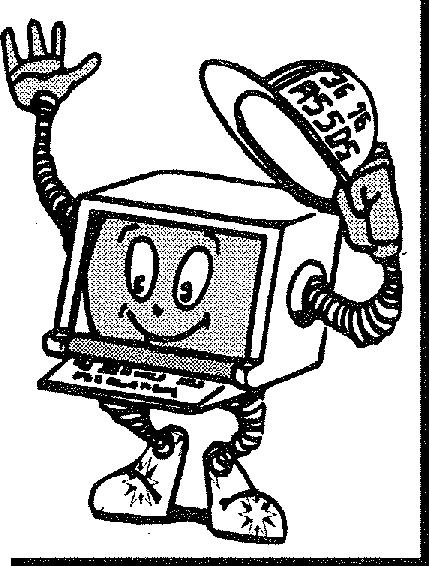
**Je commande Les Numéros suivants :**

**Je commande la vidéo 'Banlieue Cent Visages' :** [Ni

. (Chèque **à l'odrede PEPS) TOTAL :** frs

**3616**

***greeel* RSSOS**



**mot** PEPS

***Vous trouverez :***

***O La présentation***

***complète de la revue*** O ***Le sommaire du dernier***

***numéro***

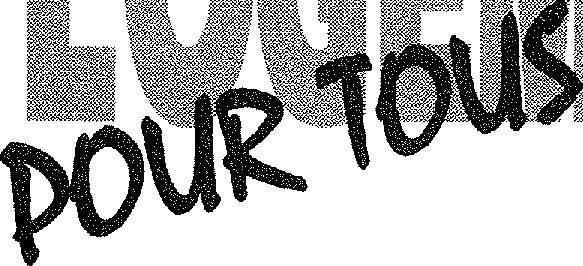
***O La liste des anciens dossiers***

***O Les tarifs d'abonnement***

*Et aussi d'autres services : annuaires d'associations, calendriers d'activité, milliers d'adresses...*

PEPS No 40 juillet-septembre 92

*Urbanisme*



Chaque année, plusieurs milliers d'expulsions ont lieu à Paris. L'association D.A.L (droit au logement) a été créée par des familles et des militants issus de la place de la réunion, première grande lutte contre les expulsions en 1990. La D.A.L agit régulièrement sur le terrain en faveur des familles expulsées, Françaises et Immigrées.

*L'absence de solution et de dialogue incitèrent les* mères *à entamer• une grève de la faim.*

"Avoir un logement est un droit fondamental", précise Danièle BELOULOU, militante du D.A.L dont voici le précieux témoignage.

*Les phénomènes*

*d'exclusion se*

*manifestent sur des* terrains *aussi divers que le* droit

*un emploi, à une* protection *sociale*

*et* à *un logement,*

tous *nécessaires*

*pour l'accès a une*

*véritable*

*intégration sociale.*

*Danièle BELOULOU, peux-tu dire ce qui t'a conduit à devenir militante au sein de l'association D.A.L ?*

D.B. : En octobre 1989, je me suis retrouvée à la rue avec mes six enfants. J'habitais dans un immeuble situé au 188, rue du faubourg st de Martin dans le 18è arrondissement. Le propriétaire voulait récupérer le logement pour la vente.

Ce fut une expulsion légale avec arrêté préfectoral. Elle me conduisit, dans un foyer qui refusa une partie de mes enfants, puis dans un hôtel plusieurs mois. Mais l'hôtel était l'unique solution pour éviter le déplacement de mes enfants par la DASS. Cette expérience fut dure à assumer moralement et matériellement car j'exerçais à l'époque un emploi de service dans une école.

Courant 1990, il y eut de nombreuses expulsions dans les 10éme, 18ème, 19ème et 20ème arrondissement et c'est lors d'une rencontre en mars 1990 avec sept autre familles expulsées d'origine Algérienne et Tunisienne du 10ème arrondis­sement que 16 autres familles

Françaises également expulsées refusèrent de se joindre à nous. L'absence de solution et de dialogue avec la mairie du 10ème arrondissement incitèrent les mères de famille à entamer une grève de la faim le 7 mars 1990, la veille de la journée internationale des femmes. Cette grève ne tarda pas à faire son effet puisque, trois jours plus tard, la mairie nous proposa des logements à Montreuil (93) et à Paris dans le 13ème arrondissement.

Mais quel ne fut pas notre étonnement quand on s'aperçut que les logements proposés étaient occupés par des locataires ignorant qu'ils allaient être à leurtourexpulsés. Les chaînes de télévisions saisirent le moment opportun pour filmer les "droits de visite" et pour médiatiser ce dysfonctionnement jugé ô combien scandaleux.

*Peux-tu nous présenter le D.A.L, son origine et ses objectifs ?*

D.B : l'association D.A.L (loi 1901) a

été créée en novembre 1990 avec

les concours de familles expulsées.

Le président Jean-Baptiste EYRAUD, anciennement membre du comité des mal-logés

(CML), faisait  
également partie des "expulsés" de la place de la Réunion. Le D.A.L fonctionne avec deux permanents différents et avec l'aide bénévole des militants, moi-même, j'assure différentes tâches : secrétariat, accueil, contacts avec la presse. L'association compte à ce jour 1630 adhérents contre une centaine en 1990.

Le D.A.L réclame l'application de la loi du 11 novembre 1945 sur la réquisition des logements vides.

PEPS No 40 juillet-septembre 92

Rappelons qu'il y a 310.000 logements vides en Ile de France et 117.000 à Paris (chiffre INSEE 1990). On a eu recours à cette loi en 1945, en 1962, et en 1990 pour les sans-logés du quai de la gare et tout récemment en juillet 1992 où à la demande de l'abbé Pierre, deux hôtels de la rue de Budapest ont été réquisitionnés.

*Quelles sont vos relations avec les familles Françaises ou Immigrées*

*sans-logés?*

D.B : Notre solidarité est constante avec les familles expulsées. Les conditions de vie de beaucoup d'immigrés victimes d'actes racistes et occupant la plupart du temps des emplois précaires les contraignent souvent à rester définitivement dans des logements provisoires, type foyer. Quant aux familles

françaises, elles osent moins *y a un million de pereon* parler de leur situation par peur *et-1 lie de France, dont* d'être critiquées et jugées par *200 000 à Perle* à *la*

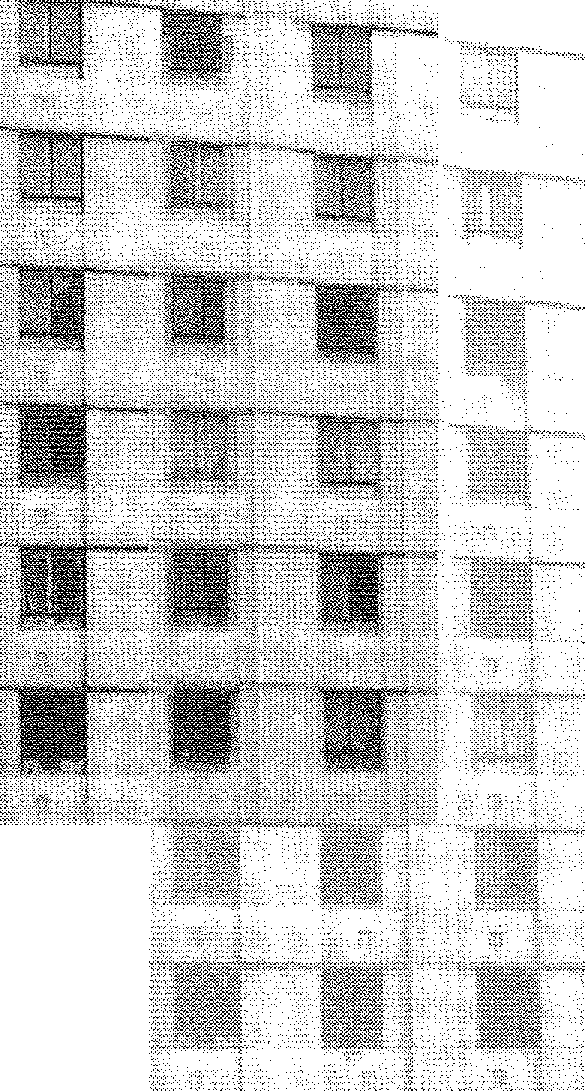
leur employeur ou leurs proches. *recherche d'un logement.*

Elles sont toutes néanmoins déterminées à obtenir un logement, clef et bail à l'appui. Le D.A.L se bat constamment pour leur assurer des garanties juridiques de relogement définitif et décent.

créé, l'association des Maliens de France ne désirant pas de direction collégiale. Enfin, il y a les 16 familles de Montreuil dont le relogement est en cours.

Actuellement, nous apportons notre aide à 35 familles du XXème d'origine française, maghrébine et africaine, toutes expulsées courant juin 1992. Elles ont des revenus qui leur permettent de payer un loyer et la plupart d'entre elles ont déposé des demandes de logements sociaux depuis plusieurs années. Ces 35 familles ainsi que diverses personnalités (Jacques HIGELIN, l'abbé Pierre et Albert JACQUART) ont été violemment chassées par la police lors d'un sit-in devant un immeuble vide du 88, rue Pixéricourt dans le XXè arrondissement.

Avec l'accord des prêtres de la paroisse, des familles se sont installées dans des églises catholiques et protestantes oùelles ne peuvent toutefois pas rester plus de 72 heures. La hiérarchie ecclésiastique dénonce le laxisme des pouvoirs publics dans le règlement de cette affaire.



*Environ 40.000 logements à faible loyer disparaissent chaque année de Paris alors que seulement 2000 logement sociaux sont construits. Qu'en penses-tu ?*

D.B : En effet, il y a de moins en moins de logement sociaux à Paris. L'Etat cautionne cette crise du logement. On préfère expulser et transformer certains quartiers de Paris en lieux résidentiels. Place est faite à la spéculation immobilière et à la hausse des loyers. La disparition croissante de logements sociaux amène toute une classe sociale moins privilégiée à quitter Paris pour habiter les banlieues populaires.

Il y a un million de personnes en Ile de France, dont 200 000à Paris à la recherche d'un logement. Les squats et les foyers sont ainsi devenus des lieux d'expulsion. Le P.O.O.S.

(protocole d'occupation du

*nes* patrimoine social) prévoit en

accord avec la loi de Besson du

31mai 1990, d'accorder un

pourcentage de logements

sociaux aux plus démunis sur le plan départemental. Nous ne connaissons pas les conditions d'attribution de ces logements par les sociétés H.L.M. et les magouilles vont bon train. Si l'INSEE a su répertorier le nombre de logements vides à Paris et en lie de France, en contrepartie, le D.A.L. ne cesse de réclamer aux autorités compétentes l'établissement d'un bilan sur l'attribution des logements sociaux en région parisienne.

En cas de crise grave du logement, cette loi permet de reloger temporairement et rapidement les sans-logés dans des logements vides.

Le D.A.L alerte automatiquement les autorités sur les cas d'expulsions en cours. Nous aidons les familles nombreuses en quête d'un logement plus spacieux à constituer un dossier ou à renouveler leur demande de logement.

*Peux-tu nous parler des actions concrètes du D.A.L ?*

D.B : Le D.A.L. a mené des actions en faveur des sans-logés du quai de la gare (XIIIè arrondissement) de juillet à décembre 1991 avec le concours d'organisations solidaires et avec l'aide de personnalités telles que l'abbé Pierre, AlbertJACQUART, Léon SCHWARTZENBERG, Mgr GAILLOT et Harlem DESIR. Parmi les centaines de familles du quai de la gare, certaines ont bénéficié d'un logement dit de passerelle. Puis arrivèrent l'affaire Turbigo dans le Ille arrondissement et celles de la mairie de XXè arrondissement pendant l'hiver 1991. Quant aux

familles africaines qui campent sur l'Esplanade de Vincennes depuis mai 1992, nous n'avons qu'un rôle de soutien au sein du comité qui s'est

Les familles ont lancé un appel urgent à toute les associations, syndicats, et partis politiques pour participer à ce mouvement de solidarité. Le D.A.L. mène les négociations et la "marche des 35 familles" continue inlassablement d'églises en lieux associatifs. Selon les dernières informations 23 familles seront relogées dans les immeubles réquisitionnés rue Budapest (9è) et rue Rondelet (2è) à Paris.

Le D.A.L. dénonce avec force cette crise du logement et les expulsions abusives à répétition. Nous ne voulons plus d'expulsion sans proposition concrète de relogement.

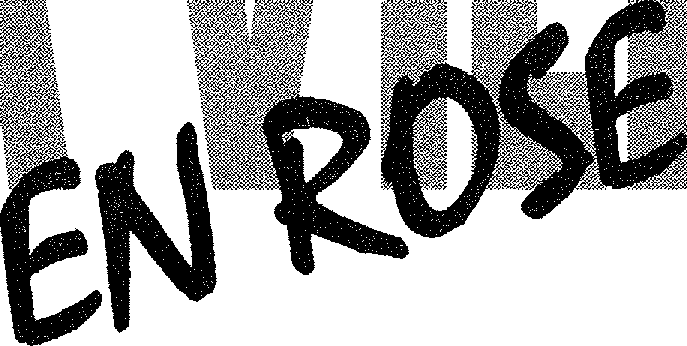
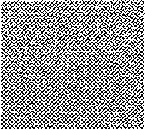
Propos recueillis par

**Michèle PISIGOT**

*Le D.A.L. tient ses permanences les lundi, mercredi, et samedi, de 14 heures à 18 heures, au 5, rue Keller 75011 Paris. Tel: 40.21.83.81*

PEPS No 40 juillet-septembre 92

***Urbanisme***



*«Les villes où l'on*

*Un mot d 'ordre gauchiste tren&mué en slogan démagogique*

*habite doivent être*

*pareillement belles*

*a tous, que l'on*

soit puissant *ou*

*misérable». Cette*

proclamation

*n'émane* pas *d'un*

*prince mécène de*

*l'époque des*

*Médicis ou de*

*quelque riche*

*marchand de la*

Ligue hanséatique,

mais *de*

*l'architecte* Roland

Castro, *conseiller*

très *écouté du*

*monarque*

*républicain qui*

*règne depuis*

bientôt *douze en*

*France.*

Promu par la volonté du Dieu élyséen grand ordonnateurde la réhabilitation des banlieues, cet ancien «maoïste libertaire>) entendait commémorer, par cette proclamation fleurant bon l'Ancien Régime, le Bicentenaire de la Révolution.

Il avait d'ailleurs pris les devants en intitulant «Banlieue 89» la «mission» qui lui avait été confiée: éviter que des jacqueries urbaines viennent ternir le règne. Appellation incon­trôlée, dira-t-on, si l'on songe au fossé qui n'avait cessé de s'élargir entre les «puissants», plus prospè­res que jamais, et les «misérables», devenus légion sous le «socialisme» mitterrandien, même si la ségréga­tion urbaine renforcée qui en résul­tait rendait leur présence relative­ment discrète dans les coeurs de ville embourgeoisés . Mais, qu'à cela ne tienne! Dès lors que «le droit à la ville» se voit désormais ramené au «droit à la beauté pour tous», peu importe que les uns et les autres ne soient pas logés à la même enseigne...ou pas logés du tout. Pour peu que chacun daigne contempler avec les mêmes yeux émerveillés les cités embellies sous les auspices du roi ou des barons de la Républi­que, tout le monde aura l'impression d'y vivre sur le même pied.

On ne saurait toutefois comparer les «grands travaux» engagés dans la capitale ou dans les quartiers cen­traux «reconquis» des métropoles de province, aux petits «projets ur­bains» réservés aux zones moins prestigieuses qui s'étendent sur leur pourtour. Ils devaient permettre, se­lon Castro, d'inventer aux banlieues un avenir qui ne regarde pas vers les centres-villes». Et surtout de dissua­der les pauvres assignés à rési­dence dans les périphéries de jeter un regard envieux sur eux. Sous

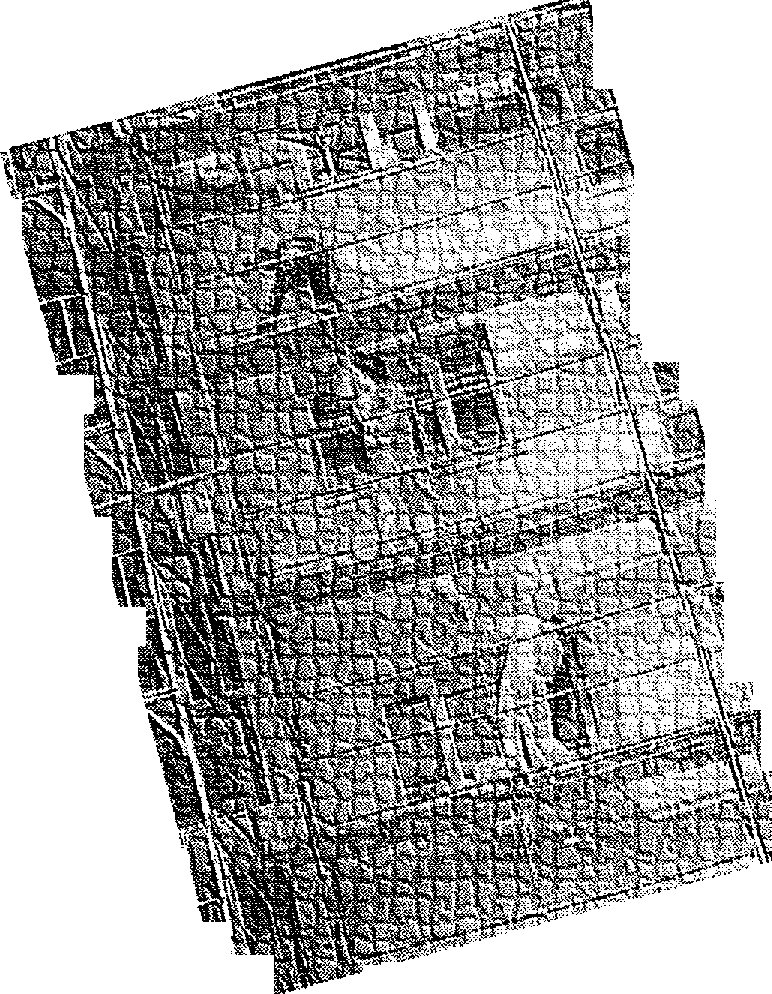
couvert de «changer la ville pour changer la vie», mot d'ordre gau­chiste transmué en slogan démago­gique dans une société demeurée inchangée, on se limitera, au prix de quelques rafistolages urbanistiques et autres bricolages architecturaux, à changer l'image de la ville pour changer l'idée que les gens se font de leur vie. En espérant que ces manipulations iconographiques suf­firont à les contenter. Le hic est que «les gens» ne réagissent pas tous de la même manière. Selon qu'ils sont «puissants), ou «misérables», justement.

Fort du calme relatif qui régnait dans les cités dépotoirs depuis «l'été chaud» de l'an de grâce 1 981 , où des «rodéos» , feus de joie et autres impromptus populaires non prévus au pro‑

gramme des  
réjouissances avaient salué la montée du nouveau souverain sur le trône, Roland Castro se félicitait, en novembre 1987, du bilan globale-ment positif des actions menées sous le label «Banlieues 89» pour refroidir l'atmosphère dans les quartiers chauds. «A présent, on sait ce qu'il faut faire et ne pas faire pour redonner espoir aux banlieues délaissées. Cette grande politique d'urbanisme serait l'une des meilleu­res réponses à long terme aux ques­tions telles que l'insécurité, le chô­mage, la montée du racisme». Sous le septennat précédent, Giscard d'Estaing déclarait déjà, dans une interview qui fit grand bruit à l'épo­que: «notre civilisation souffre de maux que l'urbanisme peut seul ré­soudre». Le libéralisme avancé a fait place au social-libéralisme, mais le refrain reste le même. Roland Castro avait néanmoins tort de pa­voiser. Trois ans plus tard, les émeu­tes de Vaulx-en-Velin, suivies par celles de Sartrouville, Mantes-la-Jolie

PEPS No 40 juillet-septembre 92

et d'ailleurs devaient révéler rétros­pectivement tout ce que cette auto célébration pouvait avoir de déri­soire.



*Plus c'est rose à l'extérieur, plus c'est morose à l'intérieur/*

Le quartier du Mas du Taureau comme la Cité des Indes ne figuraient pas, en effet, parmi les zones

de relégation urbaine laissées à l'abandon. Elles avaient bénéficié de ce traitement urba-nistico-architectural du «cadre de vie» prévu pour les quartiers «difficiles» -euphé­misme qui renvoie moins aux difficultés de ceux qui y sont parqués, qu'à la difficulté à les faire se tenir tranquille-, grâce auquel les médicastres appelés en con­sultation par les caciques po­litiques et les notables locaux g espèrent soigner sinon guérir «le mal-vivre des banlieues». Quant au grand ensemble du Val Fourré, c'est dès la fin des années 70, dans le cadre des opérations «Habitat et vie sociale» lancées sous Giscard, qu'il avait commencé à subir des soins de chirurgie esthétique destinés à lifter un «tissu urbain» en guère meilleur état que le «tissu social» correspondanl. Quelle «vie sociale» auraient bien pu y insuffler les mil­liers de travailleurs immigrés qui, après avoir sué sur les chaînes de Poissy, de Flins et d'ailleurs, ve­naient d'être congédiés par charret­tes entières pour cause de «redéploiement»? Et voilà qu'aujourd'hui leur progéniture, dont on ne sait que faire non plus, est tentée de meubler le vide de son existence, et de se remplir les po­ches en même temps, par des actes délinquants. «C'est la faute au cadre de vie!», répéteront comme des per­roquets les Diafoirus de service, à quf leur propre vie de cadres interdit apparemment de se pencher sur les conditions effectives de vie ou plus exactement de survie de leur «clien­tèle».

La vision idéalisée de la «civilisation urbaine» comme spectacle, dont Castro et ses pareils se veulent les promoteurs, reflète bien leur aveu­glement. A privilégier aujourd'hui ce qui se voit aux dépens de ce qui se vit, ils finissent par ne plus discerner le point aveugle sur lequel ils étayent leur point de vue. A savoir que la

«question urbaine» à laquelle ils pré­tendent apporter leurs solutions d'es­thètes n'est qu'un faux problème.

Ou plutôt une réponse  
idéologique à une !,question qu'ils se re­fusent désormais à voir posée. A savoir cette fameuse

«question

so‑

',~ciale» qu'ils  
.,kavaient hâtive­ment décrété réglée, alors ,qu'elle refait surface e nos jours sous des formes `.\ inédites, inatten­dues, et brutales parfois, tel un re­tour du refoulé.

Face au «malaise des banlieues» auquel ils sont censés remédier, leur diagnostic relève d'une idéologie qu'Ils critiquaient jadis: le spatialisme. Elle consiste à postuler un lien direct de cause à effet entre cadre de vie et mode de vie, en mettant entre parenthèses le mode de produc­tion, capita­liste en l'oc­currence, qui façonne l'un et l'autre, tout en in­fluant sur leurs relations. Alors que les «mutations» actuelles de ce dernier vouent une part croissante de la population, et notamment, de la jeunesse issue des couches popu­laires, à la précarisation et à la marginalisation de masse, avec les conséquences matérielles, culturel­les et psychologiques que l'on sait, on impute les troubles qui en décou­lent pour «l'ordre public» aux caren­ces urbanistiques ou architecturales d'un type d'espace urbain défini: «les banlieues». Pas n'importe lesquel­les, cela va de soi. Mais ce n'est pas parce des «phénomènes négatifs» (agressions, racket, drogue, vols, racisme, etc.) y surgissent, que ces «lieux» sont à l'origine de ces phéno­mènes.

Il ne suffit donc pas, pour les élimi­ner, de ravaler une façade, d'implan­ter un kiosque à musique ou de faire imploser un immeuble devant les caméras de la télévision. «Plus c'est rose à l'extérieur, plus c'est morose à l'intérieur!», commentait une éducatrice à propos de l'arrivée ré-

cente des drogues dures et douces dans la Cité des Flamands, au nord de Marseille, qui faisaient doréna­vant partie, comme le notait un jour­naliste du Monde, du paysage pim­pant de cette cité «réhabilitée». Il est vrai que tant que cette morosité ne s'extériorise pas en une «haine» aux effets incontrôlables, «c'est toujours ça de gagné» opinent les autorités. A cet égard, quelques gadgets urbanistiques ou architecturaux, comme l'installation de balcons ou l'implantation d'un équipement dit «de proximité», peuvent effective­ment servir d'os à ronger et faire diversion en périodes de tension. Voire déplacer les contradictions sur les terrains où elles peuvent être pl us facilement «régulées», à défaut d'être résolues.

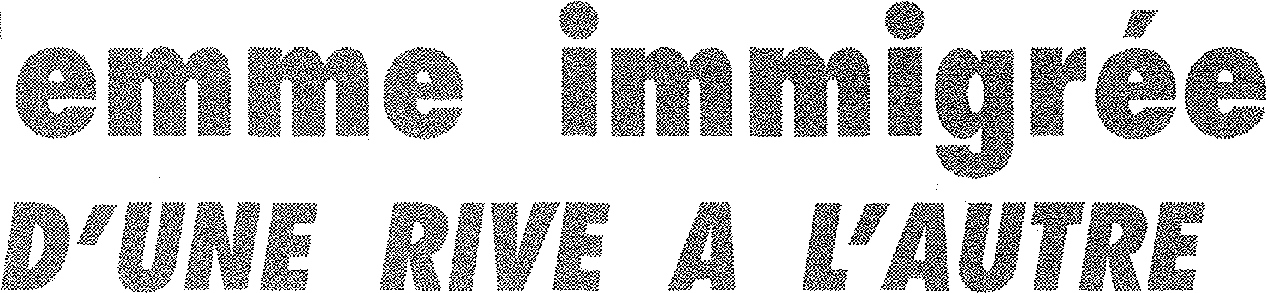
Le traitement spatial du soi-disant «problème des banlieues» s'inscrit, en effet, dans un ensemble plus ou moins coordonné de dispositifs des­tinés à «éviter le pire», comme l'avouait un jour Roland Castro, évo­quant le spectre des coups de cha­leur qui, en 1 982, avaient rendu le climat torride dans quelques ghettos dans l'Angleterre de Magareth Thatche, au point de les embraser. Au traitement spatial, s'ajoutent ainsi le traitement social (humanitaro-assistentiel), le traite­ment culturel (artistico-I ud ico- sportif), le traitement médiatique (mixte de propagande et de publicité), sans oublier le traite­ment de choc répressif (policier et répressif (policier et judiciaire), der­nier recours quand les autres ont failli.

Le traitement spatial du «problème des banlieues» permet également d'éviter le pire» au plan idéologique. Au lieu de le ranger dans la catégorie fourre-tout des «problèmes de so­ciété», comme aiment à le faire les politiciens, les médiacrates et les sociologues qui leur servent de cau­tion scientifique, on pourrait être amené à se demander si, en fin de compte, ce ne serait pas ce type de société qui pose problème. Ques­tion sacrilège, politique et non plus «urbaine», cette fois-ci. On com­prend qu'il ne faille pas lésiner sur les moyens pour l'évacuer. «Urbani­ser» les problèmes pour les dépolitiserconstitue l'un d'entre eux.

**Jean-Pierre Garnier**

sociologue-urbaniste C.N.R.S.

PEPS No 40 juillet-septembre 92



***Les femmes dans l'immigration ont fait l'o****Ij****et de nombreuses recherches et articles. Longtemps*** *ignorées,* ***nombreuses depuis les mesures de regroupement familial, elles ne forment pas des groupes homogènes*** *comme* ***les femmes*** *françaises* ***de naissance, elles*** *bougent, rentrent* ***dans le monde*** *du* ***travail, s'interrogent*** *sur l'évolution de la* ***société française et sur celle de leur*** *communautés d'origine. Certaines s'efforcent de préserver leurs traditions, d'autres,* ***surtout les plus jeunes, se*** *rapprochent d'un mode* ***de vie*** *«à* ***l'européenne».***

***A travers ce*** *dossier* ***nous vous invitons à*** *un voilage au coeur de nos* ***villes, parmi ces femmes*** *étranges et familières dont les* ***filles élevées au creux de*** *l'intimité des foyers en sortent pour* ***construire avec*** *tous le nouveau visage du* ***métissage culturel*** *dans notre pays.*

*Les actions des travailleurs* ***sociaux, qui sont en majorité*** *des travailleuses* ***sociales, mettent face*** *à face, parfois côte à côte,* ***des femmes qui au delà*** *des différences culturelles, arrivent* ***à trouver souvent un*** *langage commun. Christine Desnues* ***a rencontré une éducatrice italienne dans un*** *foyer* ***d'hébergement, qui*** *partage* ***l'expérience de l'exil avec certaines femmes*** *accueillies. Elle a* ***aussi écouté un*** *éducateur maghrébin qui parle de son positionnement particulier face à des compatriotes en rupture conjugale. Tecla Capecchi de son côté nous présente un projet de* ***réseaux d'échanges de savoirs entre des femmes du centre et des familles du quartier.***

*Béatrice Chailloux a choisi de laisser parler deux femmes accueillies* ***dans ce centre sur leurs*** *relations avec la famille élargie, peut-être trop souvent oubliée dans les interven­tions des travailleurs sociaux.*

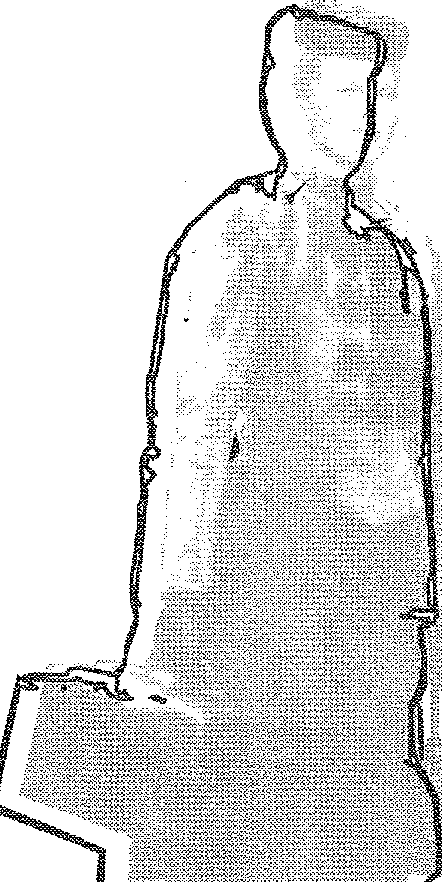
*La* ***présence de*** *Nadine Nonain au sein de la P.M.I. du quartier du Franc Moisin à St Denis, dans la banlieue Nord de Paris, lui a permis de saisir l'évolution de cette action* ***sociale*** *dans les moments de la grossesse* ***et .de l'enfantement, du*** *bidonville à la cité H.L.M.; elle rend compte* ***des réflexions et de*** *la recherche des puéricultrices et* ***sage femmes qui interviennent*** *auprès des femmes.*

*Adjera, animatrice de l'association des femmes* ***du même quartier,*** *explique l'histoire et les activités de l'association* ***et livre*** *à notre réflexion son* ***analyse de*** *la* ***société française***

***et de la communauté maghrébine telle*** *qu'elle la perçoit à* ***travers*** *son action* ***avec les femmes du quartier.***

***Afsaneh Raki nous*** *fait* ***connaître*** *le combat quotidien des femmes immigrées d'Iran qui n'ont pas pu* ***retrouver en France le statut*** *correspondant à leur formation* ***universitaire et à*** *leur* ***expérience professionnelle acquises en Iran avant l'avénement*** *du régime* ***islamique.***

***Pour ma part, je vous invite dans*** *la rue, à la rencontre des éducatrices de prévention spécialisée. Leur présence favorise l'action auprès des jeunes filles, et ensemble, les unes et les autres,* ***elles ouvrent la porte*** *des appartements et interrogent la pratique des éducateurs en direction des jeunes et des fa­milles.*



*Et comme aucun dossier n'est* ***ja­mais*** *complet, comme vous voudrez sûrement en savoir plus, nous vous proposons quelques livres ou* ***arti­cles*** *de revues, quelques films*

*qui parlent de ces femmes, vous les font mieux con­naître et mieux compren­dre.*

*Notre souhait sera qu'au* ***terme de la lecture de ce dossier, vous*** *regardiez différemment ces mères de famille traditionnelles* ***ou*** *modernistes, ces jeunes filles studieuses* ***ou eff****rontées, ces* ***jeunes femmes*** *au foyer ou salariées, et que vous aviez envie de les rencontrer, de leur parler, de les écouter : elles ont encore beaucoup de choses à nous apprendre, leur voix s'enfle à la mesure de la place qu'elles prennent dans la société française, au même titre que toutes les autres lemmes de ce pays.*



***Ecrive-nous,*** *envoyez-nous des contributions, des com­mentaires (voire des protestations) qui nourriront le débat et faciliteront peut-être le rapprochement entre les travailleurs sociaux et les usagers(ères) des services.*

*Maryse* ESTERLE

PEPS No 40 juillet-septembre 92

|  |  |
| --- | --- |
|  |  |
| **Quelques chiffres sur l'immigration féminine (données de l'I.N.S.E.E)**  **LES Ir**  **DANS Us IV es ver ‘JIMAirlON**  En 1982, 1 576 000 étrangères (43 % du total des étrangers) vivaient sur le territoire métropolitain; les étrangers de sexe masculin étaient nettement plus nombreux : 2,1 mil­lions. |

Première nationalité : les portugai­ses, au nombre de 359000, devant les algériennes (305 000). Vien­nent ensuite les marocaines, les espagnoles, les italiennes, puis les tunisiennes... De 1975 à 1982, l'aug­mentation de la population étran­gère tient essentiellement aux fem­mes : 194 000 de plus pour un accroissement total de 240 000 (à cause des regroupements fami­liaux).

**UMM**

En 1987, sur l'ensemble des de­mandeurs d'emploi on comptait 11,4 % d'étrangers.

En 1989, sur l'ensemble des de­mandeurs d'emploi étrangers (323 954) on dénombre 116 214 fem­mes (37,6 %).

Parmi celles ci, on compte

26 509 de moins de 25 ans et 89 705 de plus de 25 ans.

**FFCONIIITE**

En 1960, les femmes algériennes avaient en moyenne 7 enfants, les marocaines 6, les italiennes et por­tugaises 4, les espagnoles 3, les françaises de naissance 2,7.

En 1980, les femmes algériennes avaient en moyenne 6 enfants, les marocaines 6, les turques 5,5, les italiennes et portugaises 2,9, les portugaises 2, les espagnoles et les françaises de naissance 1,9.

Actuellement, le taux de fécondité des jeunes femmes d'origine étran­gère se rapproche sensiblement de celui de l'ensemble des françaises.

**NUPTIAI ITE**

En 1988, en France métropolitaine, 9 500 français ont épousé une étran­gère tandis que 12 700 françaises épousaient un étranger soit un peu plus de 22 0000 mariages mixtes. Portugaises et algériennes sont les plus nombreuses à épouser un fran­çais.

On peut constater une nuptialité plus tardive chez les filles d'immi­grés maghrébins par rapport à leurs mères : 70 % des mères dont la fille est née en 1961 étaient mariées avant 20 ans contre 15 % seule­ment parmi leurs filles en 1982.

En Algérie, en 1984, on comptait 53 %de filles célibataires âgées de 20 à 24 ans contre 64 % dans la même tranche d'âge parmi les filles de mère algérienne vivant en France.

Le comportement des filles de mè­res magrébines se rapproche de celui des françaises du même âge en ce qui concerne le mariage.

PEPS No 40 juillet-septembre 92

***TP,AVAILIEURS socAUX D'OMINE EreANGERE***

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
|  | **11.** |  |

**Etre *travailleur***

***social immigrée***

***apporte-il une***

***spécificité ?***

***Dans le cadre d'un***

**travail *de***

***recherche (1), je***

***me suis interrogée***

***sur le* travail**

***social effectué***

***auprès de familles***

**monoparentales *de***

***culture étrangère.***

**Ma *question* était**

***de savoir si on***

***prenait en compte***

***l'appartenance***

***culturelle des***

***familles dans le***

**travail**

***d'accompagnement***

***social.***

Il est coutumier que ce soient les spécialistes du travail social (éducateurs, assistantes sociales...) et les spécialistes de la parole (psychologues, psychanalystes...) qui parlent des usagers.

UN IJSAgER pARLE  
**du** TRAVAit SOCiAt

Mon oreille a changé de bord et elle est allée écouter une femme maghrébine, seule avec ses deux enfants, hébergée dans un C.H.R.S., (Centre d'Hébergement et de Réadaptation Sociale) parler du dis­positif d'accompagnement social.

Voici quelques uns de ses propos:

"Je n'ai jamais loupé un entretien. Je suis toujours à l'heure, même si je suis crevée. Je pouvais parler de mes problèmes unefois parsemaine, dans les entretiens.' Mais à côté, les éducateurs ne me demandent pas comment je vais".

Puis elle explique, comment font les femmes en Tunisie, quand elles ont besoin de parler de leurs difficultés: *"Il n'y a pas d'assistante sociale. Là-bas, tu restes avec ton problème et tu meurs dans un coin ou ça s'ar­range. Avec les femmes de la famille, tu peux parler; on te donne des conseils. Avec les hommes, on "passe les mots dans les oreilles", ça veut dire que* ***quand c'est grave, c'est avec les hommes qu'on parle."***

Les paroles de cette femme m'ont amenée à me demander si ce dispo­sitif d'entretiens, "médicalisés" sous la forme "rendez-vous mardi pro­chain de 6 à 7", prenait en compte la circulation de la parole dans le pays d'origine de cette femme et com­ment cette femme pouvait "se dé­brouiller" avec ce dispositif d'accom­pagnement social?

**I NTERACTiON iM mignis  
ET TRAVAILLEURS SOCIAUX**

Un C.H.R.S. est un espace de ren­contres entre des usagers et des

travailleurs sociaux. Ce qui suscite mon intérêt, c'est de tenter de com­prendre comment les uns et les autres arrivent à **gérer cet espace interculturel.**

Les propos de Léon et Rebecca Grinberg sur cette rencontre de deux cultures différentes peuvent nous éclairer: "l'immigrant a besoin d'un "espace potentiel" qui lui serve de "lieu de transition" et de "temps de transition" entre le pays objet mater­nel et le nouveau monde externe "espace potentiel".(2)

**LES TRAVAREURS SOCIAUX d'ORiCiiNE ETRANqiitE**

Dans un second temps, je me suis demandée si les travailleurs sociaux d'origine étrangère étaient plus sen­sibles à cet aspect culturel, de part leur vécu personnel. Eux aussi, sont des hommes et des femmes de l'im­migration, même si leur statut so­cial, professionnel n'est pas le même que les usagers ainsi que peut-être les raisons de leur migration. En effet Dominique Schnapper cons­tate que "les travailleurs émigrés ne constituent pas une population ho­mogène: ils diffèrent les uns des autres par la culture d'origine; ils diffèrent par le moment de la migra­tion par rapport à l'histoire de la société d'origine et de la société d'immigration; ils diffèrent par la tra­jectoire individuelle qui a précédé la migration". (3)

Peut-on percevoir dans leur prati­que de travail social, une écoute et un accompagnement social diffé­rent des travailleurs sociaux de cul­ture française, effectuant un accom­pagnement social en France?

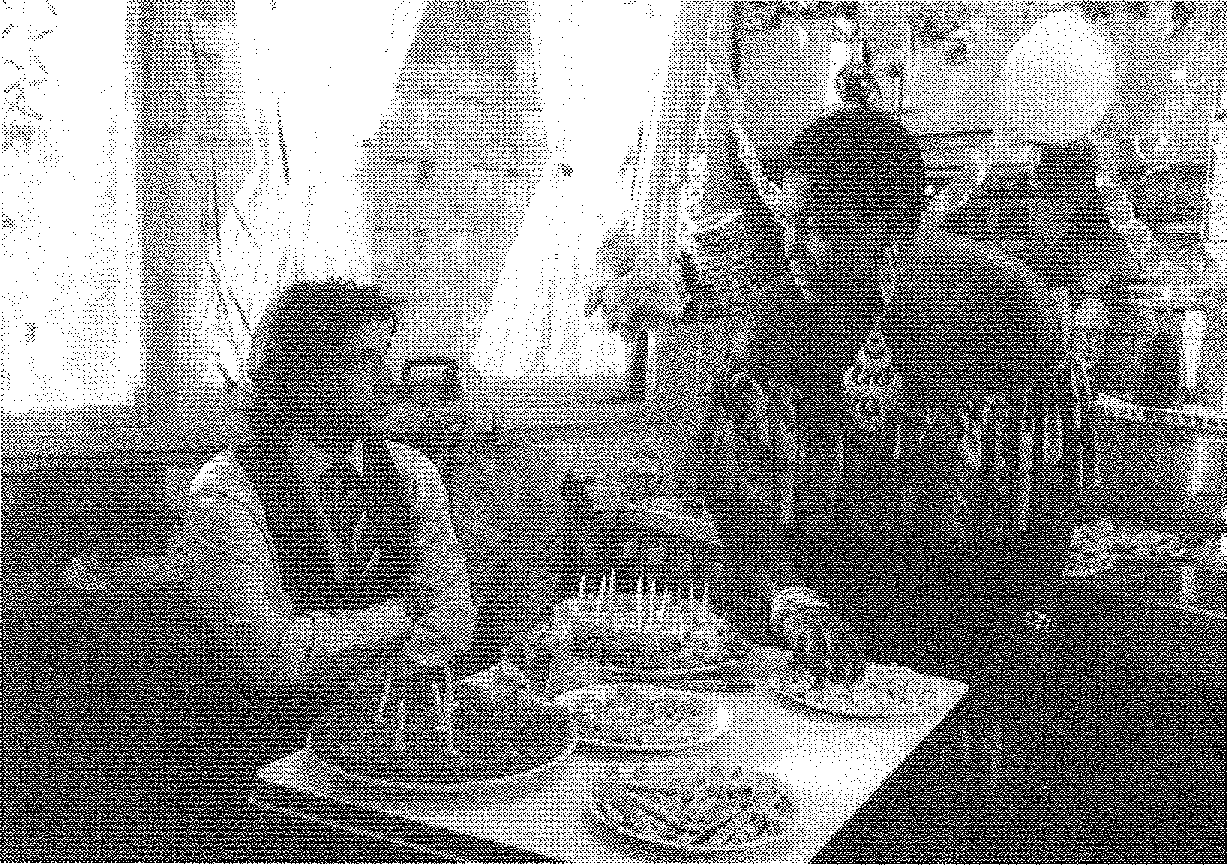
**DEUX TRAVAM.TURS SOCIAUX**

**1%1** Will 'ES

Je vous propose donc d'écouter 2 travailleurs sociaux, travaillant dans un C.H.R.S. à Créteil, accueillant des femmes. La plupart sont origi­naires du Maghreb, d'Afrique de

PEPS No 40 juillet-septembre 92

l'Ouest et des Antilles. "La prise en charge" (pour reprendre le terme officiel de la D.A.S.S.) de ces fa­milles est de 6 mois renouvelable. Un travail d'insertion sociale leur est demandé.



*Romuald & Juliette, France, 1988*

**PRiSENTATiON 01ES  
TRAVAILLEURS SUCiAUX**

- T., italienne d'origine, 40 ans, mariée, a vécu 24 ans à Florence. Elle a travaillé en Italie comme institutrice et en tant qu'animatrice dans un centre international pour étudiants étrangers à Pérouse. En France, à l'âge de 35 ans, elle a repris une formation d'assistante sociale. Son mémoire portait sur la relation interculturelle entre assis­tantes sociales et usagers (4). Ac­tuellement, elle est en 3 ème année de diplôme à l'E.H.E.S.S., en an­thropologie sociale. Son mémoire porte sur les sanctions populaires dans un village italien.

- A., 38 ans, né en Tunisie, de nationalité marocaine jusqu'à l'âge de 36 ans. Depuis 1990, il a pris la nationalité française. A 12 ans, il est arrivé en France. Il a travaillé dans le bâtiment, en usine, en architecture. En 1986, il a eu son diplôme d'éducateurspécialisé. Son mémoire portait sur la place de l'institution dans la folie des enfants. Actuelle­ment, il s'intéresse aux problèmes de logement. Il est membre du C.A. de la C.L.E.F., une association de relogement du Val de Marne.

**MiqRATiON poesoNNEHE ET prtATiouE pRoFESSioNNEUE**

Tout d'abord, posons-nous la ques­tion de savoir si ce statut particulier de travailleur social immigré peut être une aide dans une pratique pro­fessionnelle?

Ecoutons les parler de leur travail social.

T.: *"Oui, car pour moi, mon histoire et ma vie professionnelle sont interdépendants. Le choix de tra­vailler dans un centre d'hébergement avec une population à majorité étran­gère n'est pas neutre. ll correspond à une exigence intime de vouloir accompagner -je n'aime pas beau­coup le mot aider- des femmes de cultures différentes de la mienne, qui ont vécu une rupture. Je pense avoir une sensibilité particulière pour leur histoire. Le fait d'avoir été moi-même dans une situation d'étrangère, d'avoir quitté mon pays, mes rela­*

*tions. C'est une expérience vécue que je compte utiliser dans mon tra­vail.*

A.: *"Je considère mon statut comme quelque chose de très positif. Pour les femmes africaines, elles supposent avoir en face d'elles, quelqu'un qui peut mieux les com­prendre, parce que* ***le travailleur social immigré est censé savoirce qu'elles ont vécu.*** *C'est quelque chose que j'ai ressenti à plusieurs reprises. Le fait d'être de la même culture et de parler la même langue facilite les choses. Je crois qu'elles s'expriment plus facilement en se disant lui, il sait de quoi il retourne. C'est un présupposé parce que je ne sais pas ce qui se passe en Algérie ou au Maroc. Les choses et les*

*traditions changent d'une région à l' autre. Dans un entretien avec une femme, quand nous étions 2 tra­vailleurs sociaux, cette femme se limitait dans ce qu'elle disait, par exemple, en ce qui concernait la violence de son mari. Quand je fai­sais seul i 'entretien avec cette femme, elle se laissait aller, sur sa vie, son passé, elle m'explique ce qui pouvait amener son mari à être vio­lent."*

**LES CONdiTIONS**

**(IF pooduCTiON**

**d'UN SAVOiR SUR AUTRUI**

Michèle Fellous, dans son journal de terrain, avait réfléchi sur les condi­tions de production d'un savoir sur autrui: " ... quitter une position objectivant l'autre, implique de se poser soi-même comme sujet face à

un autre sujet. Cette démarche per­met alors de dépasser les clivages qui martèlent la connaissance scien­tifique, faisant opposer en perma­nence sujet et objet, sympathie et distanciation, action et connais­sance. C'est réhabiliter par là-même le postulat selon lequel il n'est de parole qui ne naisse d'une relation." (5)

Cette question de la relation d'un chercheur aux sujets de la recherche peut aussi être source de réflexion dans la relation travailleur social/ usager.

Interrogeons alors T.: *"Moi, je n'hésite pas à m'impliquer en leur disant que je suis mariée à un étranger. Ca fait tomber certains barrages.* ***C'est un choix que je fais dans mon travail***

***de m'impliquer*** *et de ne pas rester totalement neutre. Utiliser certains éléments de ma vie personnelle, comme le fait que j'ai été immigrée, est une aide dans la relation. C'est un rapprochement qui n' annule pas la distance nécessaire dans le travail social."*

**COMMENT TE diRE  
OUE roi Aussi  
TU ES immigité?**

Et dans la relation travailleur social-usager est-ce que les usagers font référence au statut d'immigré du travailleur social ?

T.: " *Les femmes ne font pas directement allusion au fait que je sois étrangère. Elles me le font com­prendre en me disant "vous me com­prenez parce que vous aussi..."Cer‑*

PEPS No 40 juillet-septembre 92

*taines m'ont demandé comment j'avais vécu mon arrivée en France."*

Entre T. et ses femmes, il y a quelque chose de l'appartenance à une même trajectoire individuelle, celle du migrant, que l'on vienne d'Italie ou d'ailleurs. On pourrait penser que c'est la différence de leur statut social qui fait que "les choses" ne peuvent pas se dire. Je ne pense pas que ce soit seulement un arrêt sur l'image sociale de l'assistante sociale qui fait que ces femmes abordent cette question de la migration du bout des lèvres. Elles font sentir à T. qu'en effet elle aussi a connu "ce voyage intérieur", mais elles n'en parlent pas vraiment. Cette re-connaissance est peut-être en partie indicible.

**1-fuma d'ÉouipE :**

LES AUTRES

**TRAVAILLEURS SOCIAUX**

Ces travailleurs sociaux travaillent en équipe. Cet accompagnement social, à la perception un peu "déca­lée" comment est-il percu par les autres membres de l'équipe?

T.: *"Je pense que ma façon de travaillerpourraitposerquestion mais les collègues ne m'ont jamais fait remarquer que je travaillais différemment, que je m'impliquais dans le travail. Dans certaines situa­tions, en effet, j'étais plus proche du vécu de certaines femmes. Il ya des éléments de la vie de ces femmes et de la mienne qui font rencontre. Elles revivent en miroir dans notre relation certains éléments de leur vie. Quand elles me renvoient mes expériences, c'est plus dans le but: on marche ensemble. Nous avons quelque chose en commun".*

**rÉlÉrac\_NT CULTUREL  
du NON**

A. nous explique comment le "non" peut être quelque chose de culturel: *"Des collègues avaient constaté qu'une femme ne disait jamais non. Selon eux, elle n'en faisait néan­moins qu'à sa tête". Je leur ai expli­qué que dans la culture arabe si quelqu'un me demande un service et si j'ai envie de dire non, je ne le dirai pas, cela ne se fait pas. Je trouverai un détour pour faire com­prendre que je ne suis pas à même de rendre service. L'autre doit être suffisamment intelligent pour ne pas me mettre mal à l'aise par rapport à*

*ma réponse. C'est pas simple la façon de dire non".*

Cette explication a-t-elle pu faire avançer la réflexion et modifier les pratiques professionnelles des col­lègues?

A.: *"Oui, dans un entretien avec Madame D., une éducatrice et moi-même, avons repris cette question du non et la femme à pu expliquer à l'éducatrice pourquoi elle disait non."*

Selon Pierre Bourdieu *"Instrument de communication, la langue estaussi signe extérieur de richesse et un instrument du pouvoir... La force qui agit à travers les mots est-elle dans les paroles ou dans les porte-pa-role?'(6)*

Le statut particulier d'A. a permis qu'il soit le porte-parole du non de cette femme.

LES AUTRES USAgERS FRANÇAiS ET [ES TRAVAMEURS SOCIAUX iMfteliCIRES

Parfois dans la représentation des usagers de l'aide sociale, il faut être "du même pays" pour travailler avec eux. T. raconte qu'une femme française lui a rétorqué: *"depuis quand les italiens viennent aider les francais".* Là, c'était clair que le fait d'être étrangère la desservait.Les femmes françaises reprochent à A. de travailler plus avec ses compatriotes qu'avec elles."

**TRAVAIL sociAL diffÉRENT ?**

Avec des exemples, nous allons ten-terde mesurer en quoi cet accompa­gnement social est différent de celui d'un travailleur social de culture française.

T.: *"Je n'ai pas une mentalité cartésienne, mais plutôt méditerrannéenne, très branchée sur quelque chose de plus spontané. Les difficultés que j'ai pu rencontrer au début, c'était quand mes collè­gues me demandaient d'être assez précise quant aux jours d'entretiens alors que les femmes souhaitaient parler hors du cadre établi. J'étais étonnée de par le fait que dans une association, le travail social ne soit pas conçu différemment que dans le fonctionnariat. Pour moi, en dehors de l'entretien hebdomadaire, si une femme souhaitait venirdiscuteravec moi, c'était possible. Partager en­semble ces moments là, c'est impor­tant; il y a des échanges plus riches. Elles parlent de leur vie au pays."*

Pour Francine Muel Dreyfus "les pro­fessions éducatives constituent un terrain privilégié pour réfléchir sur les modalités du travail

d'appropriation du poste,  
inséparablement travail sur le poste et travail sur soi-même."(7). Ce rap­port particulier qu'entretient T. a son poste d'assistante sociale lui permet d'être plus réceptive à certains moments de la vie de ces femmes.

**ConcEpTioN**

**du TRAVAIL SOCIAL EN 'l'AUE**

Est-ce qu' un travailleur social immi­gré, emporte "dans ses bagages" la conception du travail social qu'il a connu dans son pays d'origine?

T.: *"Par exemple, le week-end, certaines femmes faisaient à man­ger et venaient m'en offrir. J'étais ennuyée parce que je ne savais pas s'il fallait dire non par rapport à cer­tains collègues.* ***Je me demandais si c'était professionnel ou pas.*** *Je me posais la question. En Italie quand l'assistante sociale intervient auprès d'une femme qui demande de l'aide dans une démarche, la femme fait un cadeau; ça fait partie de la relation. En partant d'ici, une dame m'a offert un objet en tissu africain. J'ai accepté. Refuser ce serait dire non à un geste que la personne tenait à faire.* ***Pour moi, l'échange, c'est de l'ordre de la culture. C'est symbolique.***

Du fait que je sois étrangère, la relation avec l'usager change. Pour l'instant, je l'évalue de façon posi­tive. Ma culture s'approche plus d'une culture maghrébine, africaine autour de la conception du don, de l'échange. Je ne me retranche pas derrière la sacro-sainte neutralité, ne rien laisser transparaître de mes sentiments. Moi, je travaille avec mes émotions, avec ma culture. Les femmes le savent. Je n'ai pas la casquette du travailleur social en oubliant ce que je suis par ailleurs. C'est un choix que je fais".

Les questions, que pose Edgar Morin sur la relation entre observateur et observé, peuvent être réinterrogées dans la relation entre travailleur so­cial et usager. En effet, il dit: "c'est constamment que le chercheur doit élucider ce qu'il ressent et réfléchir sur son [expérience. il](http://expérience.il) ne peut éluder sa dualité intérieure... Effectivement, il doit être à la fois le praticien et l'ami intégré... L'art de l'enquête, c'est de vivre ce double personnage de l'inté­rieur et de le tenir à l'extérieur". (8)

PEPS No 40 juillet-septembre 92

**LE modik du disiR,  
COMME MOTEUR  
POUR S'EN SORTiR**

Quelle part du vécu de migrant le  
travailleur social fait passer dans sa  
pratique professionnelle?

**T.:** *"Je ne décide pas à leur place, ni ne fait à la place d'une femme. Ce n'est pas un positionnement qui est dû au fait que je sois étrangère... Mais peut-être que si. On pourrait rattacher ça au moment où je suis arrivée en France. Je ne parlais pas la langue. Je m'en suis sortie seule. J'ai réussi. Il y a des possibilités pour ces femmes de faire ce type de parcours. Du coup, c'est une con­fiance que je fais d'emblée à la per­sonne en lui disant: "vous êtes capa­ble. Si vous voulez vraiment quelque chose, vous y arriverez". Je concois mon travail comme une action qui provoque chez l'usager une prise de conscience de sa problématique, de sa condition de personne, donc de sujet qui fera ensuite des choix. C'est la méthode de conscientisation con­çue et pratiquée par Paulo Freire dont je m'inspire dans ma pratique de travail".(9)*

T. utilise son expérience migratoire positive comme un modèle identificatoire qui peut être dynamisant pour les autres femmes.

**L'ARRilliE EN FRANCE**

**perception de la sociabilité  
et répercussions sur le  
travail social**

Il y a peut-être quelque chose de déterminant dans les premières impressions que le migrant ressent en arrivant en France?

T.: *"En France, j'ai rencontré un mode de vie très individualiste. Ici, je me suis heurtée à un mur, à un*

**14** *isolement total, à l'indifférence.  
Avec les voisins nous n'échangeons que quelques mots. Pour moi, c'était débarquer dans un autre monde. Par contre j'ai pu dialoguer avec les personnes étrangères comme moi. En Italie, ce n'est pas comme ça, l'échange de services existe. Je com­prends les femmes maghrébines et africaines. En Afrique, on vit plus à l'extérieur, la vie relationnelle est plus riche. On parle à tout le monde dans la rue, sans se connaître.* ***Cette forme de sociabilité me rapproche de ces femmes.*** *Ici, j'accepte de*

*partager des repas avec des fem­mes. Un samedi, j'ai proposé un échange de savoirs avec une femme africaine et une femme antillaise. L'une d'elle nous a appris la cuisine sénégalaise. C'était l'occasion de parler de moments de leur vie plus intimes, Le fait que l'une d'elles m'apprenne quelque chose l'autori­sait à me tutoyer. Je dis aux femmes qu'elles ont des choses à m'appren­dre de par leur expérience. J'utilise cette dimension couramment. Elles ne font pas appel uniquement à l'as­sistante sociale, il y a autre chose".*

En tant que travailleur social, **ac­cepter ces moments de partage c'est aussi découvrir l'ordre so­cial caractéristique de la culture du pays d'origine** de ces femmes immigrées. Claude Lévi-Strauss notait "la cuisine d'une société est un langage dans lequel elle traduit in­consciemment sa structure, à moins que, sans le savoir davantage, elle se résigne à y dévoiler ses contra-dictions"(1 0).

Tout ce qui est lié à la nourriture, ce sont des moments de sociabilité importants, de découverte de la cul­ture de l'autre qui sont des moments importants.

Pour Dominique Schnapper, "l'atta­chement aux pratiques alimentaires, que manifestent tous les migrants, vient aussi de ce que l'élaboration culinaire est, dans nos sociétés, partie intégrante du rôle de la mère". (11)

Accepter dans certaines situations de quitter une place de travailleur social, une position de pouvoir, c'est aller à la rencontre de l'autre. Dans ce mouvement est inscrit, je pense, **les conditions de réussite de l'ac­compagnement social.**

Souvent quand un dispositif de tra­vail reste figé, c'est pour se protéger de l'Autre. L. et R. Rebeca constatent : "Non seulement celui qui émigre sent sa propre identité en danger, mais la communauté qui le reçoit peut aussi bien sentir, bien que différemment, son identité cul­turelle, la pureté de sa langue, ses croyances, et en général son sentiment d'identité de groupe, menacé." (12)

itLITÎUSAT1014 di **LA IANquE MATERNELLE**

Le statut de travailleur social homme, de culture maghrébine et parlant arabe, que peut-il permettre?

A.: *"Un jour, un père algérien est venu chercher sa femme ici. Il était violent. Je l'ai fait entrer et nous avons parlé en français et en arabe. Ce monsieur est reparti calmé. J'en ai parlé à la réunion d'équipe. Les collègues ont réagi en marquant leur désaccord parce que la femme, sa­chant que le mari peut être reçu ici, peut faire décroître sa confiance en nous. On m'a surtout reproché de parler arabe avec ce monsieur. Les 2 personnes qui m'ont soutenu sont la directrice et la psychologue."*

**Dans la langue étrangère, il y a l'étrangeté de la langue,** quelque chose qui est extérieur au monde du travailleur social. Il ne fait pas partie de cette communauté là. C'est peut-être cet insaisissable qui est difficile à vivre.

**PARLER** k **MÊME LANQUE**MATERNELLE, EST-CE QUE **ÇA  
A pERmis ddiSARMORCER  
QUELQUE ChOSE?**

**A.:** *"Cet homme m'expliquait pour­quoi il ne supportait pas que sa femme soit partie. Moi, j'entendais et lui disais "c'est difficile pour vous. Dans les pays du Maghreb, les choses ne se passent pas de cette façon". Ca ne voulait pas dire que j'étais d'accord avec lui, même si je ressentais ce qu'il éprouvait. Il aurait voulu que je sois de connivence avec ses propos, parce qu'il me disait souvent qu'on était de la même culture: "vous êtes arabe vous aussi. Vous comprenez que c'est insupportable pour moi". Je crois que ce moment là a fait réfléchir ce monsieur parce qu'on avait la même culture. J'ai pu lui dire ce que je pensais. il aurait pu être plus coléreux, en pensant que je ne comprenais rien. Je lui disais que je comprenais pourquoi il réagissait comme ça, mais que je ne pouvais pas être d'accord avec lui. Au début, je ne pensais pas que ce monsieur entende mon désaccord. Accepter le père des enfants, c'est important. Je préfère ça à ce qu'il soit violent dans l'appartement. Néanmoins, à cause des réactions de l'équipe, j'ai accepté de ne plus le revoir."*

Dans l'interaction entre l'immigrant et le travailleur social, nous pouvons percevoir un sentiment d'étrangeté qui conduit à des systèmes de dé­fense, de protection de certains col­lègues.

Mais comment peut-on envisager de faire du travail social sans pren‑

PEPS No 40 juillet-septembre 92

dre en compte **la question de la langue maternelle?** Dans cette si­tuation la langue maternelle devrait-elle se taire au profit de la langue française, qui est une langue qui fait souffrance, c'est la langue du colonisateur? Ce père, géniteur est déjà tenu en échec. C'est un père humilié d'une part parce que sa femme et ses enfants sont partis du domicile conjugal et d'autre part parce que la langue française, c'est la langue dominée par le colonisateur. Face à cette double humiliation, heureusement qu'il a pu rencontrer un travailleur social homme et parler arabe.

***eft***

1. DESNUS (C.), La méthode monographique Le playsienne permet-elle d'interroger les familles monoparentales de culture étrangère et le travail social", D.E.A. des Sciences de l'Education. Université Paris 8, 1989.
2. GRINBERG (L.) et (R.), Psychanalyse du migrant et de l'exilé, Lyon, Césura Lyon Edition, 1986.
3. SCHNAPPER (D.), Modernité et acculturations in Le croise­ment des cultures, Paris, Seuil, 1986.
4. CAPECCHI (T.), L'assistante sociale ne peut être étrangère..., D.E. d'assistante sociale, 1990, Ecole départementale de Chaligny.
5. FELLOUS (M.), De l'état de fille à l'état de mère, Paris, Klincksiek, 1988.
6. BOURDIEU (P.), Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques, Paris, fayard, 1982.
7. MUEL DREYFUS (F.), Le métier d'éducateur, Paris, Les éditions de minuit, 1983.
8. MORIN (E.), La métamorphose de Plozevet. Commune de France, Paris, Fayard, 1967.
9. FREIRE (P.), Pédagogie des opprimés, Paris, Maspéro, 1973.
10. LEVI-STRAUSS (C.), L'origine des manières de table, Paris. Plon, 1968.
11. SCHNAPPER (D.), op. cit.
12. GRINBERG (L.) et (R.), op. cit.
13. DJEBAR (A.), Femmes d'Alger dans leur appartement, Pa­ris, Editions des femmes, 1980.

**ET PARLER ARAbE AVEC  
LES FEMMES, dANS** LE  
**CAC E dES ENTRETIENS**

A.: *"C'est positif de parler arabe. J'emploie cette langue quand la femme a du mal à m'expliquer quel­que chose. C'est un autre climat de confiance. Mais il faut faire attention, garder une certaine distance.* ***Parler arabe peut conduire à ce que je ne sois plus le travailleur social,*** *mais un peu comme le voisin qui peut vous aider."*

**PARIER FRANÇAIS  
pERMETTRAhreit dE gARdER  
plus FACILEMENT  
UNE diSTANCE ?**

A.: *"C'est une question pour moi, c'est pas sûr. Je n'ai pas de réponse bien claire. Quand la femme est bien détendue, j'ai peur qu'elle oublie que je suis l'éducateur. Parlerarabe peut faire oublier les règles. Dans un suivi d'accompagnement social, il y a un contrat, un temps de séjour. Un jour, j'ai ressenti que toutes les règles qui régissent ce contrat, peuvent être oubliées en prenant le thé et en mangeant des gâteaux. Je me ques­tionne. Il faut garder une certaine distance. A 2 reprises, il y a des femmes étrangères qui ne savaient. pas écrire. Elles m'ont dit qu'elles pouvaient me le dire parce que je pouvais comprendre. Elles ne vou­laient pas montrer aux autres tra­vailleurs sociaux, ce côté là."*

Les images que les mots emportent d'une langue à une autre ne sont pas les mêmes et permettent au tra­vailleur social de mieux saisir ce qu'il en est pour les usagers.

Peut-être qu'A. a peur que la **langue d'origine ne fasse pas langue sociale?**

**LES** difficuhis

dE CE STATUT

Est-ce que ce statut peut engendrer des difficultés?

A.: *"Dans la communauté arabe, il y a une idée que l'on ne s'entraide qu'au sein de la famille. C'est tout. Quand un voisin est en train de se noyer, on ne lui tend pas la main, mais on lui met la main sur la tête pour qu'il puisse s'enfoncer. Pour une dame, originaire de Tunisie comme moi, j'ai ressenti quelque chose comme ca. Elle n'attendait pas grand chose de ma part, parce que j'étais arabe et qu'elle n'était pas certaine que j'avais envie de l'aider. Je suis du même pays, je suis un homme et tous les hommes ne*

*peuvent penser qu'une même chose. Elle croyait que je ne pouvais que condamner sa conduite et ne pas l'aider. C'est la seule femme que j'ai connu qui a réagi de cette manière.* ***L'intérêt d'être un homme peut leur donner une autre image de l'homme, différente de celle qu'elles connaissent:*** *l'homme violent qu'elles ont connu là-bas, l'homme qui n'écoute pas. Il y a une dame qui m'a dit, vous n'êtes pas comme les autres. Je peux parler avec vous. Je ne me sens pas jugée par rapport à certaines choses. Néanmoins, pour les femmes maghrébines, un travailleur social français jugera moins, caren France, la séparation, la monoparentalité est quelque chose qui est plus accepté."*

*suite page suivante*

PEPS No 40 juillet-septembre 92

***Quand on parle des***

**ETRE UN TRAVAILLEUR SOCIAL ÎM m igrti lir. 1E OU FEMME**

Le fait d'être un homme, est-ce que ça permet plus ou moins, ou différemment d'aborder certains sujets?

A.: *"Il y a des sujets comme la sexualité qui ne peuvent être abordés. Déjà, on n'en parle pas. Elles en parleraient plus facilement à une femme.*

IONIENNES

**POUR CONCLURE:**

**Cet article** a pour objectif de **poser des questions sur l'accompagnement social de personnes étrangères à notre cul­ture** en essayant de comprendre ce qui se passe et se joue dans cette rencontre entre travailleurs sociaux et usagers.

Il serait absurde de con­clure qu'il existe une "écoute culturelle" plus im­portante chez les tra­vailleurs sociaux "venus d'ailleurs".

Les témoignagnes de T. et d'A., relatifs à leur pratique professionnelle comme l'utilisation ou non de la langue maternelle, ses effets sur les usagers et les autres travailleurs sociaux, le modèle identificatoire de la situation de migrant et les autres thèmes qu'ils ont abordés, ne sont **pas des réponses à des pratiques, mais des questions sou­levées qui restent à tra­vailler.**

Je **vous propose** ces quel­ques **mots** d'ASSIA DJERBA pour le **mot** ou l'oreille de la fin: "Ne pas prétendre parler pour, ou pire parler sur, à peine par­ler près de, et si possible tout contre". (13)

**Christine Desnus**

Socio-ethnographe Chargé de cours au département de sociologie, université Paris VIII

**immigrants *en***

***France, la première***

***chose qui vient***

***l'esprit ce sont des***

***termes comme***

***main-d'oeuvre,***

***ouvriers***

***analphabètes ou***

***non-qualifiés.***

***D'ailleurs en***

***regardant les***

**statistiques sur**

**l'immigration, *on***

***remarque que la***

**plupart *des***

***immigrés forment***

***la masse de la***

***main-d'oeuvre. Ils***

***proviennent***

***d'Algérie, du***

**Portugal, *de l'Italie,***

***de la Tunisie etc...***

Dans certains pays comme l'Iran, les problèmes politiques ont produit une autre catégorie d'émigrés ayant peu de points communs avec les autres immigrants en ce qui con­cerne les raisons de leur départ, leur qualification, leur niveau culturel et dans la plupart des cas leur non-appartenance à la religion musul­mane (laïques ou non-pratiquants).

Ainsi pour parler des problèmes des femmes iraniennes en France, il faut expliquer les raisons de leur pré­sence dans ce pays.

En France, les **iraniennes** font partie d'une nouvelle vague d'émigrants. Leur émigration est assez récente puisqu'elle date seulement de 1979, c'est à dire depuis la révolution isla­mique en Iran et l'installation du régime islamique. Leur départ n'est pas motivé pour des raisons principalement d'ordre économique, mais plutôt socio-politique et religieux à la différence du plus grand nombre des autres émigrés en France.

Comme on vient de l'indiquer les motifs qui les ont poussé à émigrer en France proviennent de conditions sociales et juridiques découlant de la loi musulmane, qui rend la vie particulièrement difficile aux fem­mes. Ainsi des millions de femmes, ayant perdu leur liberté dans la vie privée et publique émigrent dans d'autres pays.

Selon les statistiques officielles, il y a 50.000 iraniens en France et parmi eux 5.000 réfugiés politiques. D'après les estimations de l'O.N.U., en 1986 de 180 à 250 citoyens iraniens ont fui l'Iran chaque jour pour chercher refuge dans un autre pays.

Les femmes constituent une grande partie de cette immigration. On leur imposait des tenues vestimentai­res, des conditions de vie et de tra­vail qui les ont poussé à quitter l'Iran.

**PEPS No** 40 juillet-septembre 92

Mais en ce qui concerne le nombre d'émigrants iraniens, les données statistiques sont très faibles. Les iraniens ne sont pas mentionnés distinctement dans les statistiques publiées sur la population immi­grée.

**CATEGORIE DES FEMMES EMIGRANTES**

Il faut signaler que les femmes ira­niennes ne font pas partie des mê­mes couches socio-politiques pour les raisons suivantes:

* Juste après la révolution, la pre­mière vague d'émigration est cons­tituée par des femmes appartenant à latradition monarchique, à la classe bourgeoise ou à la "haute société". Elles occupaient des postes impor­tants comme ministre, ambassa­drice, parlementaire.
* Les femmes adhéraient à la reli­gion Bahaiste (religion interdite par la loi islamique). Un certain nombre appartenait aux minorités religieu­ses juive, arménienne.
* Les femmes étaient membres ou sympathisantes de partis politiques d'opposition, pour des raisons purement politiques.
* Les femmes choisissaient des emplois comme cadres, chercheurs, avocats, juges, employées, artistes, étudiantes par choix social ou politi­que.

\* Les mères de famille, les femmes divorcées ou célibataires voulaient sauver leurs enfants pendant la guerre. Elles vivaient mal dans une société islamique.

La motivation de la plupart des émi­grés ou réfugiés iraniens n'est pas de chercher un plus grand confort ou un meilleur revenu. Il va de soi, que dans une situation normale, la plu­part d'entre eux auraient pu avoir une vie bien meilleure dans leur pays, surtout si l'on se rappelle qu'un grand nombre d'experts, médecins,

universitaires, chercheurs,  
investisseurs, artistes constituent la population d'émigrants.

**LA SIT11-.TE ON SOCIO-'ESSIONNELLE**

Ce qu'il est intéressant de savoir, c'est que la majorité de ces femmes ont fait des études supérieures, ont des diplômes et occupaient des pos­tes importants. En arrivant en France, elles ne trouvent pas une place ana­

logue dans la nouvelle société qui les acceuille.

D'ailleurs, il faut rappeler que l'Iran n'est pas un pays francophone. Par conséquence la première étape à franchir pour s'intégrer, c'est ap­prendre la langue, ce qui demande beaucoup de temps pour une per­sonne adulte. Ce temps est d'autant plus long si elle est chef de famille avec des enfants.

Pour ces femmes, un des aspects majeurs vient du fait qu'elles ne pos­sèdent pas la nationalité française. De plus, posséder la nationalité iranienne est très mal considéré en France. La plupart des refus ont cette seule et unique cause.

Comme tous les émigrés iraniens, les femmes subissent les consé­quences de la politique asti-occi­dentale des autorités iraniennes. De plus, la télé et la presse française donnent de ce peuple des images très tendancieuses et sélectives.

Malheureusement, le cadre de cet article ne permet pas d'approfondir cette étude, ce qui demanderait des recherches à long terme. Avec le peu de temps dont on a disposé, on a interviewé quelques femmes afin de voir de près leurs problèmes et leur évolution, après quelques années d'installation en France (10 ans de résidence).

Voici plusieurs cas:

1. Sima, 26 ans, célibataire, réside en France depuis 10 ans. Elle pos­sède une maîtrise en biologie de Jussieu. Elle a cherché un poste dans l'enseignement, mais ne pos­sédant pas la nationalité française, celui-ci lui a été refusé. Aujourd'hui, elle est vendeuse dans le métro.
2. Parvaneh, 35 ans, mère d'un en­fant, diplômée en psychologie en Iran a 5 ans d'expérience profes­sionnelle. En arrivant en France, elle commence à chercherdu travail dans son domaine ou des secteurs voi­sins. Hélas sans succès, elle passe 3 ans de sa vie à garder des person­nes âgées et finalement elle devient conductrice de taxi.
3. Setaré, 28 ans, ayant terminé son doctorat d'économie à Paris, n'a pas réussi à trouver un emploi. Elle fait différents stages dans le secteur du tourisme, en anglais. Elle est au chômage depuis 7 ans.
4. Mina, 37 ans, mère de deux en­fants, possède une maîtrise en gra­phisme. Elle a travaillé pendant 3

ans. En arrivant en France, elle a suivi des stages de maquettiste, un

stage de graphisme assisté par, ordi‑  
nateur, pendant un an. Durant une année, elle recherche un emploi dans ce domaine. Sans résultat, elle s'oriente vers la confection, travail à bon marché avec un salaire insuffi­sant. Depuis quelques mois, elle a commencé le métier de vendeuse dans le métro.

1. Shooleh, 37 ans, avocate en Iran, divorcée avec un enfant, n'a pas pu obtenir l'autorisation d'ouvrir un ca­binet. Alors, elle s'engage dans des formations, sans aucun rapport avec sa formation juridique. Espérant trouver un emploi dans un autre domaine, après 8 ans de résidence en France, elle est toujours au chô­mage.
2. Mitra, 27 ans, technicienne de laboratoire en Iran, passe 2 ans à apprendre la langue. En même temps, elle perd le fil du métier, car pour gagner sa vie, elle est obligée de faire du "baby-sitting".
3. Sanaz, 30 ans, enseignante en mathématiques, se retrouve au chô­mage dès son arrivée en France. Elle suit des stages organisés par l'A. N. P. E. Ceux-ci n'aboutissent pas à un emploi. Elle devient caissière dans un magasin; on lui demande de déplacer des cartons. En en sort avec une grave maladie, n'ayant jamais fait de travail physique.
4. Fariba, 25 ans, possédant une maîtrise en anglais d'une faculté de Paris, travaille depuis un an dans un kiosque à journaux.

C'est ainsi qu'un grand nombre de femmes, ayant fait des études supé­rieures dans leur pays, maîtrisant la langue française, ayant suivi des stages de formation pour se valori­ser auprès du marché du travail, n'ont jamais trouvé en France, une place d'un niveau comparable à ce­lui qu'elles avaient acquis en Iran. Elles ont été obligées d'accepter des emplois non-qualifiés, inférieurs à leur niveau, comme la restauration, l'hôtellerie, vendeuse, garde de per­sonnes âgées, caissière... Cette dis­qualification les démoralise et les empêche de se sentir en état d'af­fronter favorablement leurs nouvel­les conditions de vie.

Ces femmes n'ont pas une bonne expérience avec les agents de l'A.N.P.E. ou d'autres offices sociaux. Elles ont souvent été maltraitées. Des emplois et des formations sous‑

PEPS No 40 juillet-septembre 92

qualifiées leur ont été proposées. Donc, elles préfèrent ne pas s'adres­ser à ces établissements et se dé­brouiller seules. Avoir des problè­mes matériels est quelque chose de nouveau pour elles. Elles n'en par­lent pas facilement avec les assis­tantes sociales.

***et.***

\* FARANAK Mansour, L'immigration iranienne à Paris et en France, Migrations études vol n°1, Août 1989.

\* LEBON André, Regard sur l'immigration et la présence étrangère en France, Documentation française, 1990.

\* LAMER Pierre, Les nouveaux visages de l'immigration, Lyon, 1991.

\* HANNOUN Michel, Français et immigrés au quotidien, Edition ALbatros, 1985.

\* Recensement de la population de 1982 à 1990, I.N.S.E.E.

*BREVES.BREVES:BREVE'SBREVESBREVESBREVES.BREVES* **INTOLERABLE !**

**Expulsion manu militari de** l'Esplanade de Vincennes, et relégation dans des hébergements provisoires totalement inadaptés : voilà donc la réponse (faite le 29 octobre 1992) de la Pre lecture de Région aux **familles maliennes.**

Ne craignons-pas le ridicule, Madame le Ministre du Logement et du Cadre de Vie ainsi que messieurs les technocrates préfectoraux qui se sont empressés de déclarer qu'il s'agissait là d'une opération à caractère humanitaire...

En totale discordance avec les déclarations de bonnes intentions maintes fois prononcées lors des ouvertures de colloques, **cet événement révèle la manière dont les pouvoirs publics entendent régler le problème crucial du droit au logement.**

Message reçu Madame le Ministre; vous avez, aujourd'hui, clairement répondu à ceux qui avaient encore quelques vagues illusions.

Cette décision est d'autant plus intolérable qu'actuellement **117 000 logements à Paris** et **300 000 en lle de France, sont inoccupés ,** et qu'il existe une possibilité de réquisition de ces derniers ( Cf, l'ordonnance de 1945).

L'immigration iranienne n'a jamais été une migration économique. Au contraire, les iraniens ont subi une régression sociale. C'est le cas des femmes âgées de plus de 30 ans, au moment de leur arrivée en France. C'est également vrai pour ces fem­mes qui ont des enfants. Elles devai­ent s'occuper d'eux en l'absence de toute autre relations familiales, tout en devant en même temps s'adapter à une nouvelle société.

Cependant le caractère "intellectuel", "bourgeois" ou "petit-bourgeois" de l'immigration iranienne a permis à un nombre considérable de jeunes diplômées des universités parisien­nes (surtout dans les disciplines scientifiques: communication, infor­matique, médecine, ingénierie et même chef d'entreprise) de trouver un emploi conforme à leur niveau d'études et d'évoluer assez vite en France.

Ces femmes là, dans la tranche d'âge 18-30 ans, avaient déjà appris la langue dans des écoles privées en Iran. Elles avaient également suivi des formations payantes et très chères. Avoir obtenu des diplômes français dans certaines branches citées leur a permis de mieux réussir leur vie professionnelle que celles qui étaient titulaires de diplômes en sociologie, en droit, en littérature...

Aussi les mariages mixtes entre fran­çais et iraniennes sont assez fré­quents depuis ces dernières années. Ce qui facilite leur adaptation à la culture française.

En étudiant les cas cités, on cons­tate que l'effort qu'elles ont consacré pours'intégrer est remarquable. Mais le système d'embauche qui est bien méfiant vis à vis des étrangers, la crise économique, les relations poli­tiques avec l'Iran, le fait d'être mère de famille, de ne pas posséder la nationalité française (qui est obliga­toire dans l'administration publique), parfois les orientations peu adéqua­tes de l'A.N.P.E. ou des assistantes sociales qui ne prenaient pas en compte les formations et expérien­ces professionnelles (suivre des sta­ges avec des personnes de très bas

niveau) ont été des éléments néga­tifs dans ce parcours difficile.

On constate aussi une grande inca­pacité dans le système français à ne pas pouvoir profiter de la qualité, de l'intelligence et de l'expérience pro­fessionnelle de ces femmes, à la formation considérable.

Tandis que dans les autres pays comme le Canada, les U.S.A., l'Australie et même d'autres pays de l'Europe, les émigrants ne se retrou­vent pas dans l'impasse. Ils n'ont pas à faire face à des obstacles administratifs qui les empêchent de

travailler et de mener une vie selon leur capacité. Au contraire, ils ont bien progressé dans ces pays et n'ont pas le sentiment d'être rejetés.

On se demande si la vision française vis à vis des étrangers venant des pays (dits du Tiers-Monde!) a évo­lué. Depuis l'ère coloniale et d'après la théorie Tiers-Mondiste on a l'ha­bitude de mettre tout le monde dans le même panier sans aucune dis­tinction entre les peuples, les cultures diverses et les pays.

**RAKI Afsaneh**

PEPS No 40 juillet-septembre 92

***HONOPAZ***

"Projet *de création d'un réseau d'échange entre les familles monoparentales accueillies dans un centre d'héhergement et les* familles *monoparentales d'un*

*quartier à* Créteil".

**L'AVENTURE**

**D'UNE**

**RENCONTRE**

**POSSIBLE ENTRE**

**DES FAMILLES**

**MONOPARENTALES**

**D'UN CENTRE**

**D'HEBERGEMENT**

**ET D'UN**

**QUARTIER DE**

**CRETEI L.**

Un projet s'élabore entre le Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale, C.H.R.S. la Traversière, accueillant des femmes seules avec enfants, où je travaille en tant qu'as­sistante sociale, et un des comités de quartier de la ville de Créteil.

Lors de ma participation au comité de quartier du Port en 1991, le pro­blème, desfemmes seules avec leurs enfants habitant le quartier, avait été soulevé.

Ces femmes se plaignaient de leur isolement et demandaient un **lieu de rencontre et de parole.**

Suite à cette constatation nous pro­posons de mettre en place un réseau entre les femmes accueillies au C.H.R.S. et les femmes du quartier qui le désirent, afin qu'un échange s'installe et que l'entraide puisse se développer.

Un contact est pris avec le comité de quartier ainsi qu'avec diverses insti­tutions qui pourront intervenir lors des rencontres avec les intéressées sur des thèmes choisis: santé, jus­tice, démarches administratives, budget, insertion professionnelle.

Le but de cette initiative est d' amé­liorer la socialisation des femmes accuellies à la Traversière grâce à des rencontres avec des familles qui vivent une problématique, sur cer­tains aspects, similaire.

Cette mise en relation pourra ainsi favoriser des liens d'amitié, de soli­darité et convivialité bénéfiques aussi pour les enfants.

**LA NOTION  
DE REr=E:U**

Je suis personnellement intéressée et impliquée dans la démarche du Mouvement des Réseaux d'Echanges Réciproques de Savoirs.

J'adhère à cette pratique et je l'uti­lise en travail social.

Jusqu'à quelques dizaines d'années, le tissu social était bien plus solide grâce à l'échange des connaissan­ces et de savoirs à l'intérieur de la famille. A l'occasion des rencontres, il y avait partage d'expériences et une forme de solidarité liait les gens.

Aujourd'hui le progrès a profondement bouleversé la com­munication et donc les relations personnelles, tout au moins dans nos societés complexes.

Il y a très peu d'échanges, même au niveau verbal; les gens n'ont pas grand chose à se raconter et de ce fait il y a appauvrissement des rela­tions.

Dans notre société le savoir est monopole des systèmes scolaire, politique et social, alors qu'il se trouve dans chaque individu.

Les réseaux cherchent du savoir afin de le retransmettre. Cette démarche pédagogique pourrait être appliqué au travail social.

Par sa structure, le réseau est un maillage. La relation qui s'y déve­loppe est égalitaire; c'est un échange réciproque qui valorise la personne puisqu' elle se sait utile.

Les familles monoparentales hebergées ont parfois une image dévalorisée d'elles-mêmes, car el­les sont momentanément dans une situation très précaire et insécurisante.

L'esprit de réseau, qui confère à chacun une valeur de par son experience de vie unique, permet à chacun de trouver ou retrouver sa dignité et d'éprouver son utilité so­ciale.

PEPS No 40 juillet-septembre 92

**ACTION SOCIALE**

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
|  |  |  |
| ***daticeir*** fre | | |

HEBER-SUFFRIN, Claire et Marc, Appels aux intelligences, Vigneux, Matrice, 1990.

HEBER-SUFFRIN, Claire et Marc, L'école écla­tée, Paris, Stock, 1981.

HEBER-SUFFRIN, Claire et Marc, Echanger les savoirs, Coll. Epi, Formation, 1992.

Echanger des savoirs,c'est changer la vie, Actes du colloque de novembre 1989, Evry.

Les femmes, qui suite à des violen­ces dans le couple et (ou) à des ruptures conjugales, se retrouvent dans un centre d'hébergement, ont déjà été reçues par maints tra­vailleurs sociaux.

Nous croyons qu'elles ont d'autres besoins et qu'un lieu plus informel mais plus chaleureux, comme celui que nous proposons pourra leur être utile et agréable.

En tant que travailleuse sociale j'en­visage un rôle de médiateur aidant l'usager à sortir de la passivité et l'assistanat.

L'originalité de cette démarche est que **l'autonomie et le développe­ment des personnes passe par la rencontre et l'échange.** La nou­veauté est que **l'aide est interactive.**

Compte tenu que l'institution dans

laquelle je travaille accueille en  
majorité des femmes de culture étrangère, il me semble important de mieux cerner la relation aidé/ aidant, afin d'apporter une réponse efficace à la demande.

Il me semble indispensable de m'intéresser de près à la culture de la personne que j'ai en charge et de mieux la connaître.

Dans cette perspective, des rencon­tres sont prévues avec des organis­mes travaillant aves des popula­tions étrangères ainsi que des échan­ges et réflexions sur les pratiques des travailleurs sociaux assurant le suivi des étrangers: Service d'ethnopsychiatrie à Bobigny, Cen­tre F. Minkowska à Paris, Associa­tion Service Social Migrants (A.S.S.F.A.M.) à Vitry s/Seine, Ser­vice Social d'Aide aux Migrants (S.S.A.E.) à Créteil, Centre Social de Formation (ASSOFAC) à Fontenay sous Bois.

Je suis intimement convaincue que

**20** la confrontation à un milieu étranger constitue une sorte de laboratoire interculturel où peuvent s'expérimen­ter et s'inventer d'autres rapports à la connaissance et à l'action ainsi que d'autres formes de coopération en travail social.

L'intérêt de la mise en relation des différentes familles monoparentales c'est que des réponses et des solu­tions peuvent surgir à travers la con­frontation de leurs situations respec­tives. De ce fait des strategies nou­velles pourraient se mettre en place.

Ce n'est pas le savoir qui fait défaut, en général. Toutes les femmes ren­contrées ont suffisamment de po­tentiel pour faire face à leurs problè­mes. **En mettant en commun cer­tains acquis on les multiplie et on en crée des nouveaux.** Ceux-ci peuvent concerner aussi bien l'échange de recettes de cuisine de différents pays, la mise en place d'un système de garde pour les en­fants en soirée ou le week-end que l'échange d'adresses utiles ou l'en­traide concernant une recherche d'emploi. Beaucoup de femmes seu­les ne s'autorisent de sorties que rarement parce qu'elles ne se voient pas aller au cinéma ou ailleurs, en étant seules. En créant des rela­tions, elles le pourront.

Dans ma pratique de Réseaux d'Echange de Savoirs, j'ai pû assis­ter à un changement radical d'une jeune femme algérienne ayant perdu son emploi et s'étant enfermée dans une position négativiste et dépressive. C'est suite à sa partici­pation et à l'échange qu'elle a pû établir avec les autres que sa situa­tion a changé. Elle s'est remise en route pour retrouver sa place dans la société.

Si dans un premier temps j'envisage la mise en relation entre des familles monoparentales, il est prévu d'éten­dre le réseau afin d'y inclure des couples, les uns et les autres s'enri­chissant réciproquement puisqu'on existe en étant en relation.

**CONCLUSION**

Des études en sciences sociales ont demontré que les personnes isolées

sont plus vulnérables et dépendantes des services sociaux que les gens rattachées à une communauté ou à un réseau où des solidarités exis­tent. Les besoins ne sont pas les mêmes non plus. Les personnes isolées demandent plus d'interven­tions et pour une période plus lon­gue.

Ce projet pourrait servir deux objec­tifs:

- pour les familles qui sont déjà en situation d'assistanat, il a pour but de leur offrir **un outil supplémen­taire,** qui devrait leur permettre d'al­ler vers une plus grande autonomie.

- pour les usagers en situation de besoin d'aide temporaire, il agirait en tant que **mesure préventive.**

Cet article a comme objectif de pré­senter un projet qui va se mettre en place prochainement. D'autres tra­vailleurs sociaux ou associations peuvent avoir des idées que nous pourrions partager concernant des projets semblables.(1)

**Tecla Capecchi**

Assistante sociale

*(1) N'hésitez pas à me contacter person­nellement au: 49.80.53.95.*

*Des contacts peuvent être pris au M.R.E.R.S. M.J.0 1, rue Charpy 94000 Créteil.*

*Rendez-vous dans un prochain article, pour vous parler de la réalisation de cette "aventure".*

PEPS No 40 juillet-septembre 92



**DIALOGUE DE**

**DEUX FEMMES**

**IMMIGREES SUR**

**LEUR VECU D'UNE**

**SEPARATION**

**AVEC LE MARI ET**

**LES LIENS *AVEC***

**LEUR FAMILLE**

**RESTEE AU PAYS.**

Je travaille comme éducatrice dans un C.H.R.S. ( Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale) accueillant des femmes avec enfants. Les prin­cipaux problèmes justifiant leur ad­mission sont ceux rencontrés par les familles monoparentales isolées et par les conflits conjugaux. Près de la moitié des femmes qui séjournent dans ce Centre sont de nationalité et/ou d'origine étrangère et sont le plus souvent mariées. Leurdemande d'aide est pour quitter le domicile conjugal,car elles n'ont pas de solu­tion à leur départ. Elles parlent de leur isolement au moment de la rup­ture, de l'absence ou de l'incommunicabilité avec leur propre famille, celle-ci ne pouvant leur venir en aide. Elles parlent aussi d'exclu­sion, de rejet des réseaux de solida­rité. Certaines subissent une telle réprobation au moment du départ, qu'elles doivent couper les liens, se protéger pour éviter des contraintes ou des représailles.

Il y a un an, lors d'un travail univer­sitaire, j'ai rencontré pour des entre­tiens deux femmes immigrées; le thème de ma recherche était le di­vorce. Ces deux femmes m'avaient connue comme éducatrice durant leur séjour en C.H.R.S. Quand je les ai contactées, elles étaient relogées et n'avaient plus de contacts avec le Centre.

Ce qui m'a surpris durant ces entre­tiens , c'est qu'elles ont parlé longue­ment de leur propre famille, des contacts, des voyages faits pour les rencontrer durant la crise conjugale.

Ces récits allaient contre mes idées recues et étaient différents de ceux entendus durant le séjour en C.H.R.S.

J'ai donc choisi de restituer "le dialo­gue" qu'ont eu deux femmes avec ceux restés au pays.

Ces entretiens sont **les paroles de ces femmes,** de ce qu'elles en di­sent.

Le choix de ces deux situations n'a pas valeur d'exemple mais de témoi­gnage.

**COMMENT DEFINIR CE QU'EST "ETRE FEMME IMMIGRÉE" ?**

Entre tradition et intégration.

Etre femme immigrée, mariée, mère de famille est une situation qui sus­cite actuellement de nombreux écrits. Elle est passée, récemment, du sta­tut de femme d'immigré à celui de femme immigrée.

Deux fonctions principales lui sont reconnues dans sa famille et dans la société d'accueil où elle vit.

Elle est la gardienne des traditions car c'est elle qui s'occupe de l'es­pace privé, qui le gère, qui l'entretient. Et c'est dans ce lieu que peut, avec plus ou moins de réussite, se maintenir la tradition. C'est par la nourriture, les vêtements, la musi­que, les soins aux enfants, les fêtes,

PEPS No 40 juillet-septembre 92

qu'un mode de vie peut se transmet tre au sens traditionnel.

Elle est aussi celle qui favorise l'intégration dans le pays d'accueil. Elle s'occupe de la scolarité des enfants, des courses, des démar­ches administratives. Elle circule, rencontre les autres, apprend à se débrouiller dans une logique nou­velle. Elle utilise l'espace public, social.

Le maintien de la tradition et l'intégration se font hors des sup­ports habituels, ceux de sa société, de sa famille, de ses amis et rela­tions.

Si la femme immigrée a été édu­quée dans une société où le groupe est plus important que l'individu, elle va devoir vivre **dans le pays d'ac­cueil, un individualisme reconnu comme une valeur sociale.**

Si elle est d'une culture où fonc­tionne le modèle de la famille élar­gie, le couple aurait été sous la tutelle de la génération précédente. Mais en France, le couple va créér une famille de type nucléaire et se dégager de l'autorité des parents.

Le pays d'accueil offre des possibilités matérielles et autres qui le rend attirant. Mais le couple va étre confronté à l'acculturation, aux réactions de rejet, à des disqualifica­tions professionnelles, à la crise de l'emploi et du logement.

Tous ces éléments demandent à la femme immigrée (et à l'homme) une très forte capacité d'adaptation. Certaines y arrivent, d'autres se lais­sent porter ou dépasser par les évé­nements.

Ils vont pouvoir utiliser l'expérience et les conseils de ceux qui les ont précédé, ce qui va faciliter leur arri­vée.

On peut ajouter pour certaines fem­mes immigrées, un projet migratoire fortement investi. En particulier si elles sont originaires d'un pays où le statut en tant que femme est inférieur, où elle est considérée comme mineure. Le projet migratoire est alors motivé par un désir d'autono­mie, par la possibilité d'être une citoyenne à part entière. Elle va renégocier son statut et pour certai­nes avoir enfin accès à cet espace public plutôt réservé aux hommes.

**Survient une crise conjugale.** Celle-ci peut être **révélateur de la fragilité du couple** et elle aurait pû tout aussi bien éclater au pays d'ori­gine. Elle peut être aussi en relation avec les modifications qu'a entraîné la vie dans une société différente où les rôles de chacun changent, où les conditions matérielles devenues pénibles (chômage) provoquent cette crise. Il est difficile dans ces cas de faire la part des choses.

Par contre, **en France, cette crise se déroule en vase clos.** Au départ les tensions ne peuvent s'évacuer dans le groupe ou vers les proches. Les médiateurs, les alliances ne fonc­tionnent pas avec la même efficacité qu'au pays. La gestion du conflit n'obéit plus aux règles transmises. Le contrôle social est modifié, la loi est mise à mal (femme battue).

Quand le conflit débouche sur de la violence ou sur une dégradation matérielle importante (dettes, expul­sions du logement), les services sociaux deviennent présents.

C'est généralement la femme qui demande de l'aide pour elle et ses enfants. Elle connaît déjà les assis­tantes sociales et elle rencontre un milieu essentiellement féminin donc (à tort ou à raison) plutôt favorable à son égard dans ce conflit. La femme immigrée peut demander de l'aide pour quitter le domicile et pour aller en centre d'accueil.

**PARCOURS DE  
MADAME C.**

La première, madame C., 26 ans, est d'origine algérienne.

Madame arrrive en banlieue à 18 ans chez son oncle pour se faire soigneren France. Elle ne pense pas rester mais au bout d'un temps, elle s'installe et tombe amoureuse d'un ami de son oncle, un français di­vorcé, père de deux garçons. Deux petites filles vont naître durant le mariage. *"J'avais un travail ici que j'ai abandonné. J'avais des hommes qui voulaient se marier, des arabes comme moi. Non!* ***C'est celui-là que j'ai dit que je voulais et je l'ai suivi.*** *Au ciel, je serai partie avec lui!"*

Mais la famille réagit au mariage: *"ils étaient tous contre ce mariage là. Ils étaient en colère contre moi. Mon père ne voulait plus me voir. Je lui ai*

*dit "d'accord, rencontres mon mari et tu verras, tu changeras d'avis". Mon père après a dit "fais ce que tu veux maintenant que c'est fait!" Alors mon père a été bien reçu par mon mari, c'était impeccable!"*

Chacun a su faire un pas et les liens familiaux sont sauvegardés, mais les difficultés arrivent et la famille continue à rendre visite en France. *"Quand il s'est mis à me taper des­sus, mon mari, j'ai menti, je disais que tout allait bien à mon père, mais il m'a tapé devant mon frère et quand ma mère a demandé comment j'al­lais, mon frère a menti. Mais au bout de 15 jours, il a pleuré et a tout raconté.* ***Alors mon père est en­core venu. Il a voulu savoir pour­quoi mon mari me tapait.*** *Et mon maria dit "Si vous n'êtes pas content, vous reprenez votre fille!". Mon père a dit "Ben oui! Qu'est-ce que vous croyez, si vous ne voulez pas d'elle, je la prends elle et ses enfants. Je l'emmène, ils vivront bien là-bas. Avant de repartir, mon père ne m'a pas fait de reproches. ll m'a dit "J'es­père que tu vas t'en sortir. Cela me fait de la peine de partir comme ça". Car il avait vu ce qui se passe entre nous. Alors, j'ai voulu partir et j'ai été voir une assistante sociale pour qu'elle me trouve un foyer. Je suis partie en foyer mais mon mari pleu­rait, il me suppliait de rentrer. Il me demandait pardon de m'avoirtapé. Il m'apportait des cadeaux. Ma soeur est venue et il s'est vengé sur ma soeur. Alors quand ma soeur est partie, je suis repartie en foyer. J'ai été mariée 5 ans et j'ai demandé la non-conciliation et j'ai divorcé".*

Madame C. fait alors le deuil de sa vie de couple, de conditions maté­rielles plus faciles et du partage dans l'éducation des enfants. *"Au foyer, je voulais travailler pour tenir le coup, c'est obligé de travailler. Il y a quel­que chose en moi qui pense toujours à là-bas quand j'étais mariée. Je crois que cela ne partira jamais cette chose-là. Je me vois là-bas, mais pas tout à fait comme avant, différemment avec mon mari, la voi­ture, l'appartement. Au foyer, c'est à nous à penser à nos gosses, à faire le ménage, à chercher un travail, un appartement".*

Elle fait aussi la découverte de l'auto­nomie, le plaisir d'être seule à déci­der dans son nouvel appartement. *"Quand je suis arrivée au foyer, je*

PEPS No 40 juillet-septembre 92

*n'étais pas sûre de moi. Maintenant, j'ai tout à mon nom, je peux acheter ce que je veux pour mon apparte­ment. Pour l'argent, je ne me plains pas, ça marche".*

Durant son séjour en C.H.R.S, la famille se manifeste moins. Après son installation dans l'appartement, les voyages et les visites reprennent. Deux ans après la rupture conjugale, madame C. a un compagnon origi­naire du Maghreb. Elle prévoit d'aller avec ses enfants en vacances dans sa famille en Algérie. *"Quand je vais arriver, je vais embrasser ma mère. Elle va pleurer parce qu'elle sait que j'ai passé des moments pénibles. Et moi, je vais pleureraussi et lui dire ce qui m'est arrivé, que je suis seule avec 2 enfants à élever. Elle ne peut pas m'aider matériellement, elle a ses enfants à élever.* ***Mais elle m'aide, elle m'envoie des lettres, des*** *coups de fil.* ***Elle pense à moi tous les soirs.*** *Je vais lui acheter*

L'attitude chaleureuse de cette fa­mille a permis à Madame C. de tenir le coup. La compréhension du père, son acceptation des choix de sa fille ravient celle-ci. Elle est et elle reste leur enfant quoi qu'il arrive. Mais comment madame C. explique l'atti­tude de sa famille? *"Je faisais mes études de dactylo en Algérie. Mon père connaissait quelqu'un pour me marier, mais il ne m'a pas dit d'arrêter les études. Il m'a dit "tu as une li­berté". lia fait ce machin, la guerre (la guerre d'indépendance). 11 était C.R.S. il n'a pas fait beaucoup d'étu­des. Mais à cause de tout ça, il ne m'oblige pas au mariage".*

C'est donc la guerre d'Algérie, le désir de libération, qui par la liberté acquise permet d'accepter les choix de sa fille.

Les liens affectifs sont profonds. La distance n'a pas affaibli les liens, au contraire. Les voyages, les visites

maltraités verbalement par le mari qu'ils réagissent.

**PARCOURS  
DE MADAME S.**

Pour Madame S., 28 ans, originaire comme son mari de Côte d'Ivoire, le parcours est différent. Ils ont une petite fille à Abidjan. Et Monsieur part en premier en France. *Je suis arrivée en France parce que je vou­lais rejoindre mon mari, puisque lui vivait en France. Ce qui m'a fait mal, c'est ma fille que j'a vais laissé là-bas, elle me manquait. Une semaine après mon arrivée, j'ai trouvé du travail non déclaré chez une dame. Il a fallu que je me marie avec mon mari pour avoir les papiers. Déjà, en Afrique, on m'avait beaucoup parlé de la France. Tous mes amis qui venaient en vacances parlaient de ça.* ***Je ne connaissais pas le problème de l'immigration, on n'en parlait pas***



*Bagdad Café, RFA, 1987*

*quelque chose! Mon père quand je lui ai téléphoné, il a dit "passe le bonjour à M (le nouveau compa­gnon). Quand je n'avais pas de nour­rice pour les enfants à un moment, mon père a dit en riant "j'arrive! Tu as besoin de moi!". Il est à la retraite. ils veulent tous m'aider."*

permettent à la famille de compren­dre et de s'inquiéter de ce qui se passe.

Madame. C. n'a pas utilisé la propo­sition de son père de revenir en Algérie. Ayant choisi son mari, elle ,cache les conflits, les violences. C'est en étant témoins et eux-mêmes

***comme on en parle maintenant.*** *Actuellement les gens qui quittent Abidjan sont au courant des problè.-ines de l'immigration".*

Désir de rejoindre son mari, désirsde rejoindre la France, le projet migratoire s'élabore. Mais dès le départ, cela ne va pas. *"Je suis*

PEPS No 40 juillet-septembre 92

*retournée en vacances à Abidjan pour ma fille, pour mes parents. Je ne pensais pas revenir; j'avais le cafard, cela n'allait pas avec mon mari. Je voulais faire venir ma fille. A mon retour de vacances, j'ai commençé à connaître mon mari et ça n'allait pas trop. Son problème (avec la justice) a démarré avec ses amis. Quand je suis retournée à Abidjan, il s'est retrouvé tout seul dans un appartement".*

Madame S. recherche alors l'aide de ses compatriotes, trouve des con­seils. Elle fait venir sa fille *"j'ai es­sayé de parlera mon mari.* ***J'ai parlé à des gens plus âgés que nous pour essayer de lui donner des conseils.*** *Ca n'a pas marché, il était tout le temps dehors. A l'arrivée de notre fille, il n'a pas changé."*

Est-ce l'arrivée de sa femme et de sa fille qui destabilise Monsieur, lui fait fuir ses responsabilités?

Face à cette situation, madame S. hésite. Faut-il revenir au pays, faut-il rester en France? Comment va-t-elle être accueuillie par sa famille? *'J'étais tellement malheureuse, j'ai décidé de rentrer. Mais à Abidjan, je n'étais rien. J'avais une chambre chez mes parents, mais il n'y avait pas de travail là-bas. Si j'étais restée à Abidjan, je ne m'en serais jamais sortie. Je n'avais pas de diplôme. Je n'étediseavailfteeliasui3erliaiMieble j'ai compris que je ne trouverais rien et que* ***je n'aimerais pas vivre aux dépends de mes parents, deman­der des sous.*** *C'est dur, cardans ce cas, tes parents ne disent rien. Ils vont te nourrir, te fichent la paix et tout, mais ils peuvent parler par der­rière".*

Retourner sans être mariée, être indépendante économiquement des parents quand ceux-ci ont déjà du mal à se débrouiller est un frein au retour et la réprobation familiale est là. Et puis le séjour en France a changé madame S. *"Quand on re­tourne là-bas, on réfléchit. On n'a plus la même manière de penserque les autres. Et puis, ma fille je ne voulais pas la laisser dans les condi­tions chiantes de là-bas. Ici, bon même si tu n'as pas les moyens, ton enfant est bien suivi. lia la chance de faire des études ici."*

Madame S. aborde peu ses problè­mes avec sa famille. ***"J'ai réfléchi toute seule. Ma soeur étaitau cou­***

***rant, c'est tout.*** *A Abidjan, ma fa­mille a vraiment trouvé que j'avais changé en tout. Avec ma famille, beaucoup de choses se sont pas­sées. J'ai pris la bonne décision de revenir en France pour lutter. Je connaissais la France. Je suis reve­nue avec ma fille chez une amie."*

A son retour, le mari a disparu, le logement a été perdu. *"Avant mon départ, j'avais confié la télé à un ami. Je savais que mon mari allait tout vendre. Ii avait de gros besoins d'ar­gent. J'avais vendu la machine à laver pour faire un peu de com­merce. A mon retour, je suis allée voir une assistante sociale qui m'a conseillée de rentrerau pays. J'étais découragée. Et j'ai eu un travail dé­claré car j'avais mes papiers en rè­gle. J'ai trouvé une nourrice pour ma fille, une française blanche un peu mélangée. J'était à l'hôtel. J'ai été voir une autre assistante sociale et je suis entrée au foyer. J'étais angois­sée car je voulais que cela marche. Mon assistante sociale elle ne m'oubliait pas, elle m'accompagnait."*

Madame S. a trouvé une solution provisoire, son mari réapparaît, il a de gros ennuis avec la justice et réclame de l'aide. *"Au foyer, j'éco­nomisais pour le logement. Au foyer, ils trouvent des logements cadis ont des garanties, ils sont plus sûrs. Mais les amis de mon mari comp­taient sur moi pour que je l'aide. J'ai essayé, mais avec les problèmes, le divorce! Il ya des amis qui me jugent, mais cela ne m'intéresse pas."*

Madame S. subit l'exclusion de ses compatriotes car elle refuse d'être solidaire de son mari. La rupture est faite et Madame vit sa solitude avec sa fille. Et la famille au pays?

*"ils ne connaissent pas ce qu'est un foyer, le fait que l'on vit tous dans la même maison, ensemble avec tous les enfants.* ***Il y a une cousine éloi­gnée qui est venue depuis que J'ai mon appartement, mais c'est tout.*** *J'aide ma mère financièrement mais je n'aide plus mes beaux-parents. Mon père est décédé, ma mère vit aux dépends de ses enfants."*

Madame S. continue à avoir des contacts avec sa famille. Des voya­ges pour faire du commerce lui per­met de les rencontrer. Elle leur envoit sa fille durant les grandes vacances. Les liens sont maintenus mais la rupture , le divorce n'ont jamais été

réellement discutés. Cela est peut-être dû au type de relation mais aussi à la particularité du problème du mari.

Annoncer à sa famille que son mari la tape comme le fait Madame C. est possible car cela reste un problème familial, domestique. Dire que son mari est dans des activités illégales, qu'il risque la prison est autre chose, car la honte est présente.

D'autre part Madame C. **garde son statut de fille auprès de ses pa­rents.** Elle peut revenir chez elle si elle le désire, elle sera prise en charge car la famille en a les moyens matériellement et psycholo­giquement.

**Pour Madame S. son statut est différent.** Elle a des devoirs puisque elle aide financièrement sa mère et ses beaux-parents. Ce n'est qu'après le divorce qu'elle arrêtera d'envoyer de l'argent à la belle-famille. Elle est une adulte pour sa famille et elle a la charge de sa mère.

**CONCLUSION**

D'avoir pû quitter ma position de travailleur social pour celle de cher­cheur, ce déplacement du regard m'a permis de ré-interroger ma pra­tique professionnelle et donc de la modifier.

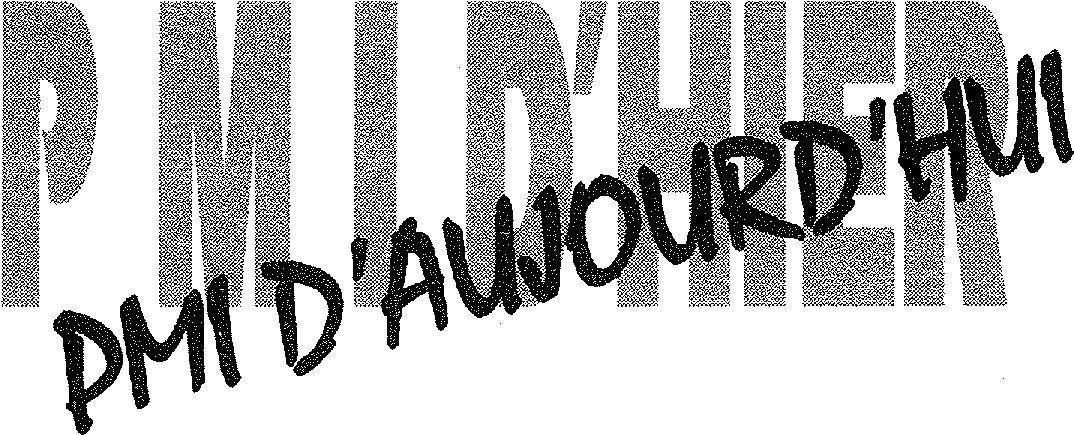
Trop souvent nous ignorons ce qui se vit, s'échange entre ceux vivants en France et ceux restés au pays. Nous favorisons le présent, l'événe­ment, au détriment du passé, du sujet et de sa famille. **Nous asso­cions famille éloignée à pas de famille.** La rupture conjugale renvoit à d'autres ruptures : rupture cultu­relle, rupture familiale. **Etre attentif au maintien des liens permet à la femme immigrée de se retrouver dans tous ces changements et dans sa propre identité.**

Cela pose alors la question du relais que peuvent faire les travailleurs sociaux entre la femme et sa famille.

**Béatrice Chailloux**

Praticienne Chercheuse

PEPS No 40 juillet-septembre 92



La PMI est *un lieu*

*où toute la chaîne*

*institutionnelle qui*

*s'est établie sur le*

*quartier s'articule*

*bien* a *la chaîne*

*des* traditions

autour *de la petite*

*enfance en*

*Afrique : les*

*femmes, leur*

*place de mère, les*

enfants *et leur*

*place d'enfants.*

**FEMMES • FAMILLES PROFEVONNELLES STUJCTURES**

Vingt ans d'âge pour ce centre de Protection Maternelle et Infantile, né avec le quartier au coeur même duquel on l'installa. Au pied d'une des plus hautes barres qui constituent le Franc Moisin, face à la place centrale, cette petite structure semble plutôt plaquée au sol. Une grille en délimite l'accès audelà de laquelle un carré d'herbe s'acharne encore à pousser dans cet univers de béton.

4 300 appartements pour résorber l'un des plus grands bidonvilles de la région parisienne, furent élevés, ici dans la commune de Saint Denis, au début des années soixante-dix, dans le but d'accueillir ces familles dans des logements décents.

Vingt ans plus tard, ce quartier en proie à bien d'autres problématiques à l'égard de sa population est en pleine phase de réhabilitation.

Qu'en est-il de cette petite structure d'accueil PMI qui fût d'abord érigée pour la protection infantile et qui glisse désormais vers un traitement plus global d'une protection mater­nelle et infantile incluant ainsi, en son sein, une sage-femme pour ac­complir le travail de prévention qui entoure la grossesse ?

Lorsqu'on observe aujourd'hui cette structure, rien ne donne à voir les transformations historiques qui sont à l'oeuvre.

Pourtant entre la lutte pour une meilleure hygiène de vie allant d'une éducation pour la santé des populations par leur apprentissage d'attitudes prophylaxiques, à la mise en place de dispositifs relationnels plus informels sous la forme de

réseaux pour une adéquation d'actions entre structures et clientèles, il existe de réelles différences d'approche des populations

D'autres attitudes s'imposent aux professionnelles de terrain.

**UNE AUTI71  
CLIENTELE  
D'AUTRES USAGES**

Francine, puericultrice depuis 1962, nous parle de la PMI d'aujourd'hui :

«Peu de femmes françaises se *ren­dent à la PMI, pour celles qui vien­nent ce n'est que sur rendez-vous. Mais d'autres femmes viennent très facilement : les femmes africaines et maghrebines en majorité, mais aussi des femmes portugaises, yougosla­ves, indiennes etc. Ce qui n'est pas sans poser des problèmes de compréhension. Nous travaillons avec des interprètes de l'association INTER-SERVICE-MIGRANT, quand elles ne savent pas parler français. Parfois elles viennent consulter avec une amie, ou le mari qui est en France depuis un peu plus long­temps. Certaines, principalement les femmes africaines, s'adaptent faci­lement, elles comprennent ce qui se passe à la PMI dès le premier con­tact, elles sont très sensibilisées, elles suivent leur grossesse, elles savent qu'elles n'ont pas tout cela chez elles pour s'occuper d'elles. Pour les femmes maghrébines, la PM! ça leur permet de sortir et de le fàire en toute légitimité, pour le mari il s'agit de la prise en charge des enfants ce qui fait qu'elles se réunis­sent là, qu'elles se donnent rendez-vous entre copines. Et puis les fêtes, ça permet à tout le monde de se retrouver, de vivre ensemble».*

Pour Elisabeth, éducatrice des jeu­nes enfants dans cette PMI, ivoirienne

PEPS No 40 juillet-septembre 92

elle-même, la PMI est un lieu où toute la chaîne institutionnelle qui s'est établie sur le quartier s'articule bien à la chaîne des traditions autour de la petite enfance en Afrique : les femmes, leur place de mère, les enfant et leur place d'enfants.



*P: C. DESNUT*

*«La PMI, la ludothèque, la halte jeu puis l'école sont des moments d'ac­cueil différents pour la mère et pour l'enfant. Même à l'intérieurde la PMI, la répartition des rôles de chacune correspond à des moments importants de la naissance et de la petite enfance. En Afrique, la sage-femme porte le sa voir, qui est là pour «faire passer» la mort. Ce n'est pas banal que d'être sage-femme, c'est un privilège. Revoir une sage-femme c'est se reporter à toutes ses traditions. Et à une sage-femme on s'ouvre, on parle du sexe, du corps, et même aux femmes très vieilles. Elle détient un pou­voir du fait du soin qu'elle prodigue autour de la nais‑*

*sance, cet  
événement si im­portant. Elle rem­place la gynécolo­gue».*

*«Par ailleurs, il y a le savoirde l'instituteur, la pédagogie, l'ensei‑*

*gnement aux  
enfants, c'est trans­mettre, mais c'est transmettre le savoir des blancs : les papiers des blancs. Deux savoirs très forts, différents, qui se chevauchent. C'est seulement quand elles me connaissent, qu'elles peuvent me dire ce qu'elles diraient à une sage-femme. Moi, je suis du côté de l'instruction, je peux instruire les autres, je sais lire, je peux donc*

**26** *lire tout ce qui se présente, je suis au courant des secrets. Tout ceci s'ins­crit dans une chaine, la sage-femme, la puéricultrice s'occupent de l'ali­mentation, et l'éducateur de l'instruction. Ainsi quand l'une d'entre nous n'est pas là, cette femme s'adressera à celle qui lui paraîtra la plus à même de traiter de son problème».*

*«Nous lorsqu'on rentre en contact avec ces femmes, c'est autour de leur enfant mais c'est d'abord par la parole qu'il faudra passer avant de*

*pouvoir toucher au corps de l'enfant, le corps est interdit, ce n'est pas si simple, il y a des gestes qu'il ne faut pas faire, c'est mieux de le savoir et de faire attention. La maman elle vient porter son enfant, donc c'est bien autour de lui que le contact se fera. C'est là que se joue la relation de confiance. La confiance, c'est être sur un double poste, c'est faire le lien avec les structures, et c'est faire le lien avec cette femme là, cet enfant là, son corps. Ainsi, dire que l'enfant est beau, inscrire de la dou­ceur dans la voix, de la douceur dans les gestes, permet de repousser les intentions maléfiques, mais le cares­ser avant une entrée en contact par la parole avec lui et avec sa mère,*

*c'est s'approprier l'enfant, son corps sans lui faire de place, sans prendre en compte sa véritable existence».*

Il faut «respecter» ce que chacun est», «les chemins qu'il prend pour se dire». Ainsi, Elisabeth décrit par­faitement comment des femmes maghrébines, aussi, établissent les contacts pour faire remonter les in­formations qui les concernent au plus près, et ce jusqu'au médecin «cet homme, hiérarchiquement placé en un lieu difficilement acces­sible, au point qu'on ne le dérange pas comme ça». Elles respectent énormément le médecin. En Afrique aussi, elles ne lui parlent pas direc­tement, elles font savoir en passant parla voix hiérarchique la plus basse. Et si l'on a beaucoup d'estime pour cette femme, alors on fera remonter

l'information jusqu'à la personne que cela concerne».

*«Si le contact ne se fait pas, c'est alors probablement que cette femme est peu estimée»,* certaines ruptures de communication peuvent s'expli­quer ainsi, avec toutes les conséquences que cela entraîne dans le suivi de la santé de la femme ou celle de l'enfant.

*«L'information circule comme en montant les marches d'un escalier en commençant au plus bas. En Europe, on commence par le Direc­teur qui lui, donne des ordres, et c'est valorisant d'atteindre directe­ment la voie hiérarchique la plus haute. Nous, par contre, on passe par la voie hié­rarchique la plus basse, pour don­ner de l'im­portance à tout le monde.»*

Ainsi, on voit comment les traditions des femmes africai­nes se superpo­sent aux décou­pages institu‑

tionnels des  
structures de la protection mater­nelle et infantile. Mais l'on sent bien que des ruptures de com­munication, de vraies incom­préhensions peuvent s'ins­taller, si les pro­fessionnelles dans l'exercice de leur métier n'entendent l'essentiel de la relation au soin : la place de l'autre dans ce qu'il est.

Elisabeth note encore quelques in­terrogations de la part des femmes africaines au regard de «nos attitu­des» :

*«On nous demande de nous inté­grer, alors que chez nous, ils (les français) vivent entre eux avec leurs coutumes, et pourtant chez eux cer­taines choses sont scandaleuses, pour autant nous, on les acceptait comme ils étaient, par respect de l'autre».* Elle précise que la notion d'intégration ne correspond pas aux attitudes africaines, *«il n'est pas question de se «fondre» mais il s'agit plutôt de «respecter les coutumes*

PEPS No 40 juillet-septembre 92

*des uns et des autres».* Ainsi, les attitudes différenciées des «peuples» en présence sont perçues du point de la différence, il s'agit «d'autres coutumes».

Ce qui va devenir important pour ces professionnelles, c'est de compren­dre ce qui se joue entre structures et clientèles pour évaluer et ajuster leurs pratiques. Et c'est pour obtenir les informations indispensables à l'intelligibilité des phénomènes relationnels en marche et y adosser leurs pratiques professionnelles que la relation de confiance se trouve dès lors placée au centre même du dispositif de rencontre. *«On est sou­vent dans l'interprétation plutôt que dans la compréhension, on répond probablement plus souvent de notre point de vue, faute d'avoir le leur, faute de savoir ce qui est important pour elles».*

Ainsi l'histoire des prénoms des en­fants de cette femme turque, arrivée en France depuis peu, que raconte Catherine, puéricultrice et directrice de ce centre de PMI :

*«La petite fille, prénommée Duruc, est la première née. Ce prénom si­gnifie que le soleil est à son Zénith, à midi. Il brille alors de tout son éclat et enlumine tout. Le petit garçon qui est le deuxième né, se prénomme Daruc. Ce qui signifie le soleil couchant».*

Le petit garçon n'est pas inscrit dans le même registre «énergétique», d'ailleurs la maman n'intervient ja­mais quand sa fille, débordante de vitalité, va frapper les autres en­fants, et trouve normal le comporte­ment de sa fille. Ce sont les puéricul­trices, les éducatrices qui régulent les conflits entre enfants. Le petit garçon, Daruc, est plus calme, c'est tout aussi logique vu le moment de sa naissance.

Ce mariage a été fait, sans le con­sentement des familles, il s'en est suivi une rupture entre familles, et ce n'est qu'ultérieurement qu'un accord a été trouvé. Ils n'étaient pas consi­dérés comme faits l'un pour l'autre.. Ils n'ont pu choisir les prénoms de leurs enfants dans le lexique habi­tuel.

Et le choix des prénoms ne dépend pas des sexes des enfants, d'ailleurs le prénom est choisi avant la nais­sance, mais en fonction des condi­tions d'alliance de leurs parents et du moment de leur naissance. Ils disent la place qu'occupe l'enfant dans la lignée (il est le premier de

deux enfants par exemple), mais aussi la place qu'il occupe dans la filiation (la place de l'alliance de ses deux parents vis à vis des projets parentaux initiaux). Ces deux pré­noms donnent à voir, à entendre les enjeux sociaux de la filiation, pour ceux qui peuvent entendre, ceux ins­crits dans un même éthos. Ils disent aussi le registre énergétique imparti à l'enfant à sa naissance.

La recherche d'une adéquation en­tre logique institutionnelle et réalités culturelles des femmes rencontrées est une des clefs de voûte de la problématique des professionnelles d'aujourd'hui. Et Catherine nous dit que «comprendre les places accor­dées aux enfants dans la lignée, permet d'ajouter à la compréhen­sion des difficultés relationnelles des familles». Surtout si l'on peut com­prendre tous ces jeux et enjeux en relation à leur migration. Parcours, Histoires de vie.

Isabelle, sage-femme sur ce quar­tier, nous parle un peu différemment des femmes qu'elle rencontre : *«il faut lier une relation de confiance avec elles, sinon le contact ne s'établit pas». c'est au travers du suivi de la grossesse, qu'elle les reçoit. C'est parce que certaines de ces femmes sont en détresse, économique et (ou) psychologique, et n'ont pas forcément d'existence légale sur le territoire français, qu'elles se retrouvent en rupture avec la plupart des institutions et «sans contact, sans connaissances de leurs droits». «quand bien même elles voient une assistante sociale, leursituation reste identique. je ne comprends pas toujours ce qui se passe, et je me retrouve souvent dans la position d'assistante sociale quant au suivi de leur grossesse. J'ajuste en permanence pour que la grossesse n'ajoute pas à leurs difficultés, c'est souvent comme cela que ça se passe».*

Ces femmes en difficulté, font explo­ser les découpages institutionnels établis entre les différentes compé­tences traitant du social et du médi­cal. Le suivi de la grossesse se trouve être un noeud médico-légal où se croisent les questions de l'ac­cès aux soins, aux droits, à la cou­verture sociale. La sage-femme, in­terlocuteur privilégié, est alors dans l'obligation de gérer les problèmes sociaux de ces femmes.

*«Je reçois parfois des femmes aux parcours institutionnels plutôt désas­*

*treux : des femmes (qui pour certaines) se sont faits suivre sur Paris, et arrivent ici sans aucune trace d'un suivi médical régulier ef­fectué, la moitié des examens n'ont pas été faits, pas d'échographie, elles se retrouvent parfois dans des conditions de risques importants pour elles, pour leur grossesse, et l'état de santé de l'enfant (syphilis, malfor­mation du foetus, retard de dévelop­pement de l'enfant etc...). Et lorsque je prends contact avec ces diverses institutions, certaines PMI parisiennes me font comprendre que le sort de ces femmes ne les con­cerne plus, aucune information n'est transmise. Je ne peux plus effectuer de diagnostic chez certaines par manque de données comparatives. Alors, moi je les reçois du mieux possible, j'établis un contact pour qu'au moins elles puissent rester dans les réseaux institutionnels, mais cet accueil ne compensera jamais le manque de compétence déployé par certaines structures».*

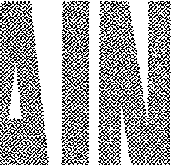
La qualité d'un premier contact sera fondamental, l'enjeu sera alors d'at­tacher ces femmes aux structures dans une relation inter-personnelle. Parce qu'en situation de détresse, de rupture, la relation de confiance devient le seul lien possible, la pra­tique du soin, de l'examen n'étant acceptée que dans ces moments de grande proximité, de confiance. Ne pas prendre en compte cette réalité, c'est rompre tout contact, le plus ténu qu'il soit, avec cette population.

Il semble aussi que face à la précarité (sinon la dégradation) des condi­tions socio-économiques de certai­nes de ces populations consultantes, un autre découpage institutionnel prévention/soins curatifs, qu'offrent les protections maternelles et infan­tiles, soit difficile à tenir. D'un côté, il y a les suivis préventifs, de la gros­sesse, et de l'enfant de 0 à 6 ans, dans ces locaux avec ces profes‑

sionnels, puis de l'autre un traite- **27**ment médical assuré par les filières médicales. Or pour certaines de ces femmes (ayant le plus souvent ac­cumulé de nombreux facteurs de risques), leur acceptation du soin, l'adhésion à l'acte de prévention et de médication, ne se fait que dans cette relation de confiance de forte proximité, et souvent au travers d'une consultation unique. Déléguer le soin à une autre institution apparaît donc comme hasardeux, sans avoir pris la peine d'établir cette relation, sans avoir fait tomber cette méfiance au

PEPS No 40 juillet-septembre 92

regard des institutions. Il faut donc, face à ce constat, prescrire, pour que ces femmes aient un accès aux soins, lorsque cela est nécessaire.



*,..SFEHRES* DL/ *FIZANC 1,10514*

ASSOCIATION DE FEMMES A SAINT DENIS, 93.

ON EST L'OUTIL QUI PERMET *AUX*

FEMMES DE

REFLECHIR ET DE

SE POSER DES

QUESTIONS SUR

CE QU'ELLES ONT

ENVIE DE FAIRE

DE LEUR VIE.

Ainsi c'est comme si, en li­mite extérieure de l'organisa­tion sociale, ces femmes ve­naient réinterroger l'organi­sation des pratiques profes­sionnelles du champ du so­cial et de la santé.

Se rencontrent alors, avec quelques difficultés de com­préhension, deux transfor­mations qui semblaient évo­luer seules sur des axes distincts : les populations aux diversités inappréhendables immédiatement et une modernisation des structures et professions médico-socia­les.

Dans cette structure, se côtoient plusieurs types de clientèles aux problématiques différentes où les profession­nelles sont obligées d'adap­ter leurs réponses, en n'oubliant jamais qu'il est, ici, question de réalités humai­nes.

De nouvelles techniques de gestion comme le traitement global en partenariat des si­tuations problématiques, l'as­sociation des familles et des femmes dans une prise en charge globale «pour les sor­tir de l'assistanat», le travail social désormais inscrit dans la construction de réseaux «informels», et petit à petit la nécessité de son corrolaire, la mise en place des travaux d'évaluation, marquent, très probablement, une étape dans la modification de l'ap‑

**28** préhension du champ du so‑  
cial. Peut-être vers d'autres tentatives de construction de formes de contrôles ?

**NONAIN Nadine**

Sociologue

*travaille sur ce quartier depuis décembre 91, sur la question du «suivi des femmes enceintes» auprès de cette structure : la PMI.*

Le quartier du Franc Moisin à Saint-Denis compte environ 10.000 habi­tants, en majorité ouvriers non qua­lifiés. 40% des habitants ont moins de 25 ans, 33% sont de nationalités étrangères. La cité a été construite il y a une vingtaine d'années à l'em­placement d'un bidonville.

Longtemps dépourvu d'équipements collectifs, ce quartier ainsi que celui du Bel Air, limitrophe, fait l'objet d'une procédure D.S.Q. (Dévelop­pement Social de Quartier) qui tente de remédier aux carences les plus criantes ( installations de commer­ces, d'un centre sportif, rénovation du bâti...) et travaille en liaison avec les associations du quartier, qui sont nombreuses et actives.

Nous avons rencontré la permanente de l'une d'entre elles, l'association des Femmes du Franc Moisin. Adjera nous explique l'action de l'associa­tion et donne son point de vue sur différents débats qui traversent l'as­sociation et le quartier.

Plusieurs sujets ont été abordés en 3 volets: l'association, famille et éducation, travail en partenariat.

*PEPS - Peux-tu nous expliquer la genèse de l'association et sa com­position?*

ADJERA - L'association existe de­puis juillet 1980 à partir de cours d'alphabétisation donnés par un GRETA de l'Education Nationale. Elle est subventionnée par le F.A.S. (Fond d'Action Sociale) et le F.S.U.

Très rapidement les femmes ont eu envie, non pas de créer une associa­tion, mais d'avoir un lieu à elles pour se rencontrer. Pour avoir un local, la meilleure manière était de se créer en association. En 82, on a eu l'appartement. Un projet d'ani­mation s'est mis en place, discuté avec les femmes. C'est ainsi que l'association a commençé à avoir un impact sur le quartier.

PEPS No 40 juillet-septembre 92

Elles réinvestissaient dans les cours de couture, tricot, cuisine ce qu'elles avaient appris dans les cours d'alpha. Des sorties, des réunions d'infor­mations, des projections de films ont eu lieu.

Pendant 2 ans, il y a eu une **forma­tion à la vie associative** (conduite de réunions, gestion de l'animation de l'association, décisions sur les orientations etc.) **pour que les fem­mes prennent le relais de l'asso­ciation.** Maintenant ce sont elles qui forment le noyau de l'association dont est issue la présidente actuelle.

A la demande des femmes, pendant 2 ans, une formation au permis de conduire s'est mise en place. Un groupe d'alpha a travaillé sur le code. C'était une demande d' autonomie: ne plus dépendre du mari pour aller faire les courses alors que la voiture est immobilisée devant la maison. Les 30 femmes qui ont suivi cette formation ont eu leur permis de con­duire.

Pendant les activités et les cours d'alpha, une garderie fonctionne à l'association.

*PEPS: Les femmes qui fréquentent l'association sont-elles "représenta­tives du quartier"?*

ADJERA: En effet il nous faut être vigilantes pour ne pas seulement répondre aux demandes des fem­mes de l'association. Nous essayons de repérer les besoins du quartier. Les femmes qui ne viennent pas à l'association, nous permettent de **traduire une certaine réalité** qui ne correspond pas forcément à ce qui se vit ici. Par exemple, notre projet de lutte contre l'échec scolaire est né parce qu'on connaît assez bien les gamins de la Cité. Cette action ne concernait pas les enfants des an­ciennes de l'association car ils sont à la fac, n'ont pas de problème de scolarité ni de délinquance.

*PEPS: Tu penses que si les ancien­nes qui sont ici ont des enfants qui ne sont pas en difficulté, c'est lié au*

**ser des questions sur ce qu'elles ont envie de faire par rapport à leur vie, à leurs gamins.** Il y a des solutions, des moyens et c'est pos­sible quand elles ne sont pas seules.

*PEPS: Quand vous remarquez un problème, par exemple par rapport à l'alimentation des jeunes enfants avec des biberons de jus d'orange ou d'eau sucrée en permanence, com­ment intervenez-vous?*

ADJERA: On n'intervient pas direc­tement auprès d'une femme. Ce sont les autres femmes qui le font parce que les rapports ne sont pas les mêmes. S'il n'y a pas de résultats une information générale est don­née au niveau du cours d'alpha, mais sans intervenir directement auprès de la personne. Pendant plusieurs séances, on va revenir sur l'alimentation, ce qui est bon et ce qui n'est pas bon, au besoin en disant: "ce que vous faîtes, c'est bien, mais ça ne suffit pas forcé­ment". Quand les femmes restent le midi déjeuner à l'association, on voit très bien ce qu'elles donnent à man­ger aux gamins.

**A** côté des activités traditionnelles, régulièrement des projets viennent se greffer, en général émanant de ces activités.



Dans l'association, on a toujours tourné aux alentours d'une centaine d'adhérentes; ce sont des femmes qui ne viennent pas seulement de la cité, mais aussi des quartiers limi­trophes, de la Courneuve, Aubervilliers, beaucoup de la Plaine Saint Denis, de Saint Denis centre. La majorité sont maghrébines et africaines, même s'il y a des fem­mes indoues. Cette année, des fem­mes turques ont rejoint l'associa­tion.

La moyenne d'âge est de 40 ans. Ce sont des mères de famille sans pro­fession. Parfois, elles travaillent et font des petits boulots (ménage, couture, garde d'enfants).

La démarche des françaises n'est pas la même: elles ont déjà l'habi­tude de la vie associative et elles viennent promouvoir des projets. Souvent elles consomment une activité sans vraiment participer à la vie de l'association. Dans ce deuxième cas, elles ne restent pas longtemps car leur demande ne cor­respond pas à l'optique de l'associa­tion.

*travail qu'elles ont fait à l'association, à leur participation, à leur ouverture sur la vie sociale à travers l'associa­tion?*

ADJERA : il n'y a pas que ça, mais c'est un élément. Par exemple, on a des femmes dont les gamins ont très bien réussi à l'école, qui étaient là, au début de l'association. Il fallait les traîner à l'école. Elles ont participé au conseil des parents d'élèves. Pour les problèmes de fermeture de clas­ses, elles sont allées manifester. Donc, **l'association, à un moment donné, est simplement le prétexte à une sensibilisation** qui aurait pu se faire, mais qui aurait pris plus de temps. **A un moment de leur his­toire, on est l'outil qui permet aux femmes de réfléchir et de se po­**

*PEPS: Est-ce que des hommes fré­quentent l'association?*

ADJERA: Au début, pas un homme ne franchissait le seuil du local. Petit à petit, elles ont vu des collègues venir, elles se sont rendu compte

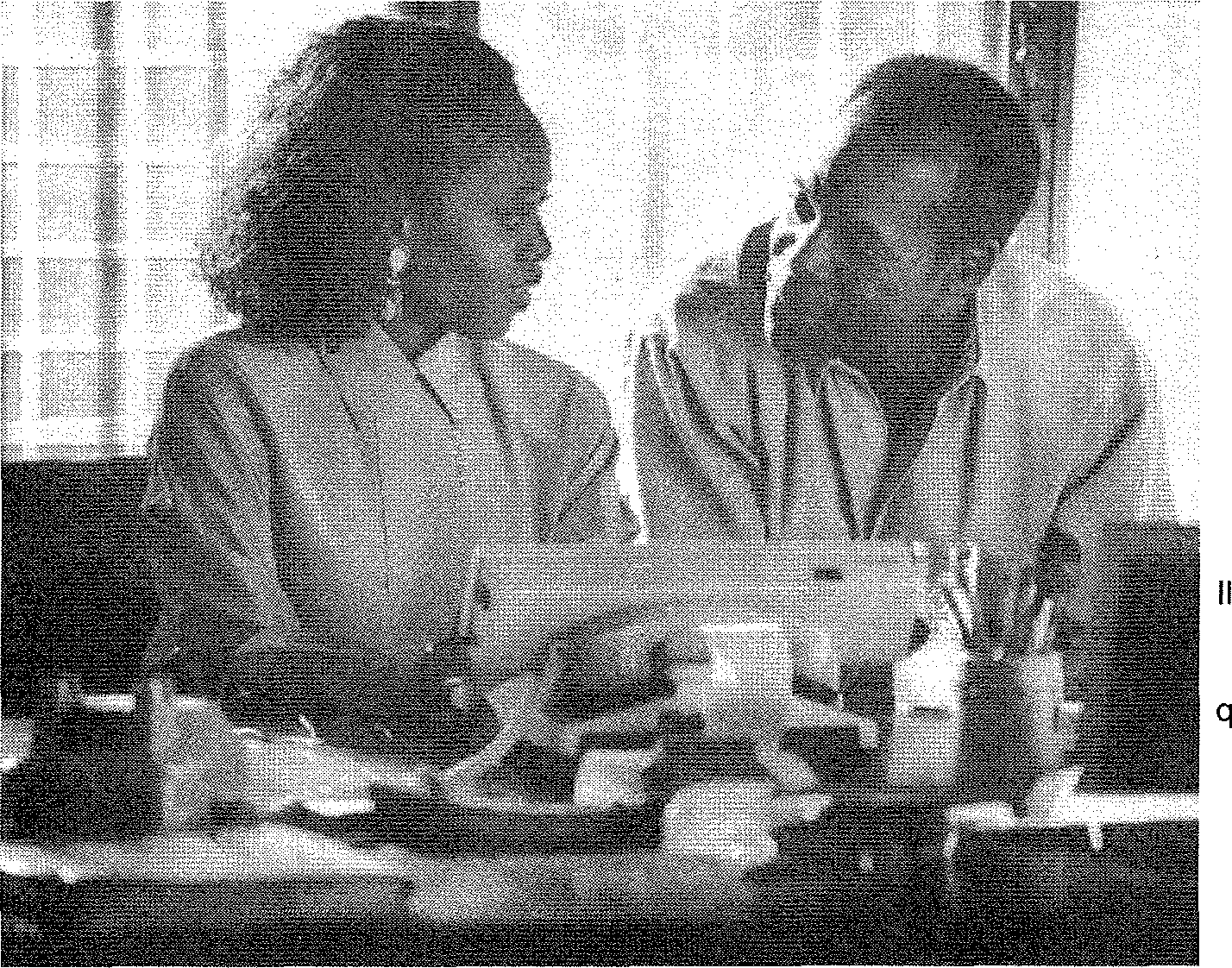
*PEPS: Moktaria, l'animatrice et toi-même vous êtes toutes les trois maghrébines. Est-ce que tu penses que c'est important par rapport aux femmes? Est-ce que ça a de l'impact surce que vous pouvez leurdire, sur une relation de confiance?*

ADJERA: Non, parce qu'à l'associa­tion au départ, il y avait beaucoup de femmes françaises, dans le conseil d'administration et chez les formatrices. Ces femmes ont tou­jours un rôle important. J'ai envie de dire que la seule spécialité qu'on a, c'est au niveau de la langue avec les maghrébines. Quand on prend un café, on parlera à moitié français et à moitié arabe. En groupe la langue c'est le français. **Lors de l'assem‑**

**blée générale on fait appel à des 29  
interprêtes en arabe, en langues africaines pour que toutes les fem­mes comprennent et prennent des décisions collectives en connais­sance de cause.**

PEPS No 40 juillet-septembre 92

qu'elles pouvaient avoir des rela­tions avec des hommes sans suspi­cion, en nous voyant parler avec eux dans une relation amicale ou profes­sionnelle. Cela rejaillit sur l'éduca­tion qu'elles donnent à leurs filles.



*PEPS: Quelles sont les préoccupa­tions fondamentales des femmes?*

ADJERA: Vivre le plus dignement ici, c'est à dire essayer de préserver certaines valeurs qui leur paraissent importantes, et qui n'existent plus forcément ici. C'est une bataille pour elles: **préserver le sens du collec­tif qui aujourd'hui s'étiole de plus en plus** (c'est le problème de la société française, l'éclatement de la structure familiale). Ce sont des cho­ses qui commençent à toucher les communautés étrangères, parce que forcément, étant dans une société pendant

de longues années, on ne peut pas y échapper. Ce problème de fond de la société fran­çaise devient le problème des communautés étrangères, aussi bien en terme d'éduca­tion que de vie tout court.

On constate qu'il n'y a pas de projets de retour au pays.

*PEPS: Est-ce que la com­munauté maghrébine est*

*de plus en plus touchée par les*

**30** *divorces, les séparations ?*

ADJERA: La génération de femmes avec laquelle nous travaillons n'est pas concernée. Quand elles voient toutes ces françaises qui se retrou­vent seules avec leurs enfants, ce phénomène leur fait peur et les désole. Il ne correspond pas à leurs valeurs. Pour elles il y a une femme, un homme et un projet de vie avec des enfants. **Vivre seule, c'est con­tre nature.** Dans la cité, les femmes maghrébines qui vivent seules avec leurs enfants sont minoritaires. Quel­ques unes fréquentent l'association.

*PEPS: Le fait que des femmes commençent à passer leur permis, à apprendre le français, à se cons­truire une vie professionnelle, est-ce que ça n'introduit pas des revendica­tions par rapport aux maris?*

ADJERA : Non, les femmes maghrébines ont un rôle extrême­ment important dans la famille aussi bien en termes de gestion de la maison qu'en termes d'éducation des enfants. **Tout repose sur elles.** En tout cas je ne pourrais pas être affirmative sur les autres communautés. Ce qui est formation ne fait que rajouter un plus. A leur sens le plus important existe déjà. D'ailleurs des maris accompagnent souvent leur femme. En fait les activités leur permettent de mieux assurer leur rôle de mère de famille et aussi, vu la situation économique

*Grand Canyon, USA, 1991*

actuelle, d'apporter un complément financier à la maison. Travailler n'est pas perçu comme quelque chose d'épanouissant quand c'est faire du ménage à partir de 5 heures du matin. Pour elles, **il est hors de question que le fonctionnement familial soit destructuré, elles sont très vigilantes là-dessus.**

*PEPS: Qu'est-ce qui pourrait être accepté par elles, comme une cause de divorce?*

ADJERA : Le mari pas sérieux qui trompe sa femme, qui joue au tiercé,

qui boit ou qui frappe. Quand on en discute, la position collective c'est de dire "la liberté, c'est bien beau, mais regardez ces femmes françai­ses qui, soi-disant s'épanouissent dans leur travail, qui poursuivent des études, arrivent à 40 ans, ne sont toujours pas mariées et n'ont pas d'enfants. **Elles ressemblent à des peaux de chagrin".** Pour elles, la vie, c'est pas ça. Pour avançer dans la vie, on le fait mieux, si on est deux.

Mais en même temps, en cas de situations compliquées, il y a une solidarité entre femmes pour aider l'une d'elles a quitter le mari.

*PEPS: Par rapport à la situation que tu peux appréhender des jeunes filles maghré-bines, est-ce qu'il y a des différences aujourd'hui par rapport*

*à leurs  
aînées?* ADJERA: Les jeunes filles maghré­bines ont le même comporte­ment que les jeunes femmes françaises. n'y a rien de spécial à en dire, ce ui n'est pas forcé­ment bon parce qu'on **se retrou­ve dans le processus d'indivi­dualisation, très loin du collectif. C'est ce que connaissent les jeunes femmes françaises.**

*PEPS: Que penses-tu de cette prise de distance par rapport au mariage du fait que les jeunes femmes pen­sent plutôt à leurs études? Tu pen­ses que c'est dangereux?*

ADJERA: Certaines femmes ont des filles qui sont à la veille de leur 30 ans, qui socialement réussissent parce qu'elles travaillent. Person­nellement, je pense que c'est dange­reux parce qu'on assiste à quelque

PEPS No 40 juillet-septembre 92

chose de très précis, ici en France, et qui ne va pas tarder à arriver en Algérie. C'est la disparition du père. **L'image du père disparaît** et rien ne vient la remplacer. Je ne veux pas être réac, mais c'est la réalité.

*PEPS: Quel est le rôle du père quand il est présent? Tu disais que la mère jouait un rôle important dans la fa­mille. Lui, il représente quoi?*

ADJERA: Il représente la sécurité quand même, une certaine forçe qui épaule la femme. **La mère trans­met les valeurs d'une façon orale. Le père les transmet sans en par­ler,** ça fonctionne sur le non-dit, dans son attitude, dans sa manière de vivre. On dit souvent des filles maghrébines qu'elles ont des con­flits avec le père, c'est faux. Quand on parle avec elles, elles ont une image extraordinaire du père. Ce n'est pas pour rien.

*PEPS: ll peut y avoir de l'amour dans les conflits.*

ADJERA: Tout à fait. Les conflits, c'est un peu ce qu'on est en train de perdre avec cette manière d'asepti­ser les choses. Tout ce qui est conflit doit être mis de côté. Il faut prendre du temps pour parler des choses, les analyser, c'est pas bon, parce que ce n'est pas notre culture, notre manière de fonctionner. **Chez nous, les choses passent très bien par le conflit.** C'est une manière d'exté­rioriser, c'est la vie. Ce qui est un peu fou, c'est qu'il y a moins de conflits jeunes-parents, ce qui n'est pas for­cément bon signe. Les parents lais­sent faire et il n'y a pas de revendica­tions au niveau des jeunes non plus. Il n'y a plus de choses qui font qu'à un moment donné, des jeunes se heurtent à leurs familles. Il y a de moins en moins de motifs de dispu­tes. Au niveau de la communauté maghrébine, c'est **plus une destructuration qu'une évolution.** Il y a beaucoup de résignation de la part des parents dans cette absence de conflits. Cette destructuration, on la retrouve au niveau des jeunes. Tout ça fait qu'un certain nombre de problèmes me rendent pessimiste. **Pour les filles par rapport à la famille se positionner passe par la réussite sociale,** ça, c'est clair.

*PEPS: Qu'est-ce que les parents attendent des garçons?*

ADJERA: La réussite sociale: "on n'est pas venu en France pour rien. Si on s'est exilés, c'est d'abord pour les gamins." Les garçons qu'on con­naît sont aussi acharnés à la réus­site sociale que les filles. Il y a, à pourcentage égal, autant de gar­çons que de filles qui réussissent. Ceux qu'on voit dehors sur le quar­tier ne sont pas représentatifs de la cité. Ils impressionnent parce qu'ils sont au pied des bâtiments. Ils re­présentent une minorité. Mais il y a quand même 10.000 personnes qui habitent la cité! . La plupart des jeunes ne vivent pas ça. Mais l'image du jeune maghrébin, c'est celle-là, c'est la partie visible.

*PEPS: Comment les femmes res­sentent-elles ces jeunes là?*

ADJERA: En clair, elles les rejet­tent, elles disent entre autres que les parents n'ont pas été assez vigi­lants. Cependant certaines femmes de l'association continuent à laisser les jeunes enfants dehors. Mais là, c'est aussi une question pratique. Concrétement, elles ont beau avoir des préoccupations éducatives, quand les gamins sont dehors, ce sont les seuls moments où elles sont tranquilles à la maison, parce que souvent c'est 6 enfants dans un deux pièces. Il faut se rendre à l'évidence que les gens s'appauvrissent, ils n'ont plus les moyens de mettre les ga­mins au centre de loisirs. Même chose pour les colonies ou la moin­dre activité sportive.

*PEPS: Tu parlais de destructuration. Comment vois-tu l'avenir de la com­munauté maghrébine dans le con­texte socio-politique actuel?*

ADJERA: Je ne parle pas

d'intégration mais plutôt  
d'assimilation, et **je ne vois pas de moyens pour freiner ce proces­sus d'assimilation.** C'est quelque chose d'inéluctable. Ce qui se passe ici rejaillit sur les communautés étrangères.

*PEPS: Quelles relations ont-elles avec les familles au pays?*

ADJERA: Elles gardent des con­tacts. Si elles sont d'un milieu ur­bain, il n'y a pas grand changement d'une société à l'autre. Les mêmes phénomènes se passent là-bas. Si elles viennent d'un mileu rural, d'un village, il y a un fossé, c'est clair.

**L'Algérie s'occidentalise de plus en plus, elle est en train de perdre un certain nombre de valeurs.** C'est l'uniformité, la génération magnétoscope, télé, le consom­mable, comme ici.

*PEPS: Dans la société française, on dit souvent qu'il y a des parents qui ont du mal à exercer leur autorité sur les enfants, qui n'arrivent pas à po-serde limites, qui se torturent l'esprit avec Françoise Dolto et la vulgarisa­tion de la psychanalyse. ll y a beau­coup de parents qui sont débordés par leurs ados, souvent parce qu'ils n'ont pas pu dire stop. Ce phéno­mène touche-t-il les familles maghrébines?*

ADJERA: Pas de la même manière, pas pour les mêmes raisons. Le système d'éducation mis en place depuis des années, par la force des choses, s'est destructuré. Le dis­cours tenu fin des années 70, début 80 a donné une **image catastrophi­que du père maghrébin,** c'est à dire, tous les hommes maghrébins étaient des tueurs en puissance, que ce soit le père ou les frères et les pauvres filles, qu'est-ce qu'elles pou­vaient souffrir. C'étaient toujours des situations catastrophiques. Quand on entendait les assistantes socia­les, c'était à tomber raide quand elles étaient scandalisées parce qu'un père maghrébin ne laissait pas sortir sa fille de 14 ans seule le soir alors qu'elles, en tant que mères faisaient la même chose. Bien sûr, on connaît des histoires de maria­ges forcés. Mais, c'est encore une fois la partie visible. Sur toute la communauté maghrébine, la plu­part des filles ont très bien vécu dans leur famille. De celles-là, on n'en parle pas. **Les parents se sont retrouvés régulièrement confron­tés à cette image dévalorisante.**

*PEPS: Est-ce qu'il y a l'idée du cou­ple parental en cas de séparation?*

ADJERA: Tout à fait. Pour elles, un enfant ne peut pas être sans le père. Des divorces, il y en a eu. La plupart du temps, les gamins restent chez la mère. Il n'y a pas de système de garde établi, une semaine l'un, une semaine l'autre, mais **le père est là.**

*PEPS: Quelles sont vos relations avec les travailleurs sociaux, mis à part qu'ils ont des idées reçues sur*

PEPS No 40 juillet-septembre 92

*les familles? Est-ce que vous leur adressez des femmes?*

ADJERA: Oui, régulièrement. La tendance est de les orienter vers différents services. Nous n'avons pas la même façon d'appréhender les choses, on ne travaille pas faci­lement avec des éducateurs au dis­cours très psy. On dit, "stop. Jouer à l'apprenti sorcier ne nous intéresse pas." Chacun sa fonction. Il faut éviter de mettre les gens dans une case, d'essayer de tout expliquer. De notre côté, il y a aussi des réticences à travailler avec eux.

*PEPS: Vous trouvez important qu'il y ait des animateurs sur le quartier. Est-ce que ça peut faire du bien aux jeunes qui sont dehors?*

ADJERA: Tout dépend de la ma­nière dont les choses se présentent. Cet été, il y a des animateurs sur le quartier. C'est très bien, mais je trouve que c'est dommage qu'il y ait une réunion le 3 juillet pour nous apprendre qu'il va y avoir une action qui va se monter à partir du 6. Il est nécessaire de faire un travail en amont. C'est la condition sine qua non pourque **les associations puis­sent trouver leur place et partici­per réellement,** sinon chacun reste dans son coin. On pourra constater des résultats au niveau des gamins, mais au niveau de la vie associative, rien n'a changé. Si on veut vraiment monter **des projets cohérents avec une démarche, une progression, on doit s'appuyer sur ce qui existe dans la cité,** et ça veut dire, une réflexion commune et à un moment donné un passage à l'acte commun parce que la réflexion ça va 5 minu­tes aussi. Nous, depuis quelques temps, on a pris des positions par rapport à ça: on refuse de cautionner cette pratique. Ca fait 12 ans qu'on est sur le quartier. Or chaque fois, parce qu'on est très volontariste, on se dit, "on va participer à ce projet, cette fois-ci, ça va se passer différemment". On constate que d'an­nées en années, la pratique n'évolue pas. On en arrive à un stade, où quand on nous parle de quelque chose, d'emblée, on dit qu'on ne vient pas. Au moins, c'est clair.

*PEPS: Pour l'inauguration du centre commercial E.D. (chaîne de maga­sins d'alimentation pratiquant des prix les plus bas du marché), il ya eu une préparation, parce qu'un centre*

*commercial sur ce quartier, cela fai­sait longtemps qu'il n'y en avait pas eu. Une équipe au niveau de la sécurité a été mise en place avec les jeunes du quartier. Et E.D. a fait une inauguration où ils voulaient inviter les personnes représentatives du quartier, les membres du D.S.Q., les associations. Quelle était votre posi­tion sur ce point?*

ADJERA: C'était de dire "si on veut qu'une structure marche sur le quar­tier, sans qu'il y ait de problèmes, il faut d'entrée que les gens se l'ap­proprient". Il ne s'agissait pas de mettre une invitation dans toutes les boîtes aux lettres, mais de faire une information en disant: à telle date le centre commercial ouvre et il y a un pot. Il n'y aurait pas eu plus de monde, parce que les gens par cu­riosité seraient passés, mais au moins, ils auraient eu l'impression d'être associés à quelque chose. Encore une fois, les organisateurs ont eu peur d'être débordés. C'est toujours pareil, on fait les choses à moitié. On prend une décision qui part d'un bon sentiment, mais on ne va pas jusqu'au bout.

*PEPS: Quels sont vos rapports avec l'équipe du DSQ?*

ADJERA: On a de bons rapports avec **l'équipe du DSQ** parce qu' on pense que ce **sont vraiment des gens de terrain,** qui ont une ré­flexion intéressante avec une bonne cohésion d'équipe, contrairement aux autres chefs de projet. Ils sont beaucoup plus accessibles. Pour nous, la MOUS, (Maîtrise d'Oeuvre Urbaine et Sociale), c'est à la limite une association un peu différente des autres, mais au niveau de la pratique, comme les autres. Dès qu'on a un problème, on essaye de voir avec eux. Pour nous, c'est un point positif d'avoir en face des gens qui ont au moins une base commune avec notre façon de penser. Même si on fait une différence entre l'équipe qui est sur le quartier et le processus D.S.Q. On est une des associations qui a le moins à se plaindre, parce qu'on a des projets pour avançer dans le processus D.S.Q. Le fait qu'il y ait une permanence au niveau de l'association nous permet d'avoirplus facilement des informations et des rendez-vous. Pour les autres asso­ciations qui fonctionnent sur le bénévolat, ce n'est pas évident du tout.

*PEPS: Cette réhabilitation sur le quartier, tu penses que c'est positif pourles habitants ou ça va poserdes problèmes?*

ADJERA: Il y a 2 réhabilitations, celle du LOGIREP (bailleur qui dis­pose de la moitié des logements sur le quartier) qui est assez bien pen­sée et celle de l'OPHLM. Pour celle-ci, je ne dirais pas la même chose. Ce sont **des réhabilitations qui ont été faites en dehors des habi­tants,** même s'il ya eu des réunions d'informations, ce n'est pas la bonne méthode pour associer les gens. Il y a quand même une réalité qui est une augmentation importante de certains loyers, donc concrètement, certains vont avoir l'A.P.L (Aide Per­sonnalisée au Logement). Ceux qui n'ont pas d'enfants, qui ont des reve­nus moyens ne pourront pas conti­nuer à habiter les Francs-Moisins. Je ne l'admets pas.

D'autre part, il y a beaucoup de personnes qui ont des problèmes de logement les femmes qui habitent des appartements qui ne sont pas adaptés au nombre d'enfants, celles qui logent dans des hôtels meublés, celles qui habitent à La Plaine. Si ce n'est pas dit, on sait que dans les communes communistes, il ya cette histoire des quotas. Même si d'un point de vue idéologique, on arrive à comprendre ce que ça implique, après, il y a la réalité ! Quand on parle d'insertion, ça passe par habiter dans des lieux adaptés, spacieux. Comment parler d'éducation quand 5 enfants habitent dans un 2 pièces? Il nous a fallu 2 ans et demi pour batailler sur un dossier, avec des problèmes de saturnisme (intoxica­tion des jeunes enfants par le plomb contenu dans les vieilles peintures). Le mari travaillait, ils étaient de na­tionalité française, la femme avait les papiers en règle. La C.A.F s'est mobilisée avec nous.

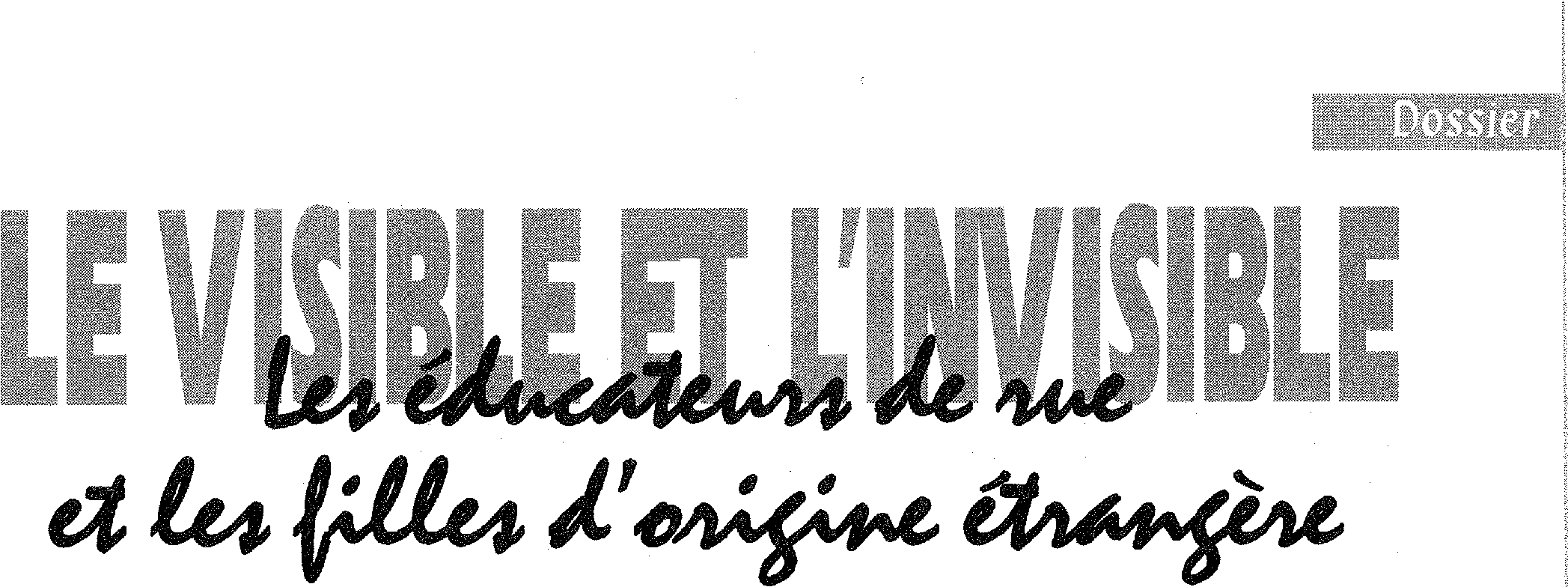
Ces histoires d'habitat vont être une grosse revendication des années qui viennent. C'est un problème grave qui va en s'amplifiant.

Propos recueillis par

**Maryse Esterle et Christine Desnus.**

*Contact Association des Femmes du Franc Moisin: 42.43.46.93.*

PEPS No 40 juillet-septembre 92



L'action *de prévention spécialisée auprès des jeunes filles se développe, induite par la présence d'éducatrices dans les équipes et par les débats qu'elles y suscitent place des femmes dans la société, choix de leurs trajectoires de vie, rôle des éducatrices,*

travail *d'équipe et représentations...* Du *pain sur la planche !*

L'action de prévention spécialisée consiste à rentrer en contact avec des jeunes sur des quartiers où ont été repérées des difficultés liées à l'insertion sociale et professionnelle des populations. L'action de préven­tion est basée sur la libre adhésion du public concerné, l'anonymat de la relation et l'absence de mandat per­sonnalisé sur des jeunes.

Les éducateurs de prévention fonc­tionnent en petites équipes (deux ou trois sur un même quartier) et s'adres­sent aux jeunes en difficulté; ils tra­vaillent de plus en plus en partenariat avec les autres intervenants sociaux.

Certains traits culturels soulignés dans cet article peuvent concerner d'autres cultures, cependant je m'at­tacherai à l'action éducative que peuvent mener des équipes de rue en direction de jeunes filles d'origine maghrébine. Je m'appuierai pour cela sur une longue expérience per­sonnelle d'éducatrice de prévention. Précisons aussi que les situations évoquées concernent des jeunes qui ont contact avec des éducateurs de rue et ne sont donc pas représenta­tifs de la majorité des jeunes beurs.

LES VISIBLES...

Lorsqu'une équipe de rue intervient sur un quartier, elle a affaire dans un premier temps à des groupes de jeunes garçons qui «tiennent les murs des bâtiments « : ils ne fré­quentent plus l'école, n'ont pas de projets professionnels ou de désirs formulés. Ils sont habitués depuis longtemps à disposer de leur temps comme ils le souhaitent mais cette liberté sans passion les piège dans un ennui vertigineux et creuse le fossé avec les autres jeunes du quar­tier et les adultes qui supportent mal de voir ces jeunes gens inactifs ou vivotant du produit de petits trafics.

Et ce n'est pas la moindre des tâches des éducateurs de rue que de leur

rappeler les quelques étapes indis­pensables vers une réelle indépen­dance dont dont ils ne vivent que des erzats...

**ET LER INVISIBLES**

Si les filles bénéficient d'une relative liberté jusqu'à l'apparition des pre­mières règles, la puberté marque pour beaucoup le début de l'enfermement : l'arrivée de la féminité prend pour certaines des allures de catastrophe : *«j'ai caché pendant un an que j'avais eu mes règles : d'abord j'avais honte, j'en pleurais ! Et je ne voulais pas le dire parce que chez nous quand une fille a ses règles, elle ne sort plus, bouclée !Alors je le cachais.»* (Shéhérazade) Les premières règles marquent pour les filles la menace du danger majeur : celui de perdre sa virginité qui reste l'enjeu de l'honneur de la famille *:»Depuis des siècles, l'honneur de l'homme dans les sociétés méditer­ranéennes... passe par le comportement sexuel de la femme» (1).*

Les jeunes garçons qui revendiquent souvent à juste titre des activités, des espaces de liberté, des aides efficaces dans la recherche d'em­ploi, en bref des signes de recon­naissance sociale, considèrent dans le même temps qu'il est «normal» que leurs soeurs restent à la maison, leur préparent les repas, s'occupent de leur linge et de leurs papiers voire de leurs démêlés avec la justice. Il n'est pas rare devoir dans les fratries des jeunes gens qui connaissent des épisodes de délinquance, tandis que leurs soeurs entament des études d'avocates ou d'assistante sociale...

**33**

* I•11!111

Cela n'empêchera pas la plupart des garçons de continuer à contrôler sévèrement les allées et venues de leurs soeurs, contribuant à les main­tenir dans un état de sujétion dont elles ne sortent temporairement que

PEPS No 40 juillet-septembre 92

pour remplir leurs fonctions *«d'am­bassadeur très spécial, tenu au bout d'une bride... servir dans la frustra­tion doit être le mot d'ordre de cet*

*émissaire sous haute  
surveillance». (2)*

Un débat organisé par P.E.P.S. sur les «Cultures de la Rue» au mois d'octobre 1991 illustre bien le che­min qui reste à parcourir pour que les filles puissent ne fût-ce que s'expri­mer à part égale avec les garçons : sifflées, huées lorsqu'ellês expri­maient des opinions différentes, il leur a fallu une volonté mordante et le soutien des adultes présents pour mener leurs interventions à terme. Mais ces réticences compréhensi­bles sont un argument de plus pour travaillera une meilleure cohabitation entre filles et garçons.

**ET LES EDUCATEURS DANS TOUT CA ?**

Les éducateurs sont donc confron­tés sur les quartiers à des groupes de jeunes garçons marqués par des valeurs machistes qu'il leur faut bat­tre en brèche pour entamer un travail avec les jeunes filles. Celles ci res­tent en retrait des groupes de gar­çons ou sortent entre elles, et ne viennent pas spontanément rencon­trer les éducateurs, surtout si les équipes sont essentiellement com­posées d'hommes.

Les éducateurs de rue sont restés longtemps un milieu essentiellement masculin, (aujourd'hui le nombre de femmes y est sensiblement le même que celui des hommes), l'action édu­cative auprès des filles restant très marginale. Disponibilité, horaires tardifs, présence nécessaire pen­dant le week-end et les vacances scolaires ont longtemps favorisé la constitution d'équipes à majorité masculines, les quelques femmes mères de famille qui intégraient les équipes devant de leur propre chef concilier l'éducation de leurs enfants avec les contraintes professionnel­les, sans aménagement horaire ni remboursements de frais de garde.

Cet état d'esprit n'est pas limité à la prévention spécialisée : nous lisons dans la chronique du Lien Social n° 175 (juillet 92) intitulé poétiquement *«et la créativité, bordel I» : «la féminisation du métier commence­rait elle son travail de sape ? Parta­gée entre son foyer professionnel et son foyer familial, l'éducatrice se ré­serve pour le second. Il est plus*

*difficile pour une mère de famille de partir en stage ou de s'engager dans une formation complémentaire.»* Cette féminisation du métier se con­juguerait à l'individualisme, la professionnalisation du secteur et la chute du syndicalisme pour aboutir au manque de créativité observé parmi les éducateurs...

Cette analyse à l'emporte-pièce qui assimile toutes les femmes à des mères de famille, ignore complète­ment celles dont la vie quotidienne est un exercice d'équilibriste entre vie familiale et vie professionnelle mais qui, n'en déplaise aux tenants des joies du fourneau, sont entrées dans le monde du travail et ne sont pas prêtes d'en sortir.

LA PLACE DE  
L'EDLICATRICE

L'arrivée progressive des femmes dans les équipes (eh oui, elles sont partout!) a permis le démarrage d'ac­tions en direction des filles; mais les éducatrices ont dû faire leur place et leurs preuves non seulement auprès des jeunes mais aussi auprès de leurs collègues : c'est au constat d'expériences réussies que peu à peu l'action en direction des jeunes filles a pu gagner ses lettres de noblesse.

La présence d'une femme dans la rue, fût-elle éducatrice, est en elle même incongrue : les jeunes voient d'abord en elle la femme et ont be­soin d'une explication à sa présence, tant est ancré en eux le sentiment que la rue est le lieu des hommes, que les femmes ne font qu'y passer, ou bien qu'en y stationnant ainsi que dans les cafés, elles s'exposent «na­turellement» à des propositions sexuelles.

La présence d'éducatrices est indis­pensable à la réalisation de l'action auprès de jeunes d'origine maghrébine : dans des communau­tés où la séparation des sexes est la règle, les femmes et les hommes évoluent dans des mondes distincts qui se retrouvent selon des codes précis : repas pris séparément en­core dans certaines familles ou à l'occasion de fêtes.

Dans ce contexte culturel, le contact direct avec les jeunes filles est grandement facilité par la présence d'une éducatrice dans l'équipe: les garçons vont laisser beaucoup plus facilement les jeunes filles qu'ils con­naissent parler avec une femme

qu'avec un homme, fût-il éducateur au-dessus de tout soupçon : une rivalité implicite s'installerait, sans parler des problèmes de séduction pas toujours faciles à gérer... De plus les filles aborderont plus aisé­ment les questions liées à la fémi­nité, à la séduction, à la sexualité, au désir de maternité, avec une femme plutôt qu'avec un homme.

Lorsque j'ai intégré l'équipe éduca­tive du club de prévention, qui s'adressait alors à une bande de jeunes comptant une quarantaine de membres, les garçons occupaient les cafés du centre commercial et les lieux publics; les jeunes filles, soeurs ou amies des premiers, se tenaient en lisière du groupe, et ap­paraissaient peu sur le quartier.

Certaines se chargeaient d'aller cher­cher le pain ou quelques petites cour­ses : on pouvait rencontrer de petits groupes de filles, leurs «baguettes alibis» à la main, bien loin de la boulangerie la plus proche de leurs domicile, qui disaient d'un air coquin *«on est allées chercher le pain».* Certaines troquaient quelques ins­tants de liberté contre le silence quant à la petite délinquance de leurs frè­res.

**L'ACTION AUPRES  
DES FILLES**

**LE TRAVAIL DPEOUIPE iNcori.OURNABLE**

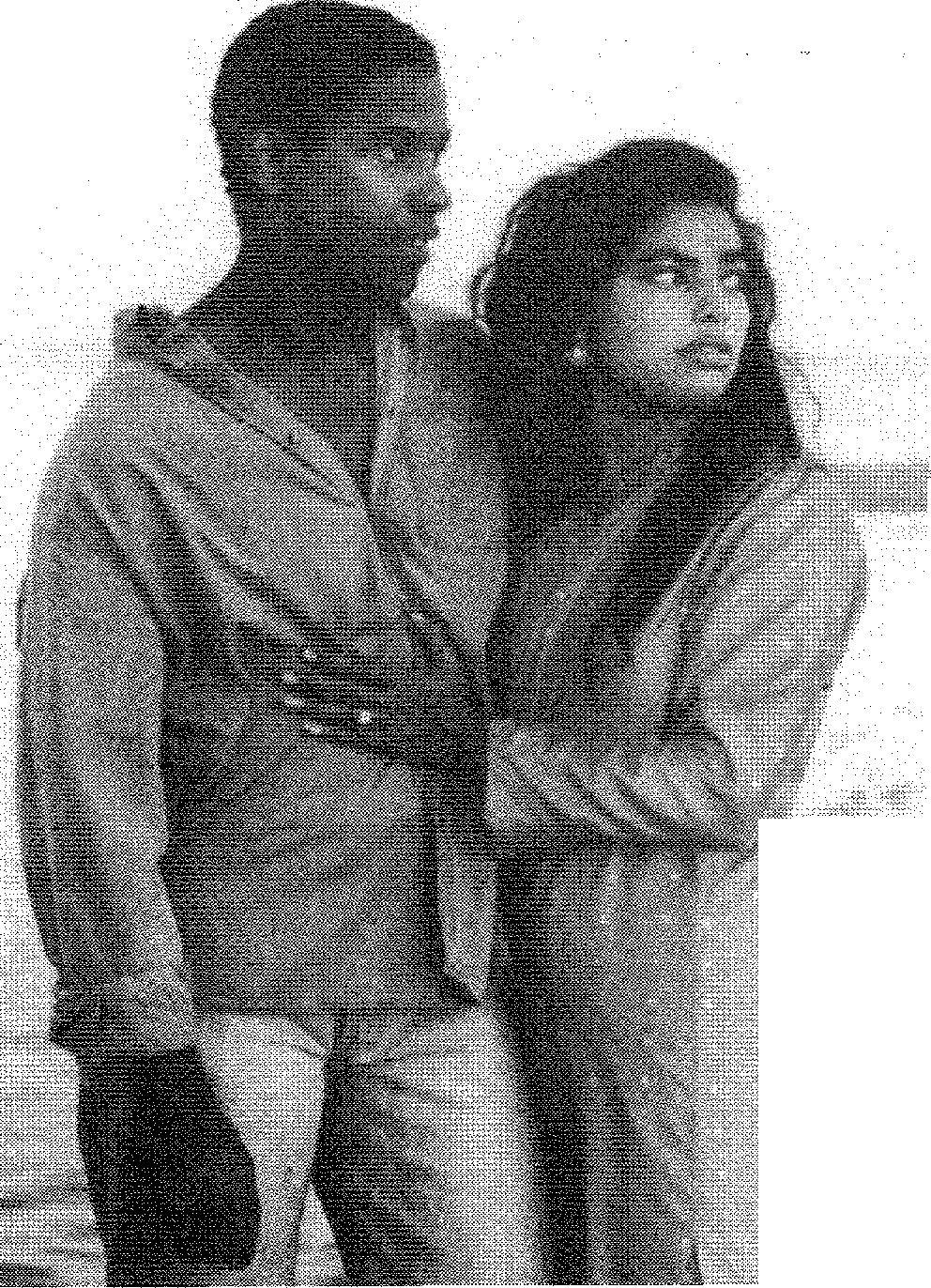
Les éducatrices connaissent bien les difficultés d'une première implantation sur un quartier : les «tests» que leur font passer les jeu­nes ne sont pas de même nature que pour leurs collègues masculins; ce sont des réflexions, des compliments dont elles ne savent pas s'ils sont désintéressés où s'ils visent à les déstabiliser ce sont des discussions sur la sexualité où le langage et le

vocabulaire se relâchent  
progressivement pour passer d'une discussion «sérieuse» à des provo­cations qui peuvent aller jusqu'à la grossièreté; les premiers contacts demandent une grande maîtrise de soi, une capacité à répondre tran­quillement, sans colère, à des jeu­nes plus goguenards qu'attentifs.

Si l'équipe éducative n'a pas cons­cience des difficultés particulières des éducatrices eu égard aux va­leurs machistes qui imprègnent les groupes de jeunes, le travail de ces dernières s'en trouvera consi­dérablement freiné sinon rendu

PEPS No 40 juillet-septembre 92

impossible; parler de ces problèmes en équipe reste très difficile tant l'idée générale qui règne est que «tous les éducateurs sont égaux», astreints aux mêmes conditions de travail, rencontrant le même vécu auprès des jeunes. Ces épreuves sont vécues trop souvent encore dans le silence et la culpabilité par les éducatrices qui ont le sentiment de payer cher leur choix profession­nel et penseront qu'elles ne sont pas «à la hauteur».



Lorsque j'ai commencé à travailler dans l'équipe de rue, j'ai bénéficié du soutien d'un collègue qui avait bien repéré les pièges qui pouvaient m'être tendus si je me trouvais seule sans le rempart symbolique de sa présence. Cette action en «couple éducatif» m'a permis de rencontrer les jeunes avec le minimum de res­pect nécessaire de leur part pour me permettre de travailler.

Les jeunes filles qui me voyaient à travers la vitre d'un café où je m'instal­lais quotidiennement, ont vite pris l'habitude d'y en­trer avec le prétexte émi­nemment respectable de voir l'éducatrice ; en mon absence, leursfrères, d'un seul coup d'oeil, les auraient fait sortir; mais les voyant se diriger vers ma table, sachant que j'étais la nouvelle collè­gue de l'éducateur, ils ont laissé insensiblement une, deux, trois jeunes filles s'installer avec moi. Petit à petit, au fil des jours, mon collègue pre­nant part aux discussions, des garçonS.se.sont ap­prochés de .nous ; pùis. même en son absenCe ils ont. osé s'assoit- avec le groupe féminin, et ont pu constater qu'a fréquenter ce lieu interdit jusque là, elles n'y perdaient ni leur honneur, ni leur vertu...

**NON NON MA FILLE, TU N'IRAS PAS DANSER...**

**(air connu)**

M.K est un père de famille algérien dont la famille s'est installée en France depuis bientôt trente ans : il connaît bien les éducateurs qui font participer régulièrement ses fils aux activités de l'équipe et aux sorties et

PEPS No 40 juillet-septembre 92

discute volontiers avec moi de l'édu­cation qu'il donne à ses enfants. Il aime beaucoup ses trois filles, qui, flanquées de ce père attentif et de cinq grands frères, promènent assi­dûment le dauberman de la famille et vont chercher le pain tous les jours...

Mon collègue et moi avons été reçus plusieurs fois dans la famille de M. K.. Les trois jeunes filles m'ont ap­prochée timidement en demandant à partir en camp avec nous... Lors­que l'occasion se présente, je pro­pose à Suad de partir avec moi aux vendanges. M. K. répond tout de go à mon coup de fil protocolaire : *«ma fille je ne te la donne pas, mais tu peux emmener mon fils, il a besoin, il ne travaille pas en ce moment».*

Et c'est en effet Brahim qui partira avec nous aux vendanges cette an‑

*Mississippi Masala, Inde, 1990*

née là. Suad a ravalé sa déception, je n'ai fait aucune remarque au père : patience et longueur de temps font mieux que force ni que rage...

Quelques mois plus tard, je prépare un week-end prolongé dans le midi. Suad bondit sur la proposition du séjour. Cette fois ci M. K. accepte ma proposition en me disant avec un grand sourire chaleureux : *«bon, tu*

*l'emmènes, mais s'il lui arrive quel­que chose, c'est sous ta responsabi­lité, je te la confie!»; ; bien* des choses sous ces quelques paroles, je peux l'emmener, mais je dois la ramener intègre, sinon, gare !

Il aura fallu un an et demi de patience et de tactiques diverses pour con­vaincre ce père, qui n'est pas parmi les plus rigides des familles de notre connaissance, de laisser partir sa fille de dix huit ans avec des éducateurs, alors que ses fils ont participé aux premières sorties de l'équipe.

**QUAND LE COUVERCLE DE LA MARMITE SAUTE**

Les jeunes filles maintenues dans un cadre éducatif qui tient quelque­fois du carcan donnent l'impression d'exploser quand une parcelle de liberté leur est offerte : ainsi Zineb, qui vit ses dix sept ans dans le bouillonnement du divorce de ses parents, arpente la Z.U.P. en short et corsage échancré, barbouillée de maquil­lage, cigarette à la main: elle invective de loin les garçons et s'éclipse :lihjùte: à la bouche, les jeunes commentent le désastre dans un mélange de consterna­tion et de mépris, son frère la ramène réguliè­rement à grands coups de pied à la maison pour

la débarbouiller sôus le

robinéfétlui faire enfiler

au moins un pantalon,

sa mère ne sait que faire.

Nous conn aisens bien la fratrie et les parents : c'est clair, il faut interve­nir Zineb e déjà à son actif un certain nombre d'agressions et de vols.; elle rajoute a ces pre­miers répérages sociaux le risque de se faire pren‑

dre pour ce qu'elle n'est pas; dans le meilleur des cas elle va s'isoler com­plètement de sa famille et des jeu­nes du quartier, au pire, elle peut tomber dans les mains d'aigrefins qui auraient tôt fait de rentabiliser ses charmes.

Mais que faire ? Comment lui parler sans crainte, sans attirance (elle est belle et drague sans vergogne les

éducateurs) comment trouver les mots simples pour l'aider à vivre le moins mal possible la séparation de ses parents, ses nouvelles respon­sabilités de fille aînée, sa féminité qu'elle perçoit comme un danger qu'elle tente d'exorciser en en don­nant à voir la caricature ?

De longues et patientes discussions ont été nécessaires pour lui donner le temps d'exprimer le noeud d'an­goisse qui la tailladait et que, per­sonnalité battante et dynamique, elle exprimait dans un désordre agressif qui ne pouvait que la desservir.

Petit à petit le bouillonnement s'est apaisé dans sa tête (et dans ses habitudes vestimentaires), elle a pu commencer à utiliser son énergie vers le début de la construction de sa vie de femme. Mais répétons le : je n'aurai pas pu mener à bien cette action éducative qui tenait du sauvetage, sans le soutien actif de l'équipe d'éducateurs dont je faisais partie, et qui intervenait auprès de Zineb pour compléter mon action par une présence masculine discrète.

Suad et ses soeurs, par contre, pré­sentaient l'aspect de jeunes filles «bien sous tous les rapports»: leurs parents et frères n'auraient jamais toléré les débordements d'une Zineb; elles mêmes avaient choisi la voie silencieuse du grignotage quotidien pour gagner des temps de respira­tion.

Suad est montée ravie dans le mini­bus qui nous emmenait vers le midi : or lors de cette première échappée, elle se révéla une buveuse de whisky tout à fait rôdée; sa beauté radieuse nous attira les prévenances d'un certain nombre de jeunes gens avi­nés et ses sourires ravageurs ne faisaient rien pour les décourager; elle me fit part entre deux fous rires de quelques secrets dignes de fem­mes averties qu'elle partageait avec ses soeurs. A la fin de la soirée, je

**36** dus la fourrer d'autorité dans un taxi  
pour nous ramener à l'hôtel, au grand dam de deux garçons qui nous auraient bien embarquées Dieu sait où, avec son accord *«allez, quoi, on y va, ils ont l'air sympas...»*

Cette anecdote qui s'est répétée avec l'ensemble des jeunes filles que nous avons emmenées permet de mesu­rer le potentiel de désir, d'énergie, d'envie de vivre qui les animent, mais aussi l'absence de références dont elles disposent pour se repérer dans le monde des relations affecti­ves, contraintes de masquer sous

un sourire absent les sujets brûlants dont il est même interdit d'évoquer le nom dans leurs familles.

**LA SOCIETE BOUGE, LES EDUCATEURS AUSSI?**

Les éducateurs de prévention, sou­vent pressés par l'urgence, travaillent avec les phénomènes visibles : plu­tôt les garçons que les filles, plutôt les actions tournées vers l'extérieur que les symptômes d'auto-destruc­tion; en effet certaines jeunes filles confinées dans les appartements, parfois à la suite de transgressions par rapport aux règles de leur comunauté, développent des con­duites d'auto-agression : anorexies mentales, mutilations, mutisme, épisodes délirants, tentatives de suicide. Ce sont là des manifesta­tions qui ne sont pas dangereuses socialement et restent du domaine de la «sphère privée».

Petit à petit, après des discussions d'équipe souvent acharnées qui mettaient en jeu les brûlantes questions de la place des femmes dans la société, des limites et de l'éthique du métier d'éducateur, est née la conviction que certaines jeunes filles qui ne sortent jamais de chez elles sont concernées par une action de prévention spécialisée : la marginalité sociale peut être aussi générée par une anorexie mentale, une grossesse cachée vécue dans la honte, ou tout simplement l'absence de contacts sociaux minimum qui permettraient aux filles de s'armer par rapport à une future vie adulte. Ce travail ne peut bien sûr se faire sans une approche des parents et des jeunes hommes de la famille qui peuvent poliment refermer la porte de l'appartement s'ils estiment que les éducateurs interviennent un peu trop dans la vie familiale...

S'il ne faut pas sous-estimer les réticences premières des garçons quant à des interventions auprès des filles, un autre type d'explication peut éclairer sur la motivation en­core limitée du milieu de prévention spécialisée quant à ce type de tra­vail. Elle tient à la «culture profes­sionnelle», aux représentations des éducateurs sur les femmes en géné­ral, dont on a vu que les éducatrices subissent souvent les conséquen­ces.

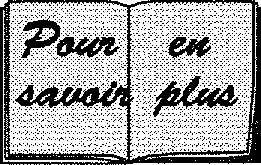
Ce milieu encore fortement impré­gné de valeurs «viriles» ne sait trop comment se débrouiller avec ces

filles étranges dont le charme ne laisse pas indifférent certains éducateurs sans que cela soit suffi­samment parlé en équipe. L'irrup­tion de la violence féminine verbale ou physique alternant avec des mo­ments de confiance laisse pantois certains éducateurs: leur grille de lecture de la féminité ne les a pas préparés à voir des filles se battre. De là à qualifier ces attitudes de «contre-nature», il n'y a qu'un pas qui peut mener l'action éducative vers l'impasse.

Le travail avec les filles remet en cause les conceptions sur la femme et rend incontournable le débat sur la place des femmes dans la société, en particulier pour des jeunes filles qui doivent concilier les apports de deux cultures différentes, sinon con­tradictoires, quant à la condition fé­minine.

Alors que concernant les garçons, les éducateurs savent déceler les difficultés qui peuvent expliquer les passages à l'acte délinquant, les jeunes femmes seraient plutôt ran­gées d'office dans la case infamante des «Marie couche toi là» ou des «mauvaises mères»; l'analyse de leurs comportements est parasitée par des représentations négatives : on ne peut pas dans ces conditions entamer avec elle une quelconque démarche éducative. Les débats provoqués par l'irruption de ces re­présentations dans le discours édu­catif permettent une progression collective de la réflexion et de l'ac­tion de l'équipe.

L'action éducative auprès des jeu­nes filles est très délicate car per­sonne ne peut plaquer ses propres représentations de la liberté sur des jeunes pour qui l'attachement aux valeurs familiales reste fondamen­tal; il s'agit de les aider à trouver leur propre voie en l'absence d'un mo‑



1. Dominique Schnapper, Modernité et acculturation, in le Croisement des cultures, Paris, sSeuil, 1986, p. 152.
2. Florence Assouline : Musul­manes, une chance pour l'Islam, Eds Flammarion, p. 45

PEPS No 40 juillet-septembre 92

*Cette filmographie*



dèle pré-établi, en respectant leurs hésitations, leurs doutes, leurs revirements, souvent en dehors des normes des tra­vailleurs sociaux, qui eux-mêmes sont touchés par le bouleversement de valeurs que connaît notre société.

Cette action ne peut être me­née sans la présence active d'éducatrices dans les équi­pes, accueillies et épaulées par leurs collègues masculins, eux mêmes convaincus de l'importance de ce travail. A ce titre, les expériences de «cou­ple éducatif» ont porté leurs fruits et tout le monde a à y gagner : en réservant des pla­ces aux filles dans les séjours ou les activités organisées avec les jeunes, garçons et filles apprennent à se cotoyer, modifient leurs a priori réci­proques sur l'autre sexe.

Les filles, plus responsa­bilisées de par leur éducation quant à la vie familiale et quo­tidienne, remettent en cause les discours des garçons et opposent à leurs revendica­tions souvent misérabilistes *(«on ne fait rien pour nous dans les banlieues») des* stra­tégies de «sortie de galère» plus individuelles mais aussi plus pugnaces; plus réalistes, habituées à naviguer dans la réalité des interdits familiaux, elles savent qu'elles n'ont rien à perdre, ne disposant d'aucun des «avantages secondaires» des garçons.

La mixité des groupes de jeu­nes les prépare, et le plus tôt sera le mieux, aux relations adultes qu'ils auront plus tard. Encore faut-il que les équipes soient convaincues de l'intêret et de la nécessité de cette attention particulière aux filles...

L'action auprès des filles ? Cent fois sur le métier remet­tez votre ouvrage...

**Maryse ESTERLE**

Socio-anthropologue Chargée de recherches/ Formatrice à l'I.R.T.S. de Montrouge

*n'est en aucun cas*

*exhaustive ni*

*significative. Elle*

*s'articule autour*

*des films récents*

autour *de longs*

*métrages qui ont*

*tous eu une*

distribution

*commerciale. Je*

*me suis attaché à*

*choisir des* films

*qui donnent une*

*image de la*

*femme immigrée.*

J'ai volontairement arrêté mon choix sur dix films récents que chacun peut voir au cinéma (c'est mieux) ou vidéo (tant pis!). Signalons un feuille­ton télévisé (en six épisodes) de Jean Jacques LAGRANGE et Igaal NIDDAM : LA VIERGE NOIRE QUE F.R.3. diffuse tous les samedis. Il s'inspire de faits réels observés en Suisse et confronte les cultures euro­péennes et africaines. A l'heure où les télévision d'Europe et d'ailleurs s'interrogent sur le «comment repré­senter les immigrés dans des oeuvres de fiction pour grande écoute», LA VIERGE NOIRE (1990 SUISSE) propose une solution. Elle n'est pas sans doute pas la seule mais de toutes façons, réalisateurs et scénaristes ne peuvent plus ignorer une vraie problématique qui se joue sur le plan mondial.

**FILMOGRAPHIE**

H ESTER STREET (1973 U.S.A.) de Joan SI LVER avec Carole KANE et Steve KEATS. Scénario de la réali­satrice d'après le roman YEKI D'Abraham CACHAN.

Noir et blanc. Durée 1h3. Distribu­tion : M.K. le 15 octobre 1975.

Film grave et tendre, HESTER STREET traite des vagues croisées d'immigrés et de réfugiés juifs aux U.S.A. et de la condition d'une femme soumise, humiliée, prise entre son désir de plaire à son époux «en s'adaptant» et celui de se conformer à une tradition dans laquelle elle a été élevée.

HESTER STREET se situe à !afin du 19é siècle dans le Lower East Side à New York.

PIERRE ET DJAMILA (1986 FRANCE) de Gérad LAIN avec Pierre ANDRE et Nadja RESKI. scénario

PEPS No 40 juillet-septembre 92

cosigné par Gérard BLAIN, Michel MARMIN et Muhamed BOUCHBI.



Sélection Française au FESTIVAL de CANNES 1987. Durée 1h26.

Distribution : A.A.A. CLASSIC la 27 mai 1987.

Une histoire d'amour pure et tragi­que dans une cité H.L.M. de Roubaix qui engendre l'incompréhension de deux communautés : Français de souche et Immigrés maghrébins. Un film très épuré, refusant le pathéti­que qui a fait scandale au Festival de Cannes en 1987.

LE FESTIN DE BABETTE (BABETTE'S

F EAST 1987  
DANEMARK) de Gabriel AXEL avec Stéphane AUDRAN, Gudmar WIVESSON, Jarl

KULL, Hanna  
STEENSGARD etc.

scénario : G. AXEL d'après la nouvelle de Karen BLIXEN : LE DINER DE BABETTE.

sélection au

FESTIVAL de CANNES 1987 à UN CERTAIN REGARD. Durée 1h40. Distribution : FORUM le 23 mars 1988.

Une réfugiée

Française, Babette, arrive par une nuit d'orage de 1871 dans un lieu sauvage sur la côte du DAMARK. Elle y est accueillie par deux filles d'un pasteur, puritaines et vertueuses. Babette devient vite un élément indispensable à leurservice. Arrêtée sous la Commune, elle s'échappe de justesse après avoir perdu ses proches et ses biens.

Un film simple et beau où passent l'amour des êtres et le mystère de la création artistique (ici la cuisine).

BAGDAD CAFE (OUT OF ROSENHEIM 1987 R.F.A.) de percy ADLON avec Marianne SAGEBERCHT, CCH POUNDER et jack PALANCE.

Scénario : Percy et Eleonore ALDON. Durée : 1h31.

distribution : M.K.2. le 20 avril 1988.

Une Bavaroise Jasmin, après une dispute avec son mari, se retrouve dans le désert près de Las Vigas. Elle s'arrête avec sa valise à roulet­tes dans un motel peu reluisant tenu par une Noire revêche et coléreuse, le Bagdad Café.

La rencontre de deux cultures, de deux tempéraments, un film réalisé par un bavarois sans frontières.

ROMUALD ET JULIETTE (1988 FRANCE) de Coline SERREAU avec

*Le festin de Babette, Danemark, 1987*

Daniel AUTEUIL, Firmine RICHARD, Pierre VERNIER, Sambou TATi et Maxime LEROUX.

Scénario et dialogue de Coline SERREAU. Durée 1h48.

Distribution : U.G.C. le 22 mars 1989.

après BAGDAD CAFE, voici encore un film à l'écoute du temps, Coline SERREAU après son sympathique et triomphal TROIS HOMMES ET UN COUFFIN, réussit un conte de fée casse-gueule.

Imaginez : deux êtres qui n'auraient jamais du se rencontrer, Romuald 35 ans, P.D.G. d'une entreprise de produits laitiers, bien installé dans la vie et Juliette, antillaise de 45 ans qui fait depuis dix ans le ménage de nuit dans la même société. Elle est seule avec 5 enfants de pères différents...

L'improbable arrive entre eux : l'amour...

L'antiracisme avec la liaison d'un blanc et d'une noire d'âges différents et le thème de la lutte des classes, l'amour d'un patron et d'une employée sont ici dynamités par l'humour et l'utopie.

Coline SERREAU réalise une comédie douce amère mais surtout très tonique. Firmine RICHARD qui tient son premier rôle ici, est splendide.

P.S. : Juliette n'est pas. immigrée mais elle existe et travaille comme beaucoup de fem­mes immigrées. En plus sa couleur la désigne comme étrangère.

MISSISSIPI MASALA (1990 U.S.A./INDE) de Mira NAIR avec S a r i t a CHOUDHRY, Denzel WASHINGTON, Roshan SETH, Sharmina TAGORE et  
Charles DUTTON.

Scénario : Sooni TARAPOREVALA. Durée : 1h55.

Sélection officielle au FESTIVAL DE VENISE 1991.

Distribution :

A.A.A. le 18

septembre 1991.

L'histoire d'amour impossible entre une indienne émigrée et un jeune noir d'Afrique. Ont-ils un avenir com­mun au milieu de la jungle et des préjugés ? Le Film par excellence qui appréhende la difficulté de l'intégration dans quelque société que ce soit.

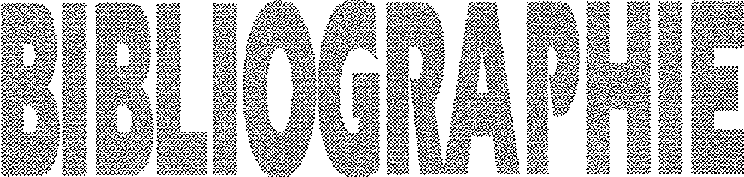
Mira NAIR, cinéaste indienne, a rem­porté la Caméra d'Or au FESTIVAL DE CANNES 1988 avec son premier film SALAAM BOMBAY.

I WAS ON MARS (ALLEMAGNE/ U.S.A.) de Dani LEVY avec Maria SCHRADER, Dani LEVY, Mario GIACALONE et Antoine REY.

Scénario : Dani LEVY et Maria SCHRADER. Durée 1h26.

PEPS No 40 juillet-septembre 92

Prime au FESTIVAL DE SANS SEBASTIAN 1991.



**Abou Sada G. et Milet H:** Gé­nérations issues de l'immigra­tion, Eds Arcantere, Paris, 1986.

**Assouline Florence :** Musulma­nes, une chance pour l'Islam, Paris, Flammarion, 1992.

**Esterle Maryse :** Sofia, Sheherazade, Faïza, la part du gateau in cahiers d'anthropolo­gie, n°3-4, 1990.

Dix ans après, regards sur l'évo­lution de la condition des jeunes filles d'origine maghrébine, in Migrants Formation, **n°** 84, mars 1991.

**Fellous Michèle :** De l'état de fille à l'état de mère, Klincksiek, 1988.

Contraception et migration, Paris, Syros, 1982.

**Hurstel Jean :** Jeunes au bis­trot, cultures sur macadam, Syros, 1984.

**Lacoste-Dujardin Camille :** Des mères contre les femmes, Eds La découverte, 1985.

Yasmina et les autres, Eds La Découverte, Paris, 1992.

**Mecheri H.F. :** Les jeunes im­migrés maghrébins de la deuxième génération, Paris, C.I.E.M. l'Harmattan, 1984.

**Minces Juliette :** la femme voilée, Calmann-Lévy, 1990.

**Mozzo-Counil Françoise :** femmes maghrébines en France, Chronique Sociale, Lyon, 1987.

**Rude-Antoine Edwige :** le ma­riage maghrébin en France, Eds Khartala, Paris, 1990.

**Schnapper Dominique :** Modernité et acculturation in le croisement des cultures, Paris, Seuil, 1986.

**Tillon Germaine :** Le harem et les cousins, Paris, Seuil, 1982.

**Revues :**

**Migrants Formation :**

L'intégration au féminin, n° 84, mars 1991, Centre National de Documentation Pédagogique, Paris.

**Hommes et migrations :** Elles, n° 1441, Mars 1991.

Distribution : M.K.2. le 27 mai 1992

Une jeune polonaise débarque un beau matin à New York pour voir de quoi est fait cette côte ouest qui fascine le monde entier. Elle se fait rapidement dévaliser...

Un étonnant portrait de femme sans stéréotype au centre d'une odyssée tragi-comique.

GRAND CANYON (1991 U.S.A.) de Lawrence KASDAN avec Dany GLOVER, Kevine KLINE, Mary MC DONNELL Mary Louise PARKER et Steve MARTIN.

Scénario : de Lawrence et Meg KASDAN. Durée 2h15.

Ours d'Or du FESTIVAL DE BERLIN 1992.

Distribution 20th Century Fox le 26 avril 1992.

Un film ambitieux qui prend la tem­pérature de l'Amérique actuelle de façon étonnante de la difficulté de l'homme à vivre dans les grands métropoles (ici LOS ANGELES).

GRAND CANYON s'il aborde trop de thèmes (terrorisme, violence, ra­cisme, minorité etc.) reste un cas à part dans la production américaine habituelle dont il se démarque par sa densité documentaire et ce senti­ment de vrai et juste qu'on ressent tout au du film.

Six personnages, hommes et fem­mes, blancs et noirs, sont mis en lumière avec leurs problèmes de couples, d'appartements, de désir de maternité, de racisme... GRAND CANYON, un film nécessaire et cou­rageux.

BALLROOM DANCING (STRICTLY BALLROOM 1991 AUSTRALIE) de Baz LUHRMANN avec Paul MERCURIO et Tara MORICE.

Scénario : de Baz LUHRMANN et Craig PEARCE. Durée 1h34.

FESTIVAL DE CANNES 1992 Un Certain Regard.

Distribution U.G.C. le 2 septembre 1992.

Dans l'univers des championnats de danse, la rencontre d'un jeune professionnel australien et d'une jeune émigrée espagnole.

Le jeune couple sera vite complé­mentaire.

Un film tonique et réjouissant.

HORIZONS LOINTAINS (FAR AND AWAY 1992 U.S.A.) de Ron HOWARD avec Tom CRUISE, Nicole KIDMAN, Thomas GIBSON, Robert PROSKY et Michelle JOHNSON.

Scénario : Bob DOLMAN. Durée 2h20.

FESTIVALS DE CANNES 1992 HORS COMPETITION.

Distribution : U.I.P. le 16 septembre 1992.

Irlande 1892, un jeune fermier qui a durement appris à survivre sur des terres qui ne lui appartiennent pas et la jeune fille d'un grand propriétaire qui lutte, elle, pourson indépendance pour échapper aux traditions de sa caste, s'embarquent pour le Nou­veau Monde.

De l'Irlande à Boston, une fresque haute et naïve doublée d'une histoire d'amour.

La conquête de l'Ouest chère au cinéma mais on est loin de John FORD.

**Guy JOUAN N ET**

PEPS No 40 juillet-septembre 92

*La* raison *d'être du groupe ASUD est d'être un agent de prévention, non pas de «la drogue» ou de la «toxicomanie»,* mais *de tous les facteurs,*

*GROUPE A» SUPPORT*

*sanitaires aussi bien que sociaux, de* mortalité *et de* morbidité *chez les usagers de drogues.*

Le groupe d'auto-support des usa­gers de drogues existe depuis quatre mois. Créé sur le modèle des «self help groups» anglo-saxons et des junkie-bonden (syndicats des junkies) hollandais, il ne comporte que des usagers de drogues «non repentis» à l'exclusion de tout thérapeute, travailleur social ou spé­cialiste d'aucune sorte, bien que les contacts tous azimuts pris depuis le 10 avril 1992, date de la réunion inaugurale du groupe et de la publi­cation de son manifeste, lui aient permis de jouir aujourd'hui du sou­tien de nombreux intervenants en toxicomanie et institutions spéciali­

sées (MARMOTTAN, par exemple) et de l'appui, notamment financier, de certains organismes publics tels que l'Agence Française de lutte con­tre le SIDA qui, en subventionnant une partie de ses activités, reconnaît ainsi de facto les usagers des dro­gues comme partenaires de la poli­tique nationale de prévention du sida.

La raison d'être du groupe ASUD ­qui, rappelons-le est le premier en son genre à voir le jour dans notre pays -est- effet d'être un agent de prévention. Prévention non pas de «la drogue» ou de la «toxicomanie» mais de tous les facteurs, sanitaires aussi bien que sociaux, de mortalité et de morbidité chez les usagers de drogues, ce qui signifie bien sûr au premier chef, lutter contre le SIDA, en tenant compte des impératifs spécifiques de la prévention chez cette « Catégorie à risques « très particulière que constituent les usa­gers de drogues), mais aussi contre les autres risques -hépatites, septi­cémies, abcès, overdoses, empoi­sonnements- liés à leur pratique et au mode de vie qu'elle implique, c'est à dire aux conditions dans les­quelles le produit est consommé plutôt qu'à ce produit lui-même. Or il se trouve et les usagers fondateurs du " ASUD sont bien placés pour le savoir, que le caractère dangereux, pathogène, de ce mode de vie et de ces conditions de prise du produit, découle en très grande partie de la marginalité qui les caractérise. Une marginalité elle-même inséparable de la clandestinité imposée aux usa­gers par la répression, corollaire de la prohibition des drogues et de leur usage... Ce qui dans la logique qui nous a conduit à créer ASUD, pour­rait en clair se résumerde la manière suivante :

1- Il y a une urgence vitale à organi­ser une prévention active du SIDA chez les usagers des drogues.

2 - On ne peut sans hypocrisie lutter contre le SIDA en ignorant les autres risques vitaux qui mena­cent les usagers.

3 - Prendre en compte ces risques, c'est reconnaître un syndrome de la marginalité.

4 - Cette marginalité résulte de l'ex­clusion sociale de la clandestinité imposée par la répression.

5 Cette répression découle de la prohibition légale et de la stigmatisation sociale d'une prati­que dont le choix, comme par exemple celui de telle ou telle pra­tique sexuelle, concerne pourtant chaque individu au plus intime de sa relation à son corps et à son psychisme.

6 - La prohibition, dans la mesure où elle s'attaque à un domaine dont le pacte social fondateur de notre état de droit garantit en principe le caractère inaliénable et privé à chaque citoyen, doit donc être re­mis en question sous l'angle des Droits de l'homme.

La conclusion de notre raisonne­ment est donc que la question des drogues se pose à la fois en termes de santé publique et de Droits de l'homme. C'est précisément sur ces deux fronts, celui du droit à la santé et celui du droit à la citoyenneté (comportant, entre autres,

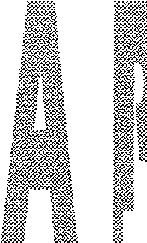
l'exercice des libertés individuelles) que le groupe ASUD entend être présent pour mener son action de prévention. Restait à savoir com­ment la mener, comment amener les usagers à se faire les agents de leur propre protection, à la fois con­tre la déchéance civique et sociale causée par la répression et contre les risques physiques attachés aux conditions de leur pratique.

La réponse à cette question s'est vite imposée à nous comme une évi­dence : il fallait faire de l'information. D'une part pour diffuser le maximum de conseils pratiques, d'ordre tech­nique, destinés à réduire les risques spécifiques afférents à la consom­mation des drogues ; d'autre part, pour créer un lien, une communica­tion entre les usagers de façon à les pousser à prendre conscience d'eux-mêmes en tant que communauté (un peu comme les homosexuels il y a une vingtaine d'années), avec sa propre sous-culture dont nous assu­rerions la promotion en y intégrant la «réduction des risques» comme norme valorisante ; enfin, pour «don­ner une voix» à cette communauté

PEPS No 40 juillet-septembre 92

***Action Eaucative***

des usagers dans le dialogue avec les spécialistes et les pouvoirs publics et, pour nous, constituer ainsi en groupe de pression capable de faire des usagers les interlocuteurs incontournables de tout débat sur la question des drogues.



**DE ZEDUCTION DER SelES**

«chaîne thérapeutique» nationale progressivement mise en place de­puis la décennie 1970, à se cons­truire en référence quasi unique au premier modèle. A quelques excep­tions près, l'ensemble des services spécialisés (public, associatif ou privé) se donne en effet pour mission de concourir au sevrage des toxico­manes et à leur réinsertion sociale.

Cette proposition socio-sanitaire, largement prévalente, convient sans aucun doute à un nombre non négligeable de toxicomanes qui à un ou des moments de leur vie, se trouvent en disposition pour enga­ger une démarche de rupture avec le ou les produits qu'ils consomment. Cependant, et comme le remarque C. WOOLLEY (1), il est illusoire de penser que tous les usagers dépendants aspirent à se sevrer.

Dans la situation de stricte prohibition, où nous nous trouvons, ces usagers «récalcitrants» sont, entre autres, confrontés en perma­nence à deux risques majeurs :

- le risque sanitaire : la qualité incer­taine des produits (2) ainsi que les conditions d'hygiène précaire de leur consommation créent un contexte favorable à l'émergence d'une morbidité accrue. Pour illustrer ce point, nous nous limiterons à rappe­ler que les plus récentes estimations

épidémiologiques font apparaître **41**

qu'environ 30 à 40 `)/0 des toxicoma‑

nes sont séropositifs ou malades.

- le risque social : consommateur régulier d'un produit d'une grande cherté, le toxicomane (et plus parti­culièrement celui issu des milieux défavorisés) est rapidement pris dans l'engrenage de la déviance sociale que H. BECKER (1963) expose avec clarté : «Communément considéré comme un individu dépourvu de volonté et incapable de renoncer aux plaisirs coupables de la drogue, le toxicomane est traité par la répres

Admettre *l'existence d'usagers de* produits *stupéfiants. non disposés au sevrage, et par ailleurs confrontés* à *de multiples problèmes, amène* d *reconsidérer le modus vivendi sociétal en vigueur.*

La lecture du récent ouvrage d'A. MINOT (1990), amène à distinguer deux modèles organisateurs de l'ac­tion socio-sanitaire dans le champ de la toxicomanie :

- le premier appelé modèle de traitement, poursuit la perspective de l'abstinence et tend à proposer diverses formes de soutien au sevrage.

- le second, que nous dénommerons modèle d'acceptation, ne s'attaque pas de manière directe aux condui­tes addictives, mais entend aména­ger favorablement les conditions de vie ordinaires de l'usager de produits stupéfiants.

De multiples éléments d'ordre socio-politique (que, faute de place nous n'exposerons pas ici) ont amené la

Compte-tenu des moyens dont nous disposions et, par ailleurs, de la nécessité de toucher une population souvent difficile à atteindre, il nous est apparu nécessaire de donner à cette information un support écrit. C'est à dire un journal écrit par les USAGERS pour les USA­GERS. C'est ainsi qu'est né ASUD JOURNAL, dont le pre­mier numéro, d'une vingtaine de pages, est paru en juin 1992, tandis que le second, pro­grammé pour fin août est ac­tuellement en préparation.. .

Depuis la sortie de son premier numéro, le succès rencontré par ASUD JOURNAL, tant auprès des usagers, qu'auprès des spécialistes et même des INSTITUTIONS OFFICIELLES, nous a convaincus du profond changement qui s'opère dans les mentalités.

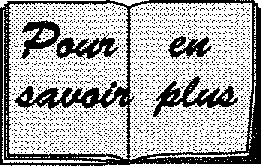
Désormais, et l'existence même d'ASUD ET DE SON JOUR­NAL, impensable il y a quel­ques années seulement est là pour en témoigner, la « guerre à la drogue» a tout fait place à la réduction des risques dans l'ordre des priorités de toute intervention dans le champ des drogues. La réduction des ris­ques : un concept nouveau qui traduit une volonté d'accepta­tion pragmatique d'une réalité sociale incontournable et de traitement de cette réalité non plus en termes idéologiques ou normatifs, mais en termes de santé publique.

Que la situation d'urgence créée par le SIDA ait été à l'origine de cette nouvelle approche, réa­liste et pragmatique, importe peu. Ce qui compte à présent c'est que la brèche ait été ouverte et que le groupe ASUD avec ses moyens, avec surtout la farouche volonté non res­ponsable de tous les usagers représentés, puisse aujourd'hui s'y engouffrer.

**Gilles CHARPY**

Pour le Groupe ASUD PEPS No 40 juillet-septembre 92

sion. On lui interdit l'usage de la drogue. Ne pouvant se procurer celle-ci légalement, il doit se la procurer autrement. Ce processus crée un marché clandestin et fait monter le prix des drogues bien au-delà de ce que serait le prix courant sur le mar­ché légal, à un niveau auquel ne peuvent que rarement accéder ceux qui n'ont qu'un salaire ordinaire. Le toxicomane ne trouve ainsi placé en raison même du traitement de sa déviance, dans une position telle qu'il lui faudra probablement recou­rir à la fraude et au délit pour se procurer sa dose habituelle» (page 57/58). Cette «galère» pouvant abou­tir, à l'issue de quelques années, à des situations d'exclusion extrême dont il est difficile de s'extraire.



MINOT A. :

ANALYSE SCIENTIFIQUE DE LA LITTERATURE SUR LA REMISE CONTROLEE D'HEROINE OU DE MORPHINE, RENEOTE, 1990

- H. BECKER :

OUTSIDERS, Editions METAILLIE. 1985 (Edition originale. 1963)

- CABALLERO F.

DROIT DE LA DROGUE, Editions DALLOZ. 1989

Admettre l'existence d'usagers de produits stupéfiants, non disposés au sevrage, et par ailleurs confron­tés à de multiples problèmes, amène à reconsidérer le modus vivendi sociétal en vigueur : la législation et la commercialisation passive préco­nisées par F. CABALLERO. ont été perçues par certains comme étant la solution au «problème de la dro­gue». A contrario, d'autres ont es­timé qu'il s'agissait de la pire «des abominations» et se sont empres­sés d'en faire le procès. Les propo­sitions de F. CABALLERO méritent, sans aucun doute, d'être étudiées avec la plus grande attention, dans le cadre d'un large débat public. Faute de respecter ce préalable, toute décision hâtive s'avérerait être à «haut risque» social.

L'attente de ce débat, et d'une éven­tuelle modification de la législation sur les stupéfiants, n'impose pas pour autant l'immobilisme dans le domaine de l'action socio-sanitaire. En effet, trop peu exploitées en France, les stratégies de réduction de risques ouvrent des perspectives nouvelles.

Elaborées en référence au modèle d'acceptation ces politiques pour­suivent la perspective de réduire les problèmes auxquels sont confron­tés les usagers réguliers de produits stupéfiants. Elles ont donné lieu à la mise en oeuvre de moyens multiples et variés, tels que :

- la prescription contrôlée de pro­duits stupéfiants (méthadone bien sûr mais aussi morphine et hé­roïne) (3),

- échange de seringues,

- mise à disposition de nécessaires permettant l'entretien de celles-ci.

Ces initiatives, expérimentées de­puis plusieurs années par certains de nos voisins européens (la Grande-Bretagne et les Pays-Bas) ont mon­tré leur efficience : bien entendu, elles ne permettent pas de régler sur le fond la question de l'appétence aux produits estimés toxiques, mais favorise une diminution significative de la morbidité parmi les usagers de stupéfiants, ainsi qu'une modifica­tion «positive» des trajectoires so­ciales de ces derniers.

L'objectif n'est pas ici de préconiser une importation clé en main de ces expériences, élaborées dans des contextes socio-culturels spécifi­ques. Il importe cependant d'y porter attention et de construire des dispo­sitifs originaux de réduction de ris­ques adaptés aux situations et aux nécessités locales.

Il est à remarquer que jusqu'à pré­sent, les actions socio-sanitaires en matière detoxicomanie ont été le fait des «soi-disants experts». Considé­rés comme «irresponsables notables», les usagers de stupé­fiants ont été volontairement exclus des procédures d'élaboration de ces dernières. La récente apparition de groupes d'auto-support (ASUD, no­tamment en région parisienne), porteurs de propositions concrètes, crée des conditions favorables pour que s'opère un changement des pra­tiques traditionnelles. Tout comme cela se fait dans de multiples domai­nes, rien n'interdit de penser, qu'à terme, ces groupements soient as­sociés à la définition voire à la mise en place des politiques de santé publique les intéressant directement.

Tout particulièrement touchée par les problèmes de toxicomanie, la région parisienne reste encore lar­gement «sous-équipée», en matière de réduction de risques : en effet, les trois programmes de méthadone (concentrés à PARIS et ne pouvant recevoir qu'une quarantaine de

personnes), ainsi que les quelques initiatives d'échange de seringues paraissent largement insuffisants au regard des besoins potentiels.

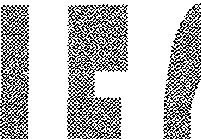
Ce constat de pénurie nous amène à souhaiter le développement d'ac­tions diversifiées concourant à l'instauration d'une réelle politique de réduction de risques. Ce souhait ne s'inscrit en aucune manière dans une logique manichéenne, tendant à opposer soutien au sevrage et stra­tégies de réduction de risques. Cha­cune de ces propositions semble en effet convenir à une partie du public concerné et, à ce titre, il importe que chacune d'elle continue à exister. Plutôt que de remplacer une straté­gie par une autre, il paraît préférable d'envisager leur coexistence et ainsi élargir l'éventail des formes de sou­tien proposé.

**Jean Jacques DELUCHEY**

1. - Voir «WHY MAINTENANCE ?». C. WOOLLEY - Cité par A. MINOT (1991)
2. - Ce qui est vendu pour de l'héroïne contient souvent bien d'autres substances quelquefois éminemment dangereuses
3. - Voir l'initiative récente des autorités helvétiques. qui ont mis en place un programme de distribution contrôlée d'héroïne.

PEPS No 40 juillet-septembre 92

***Action*** *Sociale*



***eima* 04 miel *hee ze;Ltuiette4***

**En s'appuyant** *sur*

*leur expérience*

*professionnelle,*

*des travailleurs*

*sociaux*

**(assistantes**

*sociales et*

*conseillères en*

*économie sociale*

*et familiale) dun*

*centre médico‑*

*social des*

*Minguettes*

*(Venissieux)*

*tentent*

**d'approfondir** *et*

*renouveler leurs*

**interventions**

**auprès** *de*

*populations en*

**difficulté dans un**

*travail collectif*

*original*

L'expérience que nous allons dé­crire a trois caractéristiques :

-Approche de la population dans sa globalité pour prolonger et dépas­ser les seules rencontres indivi­duelles

-La création d'un lieu de parole pre­nant en compte la valorisation per­sonnelle dans un climat de convivialité.

-La conception de solutions adap­tées aux problèmes rencontrés pour permettre aux habitants de devenir eux-mêmes les agents de la transformation de leur quotidien

Ce travail au (et du) quotidien, qui a démarré en janvier 1990, se pour­suit actuellement dans un quartier de la banlieue de Lyon où 10000 habitants vivent dans 35 tours de 15 étages au milieu des champs. Lors de nos interventions auprès de po­pulations constamment confrontées à des problèmes de survie, nous avons voulu orienter notre démar­che vers la mise en place d'une action collective permettant :

-une aide personnalisée s'enracinant

dans une réalité sociale collective -La prise en compte des capacités et

des savoir-faire de chacun

-La mise en relation des personnes d'un même quartier pour lutter con­tre la marginalisation et l'isolement social.

liChACUN **PARLE dE CE QUI EST, dE CE QUI**

Notre pratique consiste en la créa­tion d'un lieu de paroles, d'écoute et de convivialité chaque mardi après-midi. Nous l'appelons ***«le groupe du***

***mardi»*** Il a lieu dans un local situé au coeur du quartier des Minguettes, au pied d'une tour. L'idée directrice de ce travail est la suivante : si nous favorisons des lieux de paroles et d'échanges dans le quartier pour mettre en relation des personnes en état de détresse tant matérielle que morale, nous leur permettons de se rencontrer, de se parler, de vivre des formes d'entraide et de créer des relations consistantes. Ainsi ces gens pourront-ils imaginer et construire ensemble des démarches face aux problèmes qu'ils rencontrent indivi­duellement chaque jour, devenant par là-même des agents de transfor­mation de leur cadre de vie.

**'C'EST JUSTEMENT  
CE QUE, JE ChERChAiSil**

L'invitation au groupe se fait lors de rencontres individuelles avec les habitants (au centre médico-social, à l'occasion de visites à domicile, dans la rue etc.) en partant de ce chacun exprime de sa vie ou de ses difficultés. Les participants eux-mê­mes invitent leurs voisins, amis, famille...La proposition est généra­lement bien accueillie et même avec enthousiasme.

Le groupe est composé de femmes, d'hommes et de jeunes adolescents. Chaque mardi, quinze à vingt adul­tes participent à la réunion (plus de vingt nationalités s'y rencontrent). Depuis sa création, 150 adultes y sont venus. C'est un lieu de rencon­tres, d'accueil, d'échanges et de créativité. Les habitants viennent au moment où ils veulent, entre 14 et 18 heures.

**43**

PEPS No 40 juillet-septembre 92

L'animation est assurée à tour de rôle par l'une d'entre nous et les participants ont une part active dans l'accueil des nouveaux. Chacun prend la parole sur le sujet qu'il souhaîte ou qui le préoccupe. L'ani­matrice veille à faire circuler la pa­role, cadre la discussion, favorise l'écoute de ce qui est dit et valorise les savoirs et savoirs-faire de tous. L'expression de chacun est considé­rée. Des débats contradictoires s'or­ganisent, mettant l'accent sur l'inté­rêt qu'il y a de confronter des opi­nions différentes. Ce rôle d'anima­tion est essentiel pour permettre, à la fois, l'expression et éviter le déra­page vers les ruptures de communi­cation . Il s'agit alors de rappeler non seulement les règles du jeu de l'écoute et du respect mutuel, mais aussi de favoriser et construire une parole authentique, même si elle diffère de celle qu'on attendait.

**A TRAVERS CES RENCONTRES, NOUS ViSONS TROIS ObjECTiFS**

**lutte contre les différentes for­mes d'exclusion.** En effet, lors de discussions, la confiance renaît et constitue pour les intéressés un sou­tien dans leurs démarches (recher­che d'emploi, accès aux droits so­ciaux, alphabétisation etc.)

**Protection de l'enfance .** Beau­coup de rencontres concernent l'édu­cation, l'échec scolaire et la vie des jeunes dans le quartier. Ces débats sont toujours l'occasion de confron­ter les idées, les réactions et le vécu permettant ainsi de restaurer la communication quand celle-ci est absente et de redonner sens à des gestes ou des comportements qui posent question .

**Créativité et redynamisation.** C'est en permettant à des personnes rési­dant dans un même quartier de se connaître de se rencontrer, d'échan­ger, que certaines solidarités au quotidien peuvent se mettre en place. Les réalités de la vie sont reconnues dans leur simplicité ou dans leur banalité apparente, mais surtout dans leurs richesses naturelles et spontanées. Chacun fait profiter à d'autres des connaissances qu'il a pu acquérir.

Monsieur K est sculpteur, peintre et fait également de la musique. Il a disposé dans la salle quelques sculp­tures et orné les murs de peintures. Il sculpte sur place. Peu à peu tel ou

tel vient, regarde et se voit rapide­ment confié pinceaux, crayons, ci­seaux. Il se met alors à imaginer en confiance. Son «oeuvre» terminée est immédiatement mise en valeur, accrochée au mur, là, à la vue de tous.

Madame B. dessine des scènes de la vie quotidienne de son pays, la Réunion, Madame C. explique com­ment on fait du canevas.Madame Z. nous fait partager son amour des plantes et des fleurs, :«Les fleurs, c'est ma passion, à midi, j'ai récolté des radis que j'ai planté sur mon balcon. Aujourd'hui, la première rose est sortie. Le matin, je me lève tôt et je regarde mes fleurs toute la jour­née, c'est comme des enfants.»

**Ci, ON PEUT diRE  
CE QUE L'ON pENSE"**

Depuis deux ans nous menons une expérience de démocratie locale à l'échelle du groupe. Ce dernier se fait et se défait chaque mardi, le nombre des participants et le con­tenu des échanges variant d'une semaine à l'autre. Parmi les person­nes d'origine diverses qui viennent (25 nationalités), les nouveaux font connaissance et repèrent sur la carte du monde le pays d'où ils sont origi­naires. On parle alors de la distance d'un pays à l'autre, des coutumes, des différences et des ressemblan­ces, parfois même on retrouve une personne de son pays et il est bon de savourer les intonations communes, les tournures de phrases. Chacun respecte la culture de l'autre et de­vient curieux d'habitudes différentes des siennes : l'objectif de la lutte contre les exclusions est en partie atteint durant les échanges. Ainsi, progressivement, une opinion [publique.se](http://publique.se) crée dans ce groupe

La caractéristique du groupe est la solidarité vécue par chacun. Les personnes sont accueillantes les unes envers les autres. Les nou­veaux sont rapidement mis à l'aise et peuvent prendre immédiatement la parole. Si quelqu'un ne parle pas très bien le français et a des difficul­tés à comprendre ce qui se dit, il n'est pas pour autant laissé de côté, chacun essaie à sa manière de l'aider. Si les échanges se font par la parole, ils se font aussi par les re­gards, par les gestes, par les poi­gnées de mains. Ainsi, chacun peut être écouté et prendre sa place. Enfin, les échanges se font spontanément autour du vécu de chacun, on peut

parler d'autre chose que de ses sou­cis, rire, danser et chanter : «On parle du malheur et du bonheur»

**JE viols POUR**diSCUTER dE TOUT

**A propos des émissions de télévi­sion** (alcoolisme, pension alimen­taire, jeux, sommeil des enfants, connaissance des différents pays du monde) : «On nous montre des hom­mes et des femmes milliardaires qui ne vivent pas vraiment une réalité, on ne nous fait pas voir des hommes et des femmes qui se rencontrent vraiment»

**Sur l'emploi** (recherche de travail ou de formation, alphabétisation , etc.) : «J'ai pu trouver un travail pour quelques mois grâce au groupe», «J'ai trouvé un emploi chez Tupperware. Je fais des rencontres.» ou encore : «Aujourd'hui, ça me fait plaisir d'entendre Monsieur T. qui a monté son entreprise. Ce n'est pas le tout de discuter, il faut agir, par exemple aller voir le maire, pourquoi ne pas créer une entreprise de net­toyage , à plusieurs ?

**Au sujet de la famille et de l'édu­cation** (grossesse, accouchement, contraception, éducation des en­fants, école, garde des enfants, leur sexualité leur comportements en général et relations avec les parents en particulier. **L'avenir profession­nel et social des jeunes** («...ceux qui ne pourront pas suivre où iront-ils ? Avec l'Europe, s'ils ne savent pas parler anglais, espagnol, etc. que feront-ils ?»), on en discute beau­coup ainsi que des difficultés des parents, **problèmes de couple, vio­lences conjugales,** etc. «Parler avec les enfants» et prendre plus le temps de vivre avec eux : «Je parle beau­coup à ma fille de 18 mois, elle me comprend».

**Paroles sur les difficultés person­nelles** (souffrance physique et mo­rale, mort, statut de la femme seule, solitude, oppression) : «Des fois, après une dépression, on n'arrive pas à s'en sortir, on a beau se regar­der dans une glace : on se regarde et on se dégoûte (...) La vie des fem­mes en général est difficile : l'éduca­tion des enfants, le travail, les tâches difficiles de la maison qui reviennent tout le temps» et : «moi aussi j'ai des problèmes, il faut un objectif, il faut aussi avoir la volonté, quelquefois je doutais, ce qui me manque à moi, c'est le contact humain». Quant aux effets du groupe : «Le mardi, j'ai un

PEPS No 40 juillet-septembre 92

programme maintenant, autour de moi, ils savent que je me sens bien ici» et : «ça me fait plaisir d'entendre Madame X dire qu'elle a «touché le fond» et que finalement elle s'est tournée vers l'avenir de sa fille».

**La vie du quartier** (dégradations,

réhabilitation, insécurité,  
toxicomanies) : «Les Minguettes ont une mauvaise réputation, c'est un peu exagéré, mais c'est vrai qu'il y a des choses difficiles (...) c'est sur­tout le problème de la drogue (...) On n'a pas les feux d'artifice d'EuroDisney, mais on a les tours des Minguettes et les pétards». «Des jeunes, un jour, m'ont dit : Pourquoi vous n'avez pas peur ? D'habitude quand on est là, tout le monde s'en va. Je leur ai répondu que je n'avais pas de raisons d'avoir peur puisque j'étais avec des êtres humains comme moi et, quand je suis partie, ils m'ont tous dit: au revoir! L'impor­tant c'est de parler avec eux»... «Ici, dans le quartier, on essaie de se comprendre, même si on n'a pas la même langue, on essaie de passer la frontière linguistique par d'autres moyens, on fait un effort».

**La vie sociale :** «Il vient de dire quelque chose qui m'a touchée alors que je croyais être toute seule à penser cette même chose : l'alcool, c'est un empoisonnement organisé (...) Qu'est-ce qu'on peut faire pour que ça change dans notre société ?... Notre salle, on pourrait l'organiser comme salle d'exposition, on pour­rait alors faire venir une classe du collège». **Création de réseaux de relation :** cette réactivation des for­mes les plus simples, mais aussi les plus essentielles de la vie sociale, vise à l'insertion de ces personnes en grande difficulté qui ne peuvent pas immédiatement s'inscrire dans des équipements sociaux. Les ré­sultats sont modestes, mais patents : «Ma fille va jouer maintenant chez Madame X, notre voisine», «J'ai trouvé du travail, je vais vous faire rencontrer mon patron, il aura peut-être un emploi pour vous», ou en­core : «Vous cherchez un modèle pour votre examen de coiffure, je vais en parler à ma cousine» et «J'ai passé un bon après-midi avec Ma­dame Y, nous sommes allées au café ensemble et on a rencontré Monsieur A».

**Et les assistantes sociales ? «C'est** difficile de se prendre en main. Des fois on a besoin de se faire aider...Je vois les assistantes sociales comme

***Action*** *Sociale*

le reflet de la société, chaque indi­vidu apporte une portion à la société. Après, entre eux, ils peuvent s'en­traider. Les gens, ici, ont tendance à se dévaloriser. Le premier rôle des assistantes sociales, c'est de redonner le courage et les habitants doivent le faire aussi. Chacun a une richesse en lui qu'il peut exploiter à sa manière et à sa vitesse : on y mettra le temps qu'il faudra.(...) Les assistantes sociales guident et ne font pas le travail à ma place. Je ne suis pas perdu comme mon père qui attendait que l'assistante sociale fasse tout.»

**Les gens racontent aussi com­ment ils vivaient dans leur pays :** «Nous étions dans un camp en Thaïlande, j'avais attrapé la malaria (...) Avec mes six enfants, je faisais trois kilomètres pour aller laver le linge à la rivière. Pendant ce temps, ils jouaient dans les champs»... «Ma mère, au Maroc m'a appris la brode­rie», ou encore : «Je vais vous expli­quer comment on faisait le Ramadan en Tunisie»...etc.

"**ON EST TOUS**d ES ARTISTES"

Les initiatives sont nombreuses : échanges d'intérêts, de savoi rs et de savoir-faire (couture, bricolage, tra­vaux manuels, patisseries qui per­mettent un autofinancement pour les sorties et les frais de fonctionne­ment (boissons, café, jardinage etc.), achat de cartes postales, de casset­tes, photographies, etc.

Visites d'équipements de loisirs pour enfants, participation à la fête du printemps dans le quartier en lien avec la réhabilitation, organisation d'activités artistiques (peinture, sculpture par l'un des participants ; l'objectif de ce dernier est de «rejoin­dre les jeunes à travers ce qui est beau» Cette préoccupation est lar­gement partagée par les autres par­ticipants du groupe qui ont souvent abordé des thèmes relatifs à l'édu­cation des enfants et des adoles­cents, aux difficultés rencontrées dans le quartier avec les jeunes).

Une peinture collective est en cours d'élaboration ainsi que des réalisa­tions individuelles. Une exposition se prépare et devrait avoir lieu dans un Collège du quartier.Enfin, depuis six mois, le groupe écrit son histoire à travers les échanges de chaque mardi. Ce «livre» que certains nom­ment ainsi,est complété par des photographies, des réalisations di­

verses (poèmes, ouvrages d'art, etc...)

Un groupe d'expression musicale a commencé en juin 92 : «A travers la musique, dans la logique du groupe du mardi, chaque personne serait mise en valeur, chacun partirait de ce qu'il est, de ce qu'il sait. Afin que les plus démunis puissent «démar­rer», pas de prétention, chacun est débutant : un système accessible à tous respectant le savoir-faire de chacun».

**"IF FAUT QU**'**ON**

**SE FASSE CONNAÎTRE**"

Le réseau s'agrandit, plusieurs par­ticipants ont suivi un stage de fran­çais, d'autres ont trouvé un emploi. Si certains progrès peuvent être éva­lués, il est difficile de mesurer les transformations réelles qui s'opè­rent en chacun et dans le quartier. Il semble que, progressivement, le groupe désir s'ouvrirau-delà du quar­tier et communiquer avec d'autres.

Une telle expérience tisse des liens dans le quartier en en renforçant la cohésion. Elle suscite des rencon­tres entre cultures différentes, les *«racines* ***du monde»,*** selon l'ex­pression d'un habitant. Ce lieu de parole et de pratique de proximité rend possible de ressaisir, à travers la vie quotidienne des gens, l'histoire apparemment banale de chacun et d'y trouver des solutions pour l'ave­nir.

De cette façon, la population devient elle-même actrice de changement contre l'exclusion. Une dynamique est créée dans le quartier par l'implantation de lieux d'échanges et de paroles pouvant constituer des points de repères pour communi­quer.

Le groupe du mardi continue, vit, écrit son histoire, imagine...

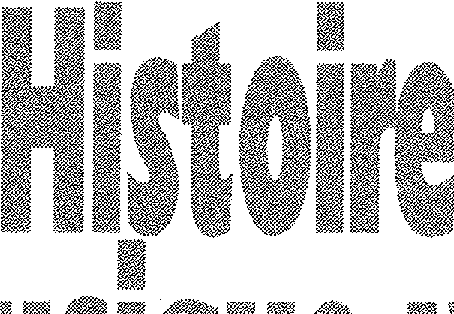
Le groupe du mardi : un défi quand tout se bloque !

**V. Courtot, G. GIBERT -M.C. PAILHES - Y. ROYER**

*Avec, surtout, la parole des habitants du quartier*

*Les paroles citées tout au long de ce texte ne réfèrent pas, pour la plupart d'entre elles, à des sujets identifiés. Ce sont celles des habitants : femmes, hommes, jeunes et moins jeunes et celles des travailleurs sociaux engagés dans l'expérience.*

PEPS No 40 juillet-septembre 92



***ETHNOtil4LEZE***

*Dans la plupart*

*des universités de*

*banlieue en*

*France, l'ouverture*

*sur la ville s'avère*

*nécessaire. Des*

*incidents créés par*

*des jeunes des*

*quartier proches*

*des universités* ont

*eu lieu dans des*

*villes ou une*

*barrière* très *nette*

*existait entre les*

*deux* populations.

*La nécessité*

*s'impose donc de*

*ne pas cloisonner*

*l'université par*

rapporta *la ville*

mais *au contraire*

*d'établir des*

*passerelles entre*

*les deux mondes.*

Le 3 juillet 1992, le Conseil d'Admi­nistration de l'Université Paris VIII à Saint Denis, invité à se déterminer par rapport au projet d'un café mu­sique de quartier, se prononce pour un café musique universitaire plutôt que pour un café musique ouvert sur l'environnement. Que s'est-il donc passé, et pourquoi ce revirement ?

**OUM«, UN CONSEIL**

**dE LAC S'EN VA T'EN**

**GUERRE CONTRE LE hip hop**

Au printemps 1992, le ministère de l'éducation nationale et de la culture, dans le cadre plus général d'une rénovation des campus, propose à l'Université Paris VIII de lui cons­truire un «café musique». Cette pro­position était l'aboutissement d'un processus enclenché lorsque la pré­sidente de l'époque, Francine Demichel, avait décidé d'inscrire la demande d'un café musique dans le plans quadriennal de l'université. Le dossier afférent à cette demande a suivi son cours dans les ministères et il a abouti à cette proposition. Mais il fallait pour entamer la construction l'accord du conseil d'administration.

Celui-ci a finalement donné le feu vert en confiant l'animation et la gestion du futur café musique aux départements d'Art.

Au cours du débat qui a précédé ce vote, divers commentaires critiques concernant les fameuses initiatives hip hop de Paris VIII et le café campus provisoirement installé dans des yellow-cabines à l'entrée de la fac sont formulées : l'une trouve la musique d'animation bruyante et d'un goût discutable (les concerts donnés dans la fac sont habituelle­ment l'occasion de rassemblements mondains autour d'une musique de qualité); un autre déclare que les fresques hip hop qui décorent les

cabines sont, elles aussi, «d'un goût douteux».

Les quelques étudiants présents, membres élus de ce CA, ne pren­nent pas part à la discussion: cela ne les concerne pas - être élu dans les instances universitaires permet essentiellement d'avoir un local dans la fac et d'y tenir boutique - et ils savent bien que les étudiants sont, dans leur immense majorité, indiffé­rents à la vie de la fac.

**LE myritE**

**dE L'OUVERTURE**

Les limites de l'ouverture de la fac aux jeunes et à l'innovation étaient déjà perceptibles lorsque, au prin­temps 1982, une radio locale s'était installée dans l'université. La parti­cipation active des jeunes du quar­tier aux premières émissions s'était définitivement arrêtée avec l'arrivée des vacances d'été.

On pouvait croire cependant que depuis 1982 un courant plus favora­ble à l'ouverture de l'université au monde extérieur s'était formé autour des problèmes de la «banlieue». Vu de loin, ce «projet banlieue» animé par une commission de coordina­tion, semblait désigner à la fois l'or­ganisation de recherches utiles me­nées à l'extérieur de l'université et une «ouverture» effective à l'envi­ronnement. Mais - en dépit de quel­ques références à des expériences d'universités américaines et de quel­ques beaux débats en commission surce sujet - cette notion d'ouverture était restée floue dans les discus­sions de la coordination. Ceux qui auraient pu en principe proposer l'ouverture d'un café musique plus proche de la définition courante étaient absents au moment du vote et ne paraissaient pas disposés à s'engagerdans unetelle expérience.

PEPS No 40 juillet-septembre 92

***Culture jeunes***

**LES JEUNES ET LA FAC**



*concert de rap à paris VIII dans le temps de l'ouverture*



Des jeunes sont venus un jour s'ins­taller dans la fac avec l'accord de la Présidente de l'Université. C'était le moment de la deuxième vague de la culture hip hop, en France. A ce moment là, l'opposition à ces initiatives, dans l'université, ne se manifestait pas trop.

Dans ce contexte, ces jeunes ont contribué à donner à cette université la réputation de travailler avec effi­cacité sur les banlieues, de chercher des solutions concrètes aux problè­mes qui s'y posent et de contribuer à la légitimation d'une culture qui était bien la leur et qui exprimait leur difficulté d'être. La communauté uni­versitaire semblait alors compren­dre que le fait d'accueillir cette cul­ture juvénile pouvait représenter une forme de la lutte contre le racisme et la ségrégation.

Cette ouverture a semblé un temps renouer avec les traditions d'avant-garde, de lien avec les cultures po­pulaires et d'innovation qui avaient marqué la période «vincennoise» de cette fac; elle a constitué en même temps une initiative audacieuse qui semblait donner à Paris VIII une sorte d'avance sur les autres univer­sités au niveau de l'étude et du trai­tement des problèmes de notre société. Faut-il y renoncer ?

**Georges Lapassade**

Nous *avons rencontré clans les couloirs de la fac un* groupe *de jeunes* du IP *voisin et nous les avons* interrogés *sur ce qui*

*les* attire à *la fac.*

*PEPS: pourquoi vous venez à la fac ?*

*-* il fait chaud, il y a des distributeurs (de boissons) et des meufs

- ici y a de l'ambiance, là-bas (au lycée) y a pas d'appareils.

- y dépensent plus de thune pour les facs que pour les lycées alors qu'on est plus nombreux.

- mais avec nos diplômes à nous on pourra jamais s'inscrire à la fac.

*PEPS: mais si on vous dit que vous ne pourrez plus venir ici qu'est-ce que vous faites ?*

- on sera tristes et on trouvera

pas ça normal parce qu'on fait

rien on a jamais rien fait de mal

ici.

- on viendra plus

- moi je casse la fac.

- on brûle la fac.

- on va faire la guerre.

*PEPS: Pourquoi vous deman­dez pas à votre lycée ?*

- on leur demande des trucs mais ils ont jamais rien fait.

*PEPS: y en a qui disent que si on met des distributeurs dans les lycées vous allez les casser*

*-* ils sont relou.

- la preuve, ici on casse rien

*PEPS: vous avez vu, on a blanchi les murs là où il y avait des grafs...*

- c'est dommage ils étaient bien, ils étaient même stylés.

*PEPS: et si on mettait des distribu­teurs chez vous?*

- on viendrait plus.

*PEPS: ça c'est pas sûr, vous aimez bien zoner dans la fac.*

- ça c'est vrai.

- on sait pas pourquoi

- ici y a des bancs, on peut s'asseoir

- on peut donner rendez-vous à des

copains ici, au lycée c'est interdit.

*PEPS: comment vous appelez la fac entre vous ?*

- la keufa, l'univers, on dit «on va à la keufa».

Passe la directrice du restaurant universitaire et des cafétéria, on va organiser un petit dialogue entre elle et les jeunes.

*PEPS: Madame T, on dit que cer­tains voudraient interdire le resto U auxjeunes des lycées voisins. Qu'en pensez-vous? ça serait bien de leur dire pourquoi...*

*-* ils sont pas sages, ils sont turbu­lents, ils font du bruit, ils restent trop longtemps à table, ils laissent leur plateau au lieu de le porter à la plonge...

- c'est pas nous, et y a des étudiants qui font ça aussi

- mais c'est plus rare, dit-elle. Et quelquefois vous déclenchez les alarmes, ça fait du bruit et ça per­turbe les cours.

**47**

- ça c'est pas bien, dit Kamel (il est délégué de classe) en tout cas c'est pas nous (il dit qu'il en parlera demain en réunion).

- M'sieu, maintenant on doit partir, c'est tard, sinon ma grand'mère va me pécho.

propos recueillis pour PEPS

**par Mehdi Farzad**

PEPS No 40 juillet-septembre 92

**APPEL DE SOS RACISME PARIS VIII-ST DENIS**

|  |  |
| --- | --- |
| **r." j** |  |

Un vent mauvais souffle aujourd'hui sur l'Université. Ce vent vient d'em­porter le café musique provisoire qui était un symbole majeur de l'ouverture de la fac aux jeunes de la banlieue. SOS Racisme et OBU avaient milité dès l'an dernier pour son ouverture et son maintien. Dans la foulée, les fresques hip hop, sym­boles elles aussi de la même ouver­ture et déjà célèbres dans le monde entier d'où on venait les visiter ont été blanchies.

Le départ du café musique provi­soire, décidé par la direction de l'Uni­versité, peut s'expliquer à la rigueur par la promesse de construction, à Paris VIII, d'un café musique défini­tif. Par contre, l'effacement des fres­ques n'est pas le résultat d'une déci­sion administrative, même si cer­tains l'ont pensé et s'en sont réjouis. Cet effacement, résultat d'un acte de vandalisme très grave, est en fait l'un des symptômes inquiétants d'un dangereux glissement de notre com­munauté universitaire.

Dans la nuit du 25 septembre dernier un commando de gens masqués ­huit personnes, selon le rapport du gardien de nuit témoin de l'attaque ­a recouvert de peinture blanche les fresques hip hop du campus en même temps que les portraits de Jean-Paul Sartre et de Julian Beck,

fondateur du Living Theater, tous deux symboles du passé vincennois de notre université. Les vandales ont vu juste: ils ont frappé les symboles essentiels de Paris VIII. En effet, les productions - rap et grafs - de la culture hip hop dans notre université ne sont pas le hobby de quelques uns où l'infraction incontrôlée de quelques visiteurs étrangers. Elles sont la culture de la jeunesse des banlieues et, parconséquence, d'une part importante des étudiants d'ici.

Nous avions cru d'abord que ces vandales étaient venus de l'extérieur de l'université et qu'ils étaient issus de l'extrême droite agressive. Mais un examen plus attentif des faits et des circonstances, une écoute plus vigilante des commentaires et même des rumeurs - dont certaines nous ont paru lancées à des fins d'intoxi­cation - nous ont conduits finale­ment à penser que le coup pouvait venir de l'intérieur, que les auteurs ou les commanditaires de ces actes pouvaient faire partie de Paris VIII.

Pour nous, SOS RACISME, cette hypothèse est un signe grave du glissement de l'université sur une pente dangereuse. Si, comme nous le pensons aujourd'hui, le coup est parti de l'intérieur et dans l'indiffé­rence de la pré-rentrée - c'est aujourd'hui seulement que l'Univer­

sité parait décidée enfin à porter plainte - cela signifie que l'air du temps n'est pas bon.

D'autres signes aggravent notre in­quiétude. A partir de quelques inci­dents - entretenus parfois, malheu­reusement, par l'impatience de cer­taines organisations étudiantes ou par leur indifférence - une véritable phobie se développe aujourd'hui à l'encontre des jeunes des lycées voisins clients du restaurant univer­sitaire et des distributeurs automati­ques aux heures des récréations. Le fait que ces jeunes sont issus pour la plupart de l'immigration maghrébine et africaine n'est peut être pas sans rapport avec la xénophobie dont ils sont la cible.

Les difficultés matérielles très réel­les de cette rentrée universitaire ne justifient pas l'ambiance délétère qui s'installe en ce moment à Paris VIII.

C'est pourquoi nous avons jugé né­cessaire de tirer la sonnette d'alarme. Le glissement inquiétant du pays tout entier, dans le contexte interna­tional que l'on sait, vers des tensions xénophobes et racistes n'est pas une fatalité. Nous devons nous or­ganiser pour le combattre.

**SOS,Paris VIII**

Octobre 1992

**POUR UN CAFE MUSIQUE UNIVERSITAIRE ET DE QUARTIER**

*Rémi Butler, architecte, a été choisi par le Ministère de l'Education Natio­nale et de la culture, avec l'accord de l'Université Paris VIII, pour implanter dans cette université un café musique.*

*Dans un texte qu'il a signé, qui est actuellement diffusé à Paris 8 et dont nous publions quelques extraits es­sentiels, il indique comment il entend construire un café musique original puisqu'il serait à la fois «universi­taire» et « de quartier» ou plutôt au-delà, «ailleurs», par rapport à ces deux conceptions. A ce titre,*

*Rémi Butler, qui travaille à Paris VIII avec Jean-Henri Roger, directeurde l'UFR Arts, semble décidé à dépas­ser la position que semblait adopter, le 3 juillet dernier, le Conseil d'Administration de l'Université Paris VIII*

«Paris VIII a déjà une longue tradition d'accueil et d'échange avec les jeu­nesses de toutes les marges et en particulier de la jeunesse mitoyenne. Rap et graf font partie de sa vaste culture. Simultanément, Paris 8 cher­che à ne pas se laisser seulement identifier par' son passé vincennois

et son présent banlieusard mais cherche à valoriser son image institutionnelle d'université.

Le projet de café musique de Paris VIII est un projet de cristallisation d'un échange déjà là entre une po­pulation résidante et une population étudiante.

Ni un équipement universitaire, ni un équipement de quartier, une trans­gression territoriale, un lieu ailleurs... un lieu qui parson ambiance s'affiche extra-universitaire et par sa gestion s'intègre à l'Université».

PEPS No 40 juillet-septembre 92

***Art et Culture***

|  |  |
| --- | --- |
|  | *.PEINTgE*  PAS *COMME* LES ***AIRES..*** |

*Depuis un an, nous*

publions d PEPS *des*

*articles* traitant *des*

actualités artistiques

*et cinémato‑*

*graphiques* ayant

rapport *avec les*

*thèmes développés*

*dans le dossier. C'est*

*ce choix rédactionnel*

*qui nous encourage*

*aujourd'hui* à

maintenir désormais

*une rubrique*

intitulée Arts et

Culture dont *l'objectif*

*est de* présenter *des*

*actions et des*

*acteurs*

progressistes, *peu ou*

*pas médiatisés.*

C'est dans ce cadre que nous réser­vons pour ce numéro un article pré­sentant Many, jeune iranien installé en France depuis 13 ans.

Inspirées de son maître Mow Lavi (1), les oeuvres de Many exhibent ses profonds engagements socio-politiques. Ils se manifestent dans un seul message que l'artiste s'acharne à faire passer, à faire con­naître; «La vérité»

Le caractère «abstrait» de ses oeuvres donne une beauté originale à ces travaux, mais, le côté simple et profondément humain qui les tra­verse leur donne un aspect extrême­ment concret.

«...»Abstrait», dit-il, ça ne veut rien dire, il ne faut pas chercher la tech­nique dans mes toiles. Je ne peins pas pour être peintre, je veux tout simplement m'exprimer. Quand je sens que mon âme commence à bouger, je m'exprime avec des cou­leurs...» (2)

Dans ses travaux, l'utilisation des lettres, est significative. Elles par­lent de l'amour, de la mort, de la naissance et de la paix, mais elles traduisent une certaine façon de pensée issue des traditions orienta­les.

L'Orient d'hier et celui d'aujourd'hui, caractérisé par un univers de con­tradictions naturelles qui donnent sens à la vie. Celles de la Lumière et de l'obscurité, celle des spiritualités, des poésies et de la vérité...

L'Orient des naissances, des évolu­tions, des visibles et des invisibles.

Celle des signes et des couleurs...

Son indignation pour les injustices, quelles qu'elles soient l'a amené vers la connaissance, la découverte et la description de la vérité.

Les Droits de l'Homme bafoués ici et là, la gravité des situations économiques, le conduisent à ne jamais dématérialiser l'homme. Il n'a pas choisi d'être peintre, mais il est devenu peintre. La peinture pour lui n'est pas une fuite, mais, c'est son arme, son outil de lutte, un redouta­ble cri de dénonciation et de cons­truction.

Il peint car il ressent «la nécessité intérieure» de s'exprimer, mais il peint pour aller dans le concret.

Ses thèmes innombrables, vont de la vie quotidienne la plus banale des

siens jusqu'à la complexité des so­ciétés robotisées et leur pouvoir considérable sur la planète terre.

Ses recherches de soi et de l'autre, ses cris pour dénoncer les injusti­ces, le conduisent vers la descrip­tion globale de situations jugées in­tolérables. C'est peut-être là l'une des explications qu'on peut faire de ses grandes toiles assez chargées des années 80-83.

Elles manifestent les phénomènes généraux de la société.

Aujourd'hui Many travaille sur l'ana­lyse fine des signes et s'attache aux éléments constitutifs des phénomè­nes globaux et la découverte des mécanismes qui donnent sens à leur raison d'être.

Cette évolution dans la mise en ouvre trouve son explication dans le regard macro-sociologique porté par l'ar­tiste vers une certaine sensibilisation micro-sociale.

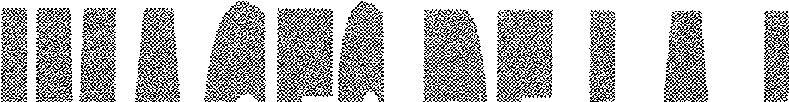
Les expressions de Many répondent à des besoins immenses. Sur le plan artistique et personnel, il vit de la couleur. C'est elle qui préside à l'or­donnance de l'espace-plan, à l'orga­nisation linéaire des signes et des traces. Il en résulte toutes les sensi­bilités. Frottée, griffée, grattée, lis­sée, graffée, la peinture finit parfaire oublier sa matérialité.

Les couleurs sublimées, magnifiées, s'imposent, fascinent; elles s'inter­rogent, se heurtent, se fondent, se communiquent entre elles et se dé­clinent à l'infini. Et leurs variations se font mouvement et leurs mouve­ments entraînent l'oeil à s'aventurer au plus profond d'elles-mêmes pour y découvrir le plus profond de l'être.

Les couleurs sont autant de symbo­les, de mots qui se répondent, se croisent, se juxtaposent, se super­posent, envahissent, remplissent en profondeur jusque dans les moindre recoins, une toile qui devient ainsi un éclatant poème, traduisant ces

PEPS No 40 juillet-septembre 92

mouvances de l'âme, célébrant la rencontre de l'artiste avec son pro­pre «soi».



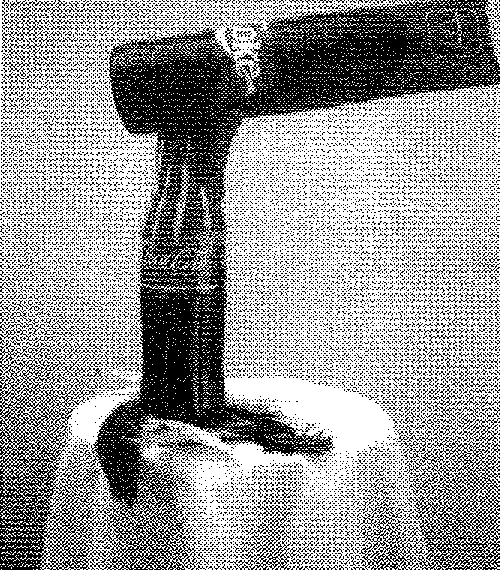
L'orientation de Many depuis quel­ques années vers la sculpture, a pour mission pourrait-on dire de ren­dre visible les enjeux des objets qui font partie de la vie actuelle; la carte bleue, le coca-cola, les médias, les phénomènes de «Dollar», et de pu­blicité, etc.

.e6 144,144 4,\*e 4440leee

**feveffle etet4 *et4leidleloi 1 let $4 '%44 etl***

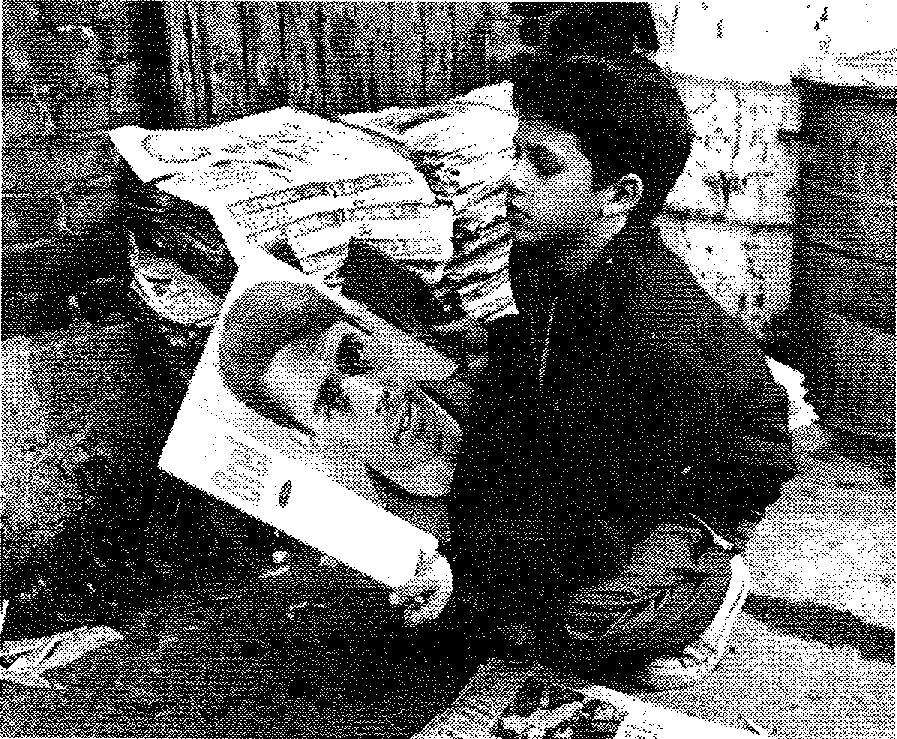


***a \*stem 044* gefesieles,**



*Statue de la liberté*

*Leolo, Canada, 1991*



Outre la peinture et la sculpture, Many consacre son temps à la ré­daction de scénarios. Ils sont consi­dérés comme une autre forme de manifestation artistique et forment un autre langage de sens commun.

Ils trouvent leur raisonnement dans l'évolution naturelle des sensibilités et des modes d'expression dit-il.

L'exposition de ses oeuvres à Radio-France pour défendre la cause des réfugiés politiques, l'illustration de lithographies et de cartes postales en faveur du mouvement pour la paix entre l'Iran et l'Irak, et la dépo­sition de lithographie à Amnesty In­ternational dénonçant les violations des droits de l'Homme dans le monde... font partie des investigations de Many dans sa recherche de vérité.

En défendant la cause des autres, Many défend la sienne et en cher­chant l'authenticité et la vérité, il cherche ses origines, son identité tout en questionnant celles des autres...

**Mehdi FARZAD**

(I) Djalal-ud-Din-Mow Lavi (Rumi) est considéré comme un des plus grand poète mystique d'Iran (1207-1273).

(2)Voir le journal «L'Est Républicain» du 23 février 1983.

Plus d'une trentaine de nouveaux films en septembre... La lutte rude surtout pour les productions fragiles d'originales.

Une constante : La mode cinémato­graphique de la rentrée se porte long. Attention au horaires. La plu­part des films tournent autour de deux heures de projection de LA PESTE de Louis PUENZO (2h20) à DES SOURIS? ET DES HOMMES de Gary SINISE (1h55). Autre nou­velle intéressante : La journée du tarif réduit passe du lundi au mer­credi afin de permettre au jeune public de découvrir à moindre frais les nouveaux films dés leur jour de sortie, à partir du 16 septembre.

La moisson cinématographique de cette rentrée est heureusement de qualité. Avant DAUVILLE et VENNISE, les grands moments de CANNES arrivent sur nos écrans et tout d'abord un coup de coeur,

BALLROOM DANCING  
(AUSTRALIE) de Baz LUHRAMAN;, un premier film applaudi à CANNES qui nous invite à suivre un championnat de danse. Un jeune professionnel con­court pour Le Grand Prix Pan Pacific. La puissante fédéra­tion de la danse et son entourage veu­lent lui imposer une partenaire et la technique officielle. Il refuse et choisit une jeune fille ap­partenant à une communauté d'émigrés espa­gnols... Il serait grave d'en dire plus. Après un début ha­sardeux, le film gé‑

néreux et salubre vous file entre les yeux, fait du côté du coeur donne envie de danser dans la rue (ne pas hésiter surtout). Grâce à ces personnagesforts et vrais, on décolle satire sociale et conte de fée.

BALLROOM DANCING décrasse la tête. Un bonheur total !

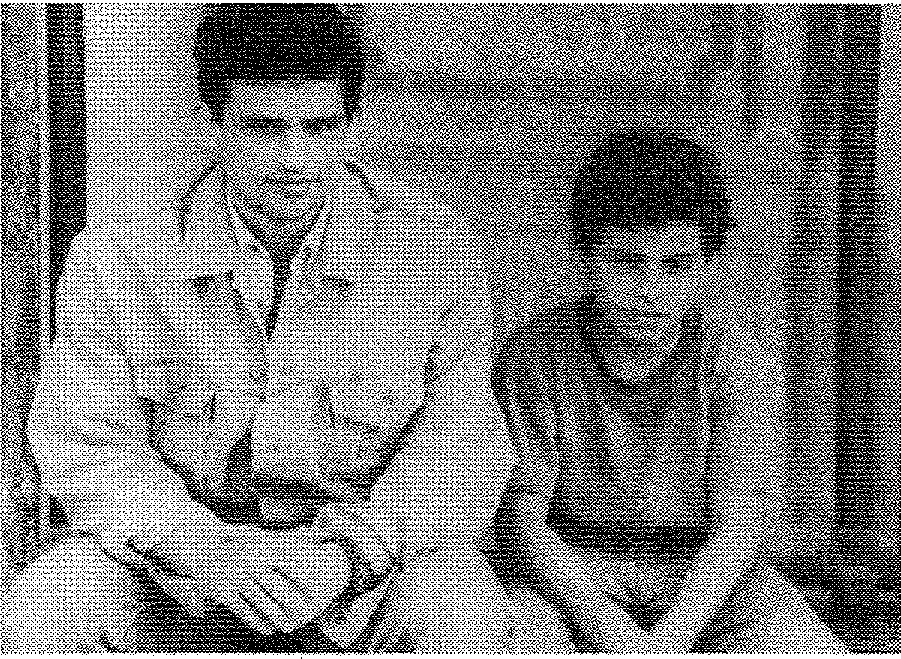
A partir du 2 septembre, distribué par U.G.C.

Autre film ayant fait forte impression à CANNES, LEOLO (CANADA fran­cophone) de Jean Claude LAUZON dont on devrait ressortir l'oeuvre précédante UN ZOO LA NUIT (1987). LEOLO s'ouvre sur une voie d'homme coulée sur un visage d'en­fant. Entre rêve, fantasmes et réalité, Leolo se raconte... Il dit tout, l'Italie du coeur, la naissance sous forme de tomate, le rat dans la baignoire, lefolie qui habite la famille, la seul livre de la maison qui sert à caler la table, le dompteur de vers, la joie voisine bianca...

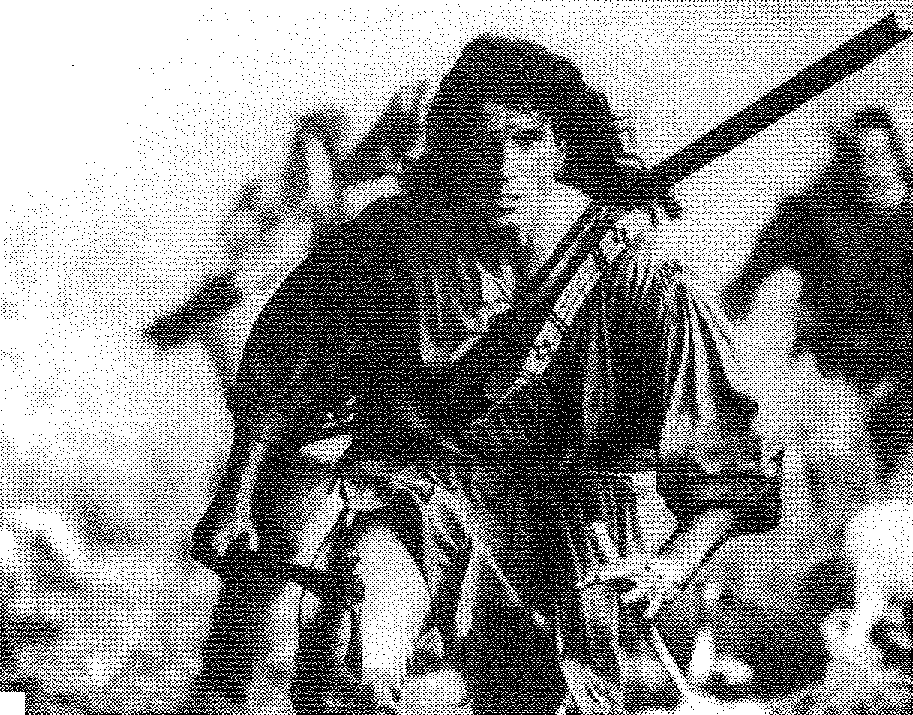
Attention ce film aux consonances autobiographiques est un poème en­ragé où Léolo s'exprime par le refus

PEPS No 40 juillet-septembre 92

*Le dernier des mohicans, USA, 1992*



*Il ladre di bambini, Italie, 1992*



(«parce que je rêve et que je ne suis pas»). Il s'agit d'une oeuvre unique, personnelle et très inconfortable qui fait pen­ser parfois à AMARCOR D de Federico FELLINI.

Jean Claude LAUZON avec UN ZOO LA NUIT ET LEOLO prouve un talent hors com­mun. Sa rage ne peut que concerner chacun de nous.

A partir du 16 septembre, dis­tribué par DIAPHANA.

Les Indiens reviennent... Ce n'est plus un scoop depuis DANSE AVEC LES LOUPS de Kevin COSTNER et le trop discret VENT SOMBRE d'Errol PORIS. Michael MANN, lui, nous rappelle le roman d'un chantre de l'Amérique des temps héroïques, James COOPER (1789-1851), le fameux DERNIER DES MOHICAN. (U.S.A.).

Cette nouvelle version bien entendu respecte la culture indienne (le soin apporté aux langues différentes) et nous montre un réel choc culturel pendant les affrontements triangulaires, franco-anglo-indien sur les terres américaines au XVII lé siè­cle. Le film est d'abord un réel plaisir visuel. Le style a le rythme précis et

rapide nécessaire et certaines scè­nes possèdent un lyrisme ample et formidable (je pense à celle de l'atta­que indienne de la colonne anglaise vaincue par les français et quittant le fort ou le suicide de la jeune anglaise au bord de la falaise).

LE DERNIER DES MOHICANS con­sacre enfin le jeu de Daniel DAY LEWIS, comédien anglais trop rare qui devrait enfin atteindre le grand public avec ce rôle. On se souvient de ses compositions dans des films britanniques aussi passionnants que MY BEAUTIFUL LAUNDRETTE de

***Arts et Culture***

Stephen FREARS ou MY LEFT FOOT de Jim SHERIDAN (Oscar Masculin en 1989). Sortie le 26 août, distribué par A.M.L.F.

LES ENFANTS VOLES (ITALIE) de Gianni AMELIO nous arrive de CAN­NES avec un Grand Prix du Jury parfaitement justifié. Il s'agit du pé­riple de deux enfants accompagnés par un carabinier vers un foyer de l'Italie du Sud où ils devront désor­mais vivre. Rosetta, 11 ans, se prostituait au domicile sous l'oeil bienveillant de sa mère. Son petit frère, Luciano, témoins ô combien conscient, a le re­gard silencieux et

éloquent des  
enfants blessés. Gianni AMELIO

sans mani‑  
chéisme, sans démagogie, mais avec rigueur et pudeur, va nous montrer le relation de cet homme jeune et naïf et ne connaissant rien aux enfants avec ces gosses qui le refusent...

Impossible d'oublier le plan qui ouvre le film sur le regard du petit garçon, douloureusement fixé sur sa mère ou celui final des deux enfants tour­nait le dos à la caméra. Sans doute sont-ils désormais tournés vers leur incertaine avenir ?

LES ENFANTS VOLES dont on ne peut préférer le titre originale IL LADRO Dl BAMBINI (LE VOLEUR D'ENFANTS) est un film boulever­sant d'intensité d'émotion retenue. (A partir du 30 septembre, distribu­tion PYRAMIDE).

BEIGNETS DE TOMATES VERTES (U.S.A.) de John AVNET emprunte les voies de la tradition orale pour nous faire rêver sur le célè­bre café d'Alabama où on pouvait déguster les célè­bres beignets de tomates.

La combinaison astucieuse du film nous présente successivement l'orateur, Ninny 82 ans et l'auditeur Evelyne, une quarantaine d'années et mêle à la fois leurs existences de femmes à celles que l'aînée évoque.

Il en résulte une chronique chaleureuse qui s'entend des années 1920 à nos jours. Le passé nourrit le présent, pourraient nous dire ces quatre «bonnes femmes» d'hier d'aujourd'hui, magistralement inter­prétées parJessicaTANDYU, Kathy ATES, Mary Louise PARKER et Mary STUART PASTERSON.

Le film présenté à DEAUVILLE de­vrait être un succès de l'automne et dément la rumeur qu'il n'y a plus de vrais rôles pour les actrices.

L.627 (FRANCE) de Bertrand TAVERNIER évoque le numéro de l'article de la santé publique qui ré­prime l'ensemble des infractions liées à la consommation de stupéfiants. Cette précision était nécessaire parce qu'après le I.P.5. de Jean BEINEX, on pouvait craindre que les films deviennent aujourd'hui de simples numéros. Fini le temps du polar ? celui du thriller urbain ?TAVERNIER à la manière de Raymond DEPARDON (FAITS DIVERS, RE­PORTER ETC.) est descendu dans la rue, entre fiction et documentaire, a traqué la vérité de ces hommes qu'on appelle les flics.

Toute une mythologie s'écroule de­vant l'absurde, la crasse, une admi­nistration lamentable et la réalité humaine des personnes interpellées et des enquêteurs de police. Le film a la brutalité et la force d'un constat et le scénario cosigné avec Michel ALEXANDRE, authentique film de la voie publique est passionnant de bout en bout. Sélection Française au FESTIVAL DE VENISE 1992.

Sortie le 9 septembre, distribué par A.M.L.F.

**Guy JOUANN ET**

PEPS No 40 juillet-septembre 92

*Prochain trirnstril F'EF'S*

**S LES**

**E SERTUUST**

Le dernier volet du dossier sur la réalité et les enjeux de l'immigration sera une réflexion autour de l'axe de l'insertion.

C'est au travers de témoignages, d'interviews, d'enquêtes et d'analyses que nous aborderons ces différentes figures de l'insertion, sous l'angle du travail social.

Nous traiterons plus précisément les questions suivan­tes :

* Le vieillissement des hommes immigrés en foyer.
* L'impact du travail social sur l'immigration : normatif ou inventif ?

- La figure de l'étranger et le mythe du retour : Qu'en est-il réellement ?

* Lexique des maux de l'immigration ?
* Le rôle des associations villageoises : insertion et développement
* l'évaluation des lois : contrôle de l'état et revendication des immigrés ?

Viendront s'ajouter à ce dossier, des débats, des rencon­tres, dans différents lieux et sur des thèmes ciblés.

*Un appel à contribution est lancé à tous ceux qui souhai­teraient écrire sur ce sujet. :*

**Contacter PEPS - 163 rue de Charenton - 75012 PARIS Tél 16 (1) 40 02 09 56**